


VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 107



350.

Fiche à Warens (De La Tour Baronne de)
Quérard X. 486
Édition originale

MÉMOIRES
DE MADAME
DE WARENS,

&c. &c. &c.



D'après le tableau de P. Batoni. *Lebeau Sculp.*

MÉMOIRES
DE MADAME
DE WARENS
ET
DE CLAUDE ANET,

Pour servir de Suite aux Confessions
de *J. J. Rousseau.*

Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, & ce que je fus.
J. J. Rousseau, *Confess. Liv. I.*

ÉDITION ORIGINALE.



A CHAMBERY,

& se trouve

A PARIS,

Chez Leroy, Libraire, rue Saint-Jacques,
vis-à-vis celle de la Parcheminerie.

M. DCC LXXXVI.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

L'ÉDITION que j'offre au public, quoique tardive, eſt cependant originale. Ayant remis le manuſcrit de ces Mémoires à un Libraire étranger, celui-ci, profitant d'un voyage que je fis à Paris, le communiqua à un homme de lettres (*), qui défigura l'ouvrage en y ajoutant, dans une note étrangere à ces Mémoires, des calomnies contre une nation reſpectable & éclairée, & en ſupprimant, dans les Mémoires de Claude Anet, ce qui pouvoit ſervir à concilier les aveux du Citoyen de Geneve. Un ouvrage qui alloit déchirer le voile qui envelop-poit Madame de Warens, & expoſer au grand

(*) Je m'abſtiens de le nommer, ainſi que le Libraire qui a conçu cette fraude; mais ce qui eſt plaiſant, c'eſt qu'ils aient cru rendre ces Mémoires intéreſſans, en y traçant le tableau du brigandage typographique: je pourrois en faire autant, puiſque les colporteurs dénigrent cette édition, & préviennent le Public contre elle, dans la crainte que leur contrefaction ne leur reſte.

jour cette femme qui a joué un ſi grand rôle dans les Confeſſions de J. J. Rouſſeau, devoit avoir un grand cours : auſſi fut-il bientôt contrefait avec ſes défauts, demandé avec inſtances, & colporté. Je fus bien ſurpris de voir à Paris de ces exemplaires tronqués & mutilés : indigné de cette ſupercherie, j'entrepris de rétablir cet ouvrage tel qu'il étoit dans ſon principe. Je me ſuis procuré un tableau original du portrait de Madame de Warens ; je l'ai fait graver : il ornera cette édition, & dédommagera le public de celles qui circulent dans les ténebres.



PRÉFACE
DE
L'ÉDITEUR,

Qui sert en même temps d'Epître dédicatoire.

CE n'est point ici l'ouvrage d'un homme de lettres, qui cherche à se faire un nom par un choix de phrases sublimes, d'images poëtiques & de faits enfantés dans le fond de son cabinet : c'est une femme qui donne ses Mémoires au public : il n'y a rien de recherché, de fabuleux ; on n'y voit que les malheurs qui l'ont accablée pendant sa vie ; & la vérité des faits vaut sans doute une éloquence mensongere.

Ames sensibles, c'est pour vous que Madame de Warens fit le journal de sa vie ; c'est à vous que l'éditeur le dédie.

Ces Mémoires n'auroient certainement jamais vu le jour sans la célébrité de J. J.

Rouſſeau : les confeſſions de ce grand homme ont aſſez fait connoître le nom de Warens ; mais, en comparant ce qu'on a vu dans les confeſſions avec les Mémoires qu'on va lire, peut-être les croira-t-on ſuppoſés. Rouſſeau, avec un air de candeur dont perſonne n'a ſu ſe maſquer mieux que lui, a faſciné tous les yeux, a ſéduit tous les eſprits ; on s'eſt accoutumé à l'enviſager comme un homme extraordinaire, qui s'eſt élevé au-deſſus de tout, & pour qui rien ne fut ſacré. On lui a pardonné ſes écarts, en faveur des lumieres qu'il a répandues ſur la ſurface du globe. La plupart des lecteurs ſont prévenus : auſſi croirois-je que ce ſeroit hors de propos que de faire une longue diſſertation pour appuyer l'authenticité des titres que je vais mettre au jour ; peut-être même les affoiblirois-je en travaillant à les étayer par tous les moyens que la vérité, unie à la ſaine logique, peuvent ſuggérer. Qu'on ne penſe cependant pas

que l'Editeur de cet ouvrage ne le préſente au public que dans le deſſein d'inculper les mânes de Rouſſeau : ſi je trouve du plaiſir à montrer celle qu'il appela ſa *Maman* reſpectable, c'eſt parce que la mémoire de ce philoſophe m'eſt chere. Auſſi n'irai-je pas remuer la cendre de cet homme à jamais fameux par ſes paradoxes, par ſes écarts, par ſes contradictions, & par les grandes vérités qu'il a ſemées dans ſes ouvrages, pour le traduire & le confondre comme un criminel de leze-humanité (1).

Je ſuis encore plus éloigné de me ranger de l'avis des prétendus philoſophes ou eſprits forts, qui n'ont vu dans cet ouvrage poſthume qu'une ſuite de la généroſité &

(1) En faiſant ſes confeſſions, Rouſſeau n'étoit aucunement obligé de faire celles des autres. Les foibleſſes de Madame de Warens euſſent-elles exiſté comme il les dépeint, J. J. devoit reſpecter le nom de ſa bienfaitrice.

de la grandeur d'ame de l'écrivain, & qui ont crié de toute part, qu'il étoit beau de voir un homme affronter le vulgaire, fouler aux pieds les préjugés reçus, pour venir à la face de l'univers, un livre à la main, faire, à qui veut l'entendre, l'aveu de ſes foibleſſes.

Que J. J. Rouſſeau vienne de ſang-froid confeſſer ſes turpitudes chez Mlle. Lambercier, ſes amuſemens & ſes tête-à-tête avec Mlle. Goton ; qu'il vienne nous détailler la hardieſſe & l'effronterie avec laquelle il ſoutient un menſonge & perd une malheureuſe ſervante, en la chargeant d'un vol, qui n'étoit rien en lui-même..... Pour un ruban de douze ſous perdre une infortunée!... Tant pis pour lui, s'il croit n'avoir plus à rougir du moment qu'il s'en eſt accuſé : il auroit dû ſavoir qu'il eſt un point au-delà duquel un honnête homme ne doit pas aller (1).

(1) *Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines.*
HORATIUS. Epiſ. *Lib. I.*

Diogene, à qui ſes ennemis (peut-être avec quelque raiſon) ſe ſont plû à le comparer, Diogene pouſſa-t-il jamais plus loin le cyniſme ? & ſi Jean-Jacques reſſuſcitoit aujourd'hui, permettroit-il qu'on ajoutât ces traits de morale à ſon Emile ? Son pupille ſeroit-il édifié de ſes aveux, lui qui ne doit voir dans ſon maître que l'aſſemblage de toutes les vertus & de tous les talens ? Non, ſans doute. De quel droit donc, ſous prétexte de faire l'énumération des foibleſſes qu'il regarde comme l'apanage de l'humanité, vient-il diffamer une femme reſpectable à tant de titres, une femme qui l'avoit accueilli dans un temps où il n'avoit aucune eſpece de reſſources ? de quel droit vient-il troubler ſes manes, l'accuſer à la face de l'univers, en lui prêtant un genre de galanterie, qui révolte à la fois la raiſon & la délicateſſe, & qui le déshonore lui-même plus qu'elle, puiſqu'il ſe vante d'avoir obtenu une faveur qui

ne lui étoit point exclusivement accordée ? Enfin, après l'avoir promenée successivement dans les bras de son laquais, dans les siens, dans ceux d'un garçon perruquier, croit-il avoir assez justifié une aussi odieuse inculpation, en lui adressant cette belle prosopopée ?

« Oh ! si les ames dégagées de leurs » terrestres entraves, voient encore du » sein de l'éternelle lumiere ce qui se passe » chez les mortels, pardonnez, ombre » chere & respectable, si je ne fais pas » plus de grâce à vos fautes qu'aux miennes, si je dévoile également les unes & » les autres aux yeux des lecteurs ! Je dois, » je veux être vrai pour vous comme pour » moi-même : vous y perdrez toujours » beaucoup moins que moi. Eh ! combien votre aimable & doux caractere, » votre inépuisable bonté de cœur, votre » franchise & toutes vos excellentes vertus ne rachettent-elles pas de foiblesses, » si l'on peut appeler ainsi les torts de

» votre ſeule raiſon? Vous eûtes des er-» reurs, & non pas des vices ; votre » conduite fut répréhenſible, mais votre » cœur fut toujours pur (1) ».

Quel étrange abus de l'éloquence & du talent!

Le citoyen de Genève, timide & méfiant à l'excès, fut le plus ingrat des hommes, quand il croyoit n'être que myſantrope ; mille faits conſignés dans tous les écrits de nos jours, atteſteront cette vérité : nous ne partirons point de là pour nous attirer le reproche que nous lui faiſions tout-à-l'heure, & nous ne troublerons point ſa cendre pour l'inculper.

Il eſt de fait qu'il a écrit les Confeſſions : il eſt de fait que par un reſte de délicateſſe, dont il n'auroit peut-être pu lui-même nous rendre compte, il n'oſa les publier de ſon vivant : il eſt de fait

(1) Voyez les Confeſſions, *Livre VI.*

qu'il en fit quelques lectures dans plusieurs sociétés de Paris ; mais qu'il fut payé sur le champ de sa témérité, en lisant sur le visage de chacun de ses auditeurs, l'indignation que provoquoit une pareille lecture, & le mépris qu'il versoit lui-même sur sa propre tête. Ces motifs firent une profonde impression sur son ame, il n'alla pas plus avant. Il ne les mit point au jour ; mais pourquoi ne brûla-t-il pas l'original? conoissoit-il assez peu les hommes pour se persuader que ceux entre les mains de qui tomberoit son manuscrit, montreroient en le condamnant au feu, plus de délicatesse que celui qui avoit osé l'écrire?

Il étoit réservé à la cupidité de quelques particuliers, de mettre au jour un enfant qu'un pere trop foible n'avoit osé proscrire, mais qu'il avoit condamné à l'oubli.

Ennemi du mensonge & de la calomnie, c'est devant vous, ames sensibles &

vertueuſes, que j'amene Madame de Warens, c'eſt dans vos mains que je mets ſa cauſe, ou plutôt c'eſt à vos cœurs que j'en confie la défenſe. Vous allez lire l'aveu de ſes foibleſſes ; mais vous n'y verrez pas l'énumération de celles des perſonnes qui l'ont approchée, ou qui ont vécu avec elle ; l'amitié doit vivre au-delà même du tombeau : elle va vous ouvrir les replis les plus ſecrets de ſon cœur, mais elle le fera ſans alarmer votre délicateſſe & ſans bleſſer votre pudeur ; lorſque vous feuilleterez ſes écrits, tout informes qu'ils vous paroîtront, vous n'aurez point à rougir, ni pour elle ni pour vous. Sa candeur, ſa modeſtie & ſa ſincérité y brillent à chaque page ; elle ſe peindra elle-même dans ſon ouvrage, avec cette phyſionomie que vous avez ſans doute aimé à lui trouver ; elle y paroîtra telle enfin que vous la repréſente Rouſſeau quand il en parle de ſang-froid, & en n'écoutant que

le cri de sa conscience. *Vous la reconnoîtrez à ce caractere doux, à cette sensibilité excessive pour les malheureux, à cette bonté inépuisable, à cette humeur gaie & franche qui ne s'altéra jamais, même aux approches de la vieillesse, dans le sein de l'indigence, des maux & des calamités diverses* (1).

Les Mémoires que nous offrons furent trouvés écrits de sa propre main, environ quatre ans après sa mort, dans une cassette laissée par Claude Anet, chez de vieilles demoiselles qu'il servit après la mort de Madame de Warens; car il paroît constant aujourd'hui qu'il survécut de deux ans à sa maîtresse (2). C'est un fait que plusieurs personnes de Chambéry pourront attester, quoique Rousseau nous dise qu'il l'a vu mourir, & qu'il veuille ajouter à l'authenticité de son témoi-

(1) Voyez les Confessions, *Liv. II.*

(2) Madame de Warens mourut en 1759.

gnage un aveu, qui par sa ressemblance avec bien d'autres, ne tourne point à son honneur.

Ecoutons-le, & voyons de quelle douleur il fut affecté, au moment où il nous assure qu'il le perdit.

« Voilà comme je perdis le plus solide » ami que j'eus eu toute ma vie, homme » estimable & rare, en qui la nature » tint lieu d'éducation, qui nourrit dans » la servitude toutes les vertus des grands » hommes, & à qui peut-être il ne man» qua, pour se montrer tel à tout le » monde, que de vivre & d'être placé.

» Le lendemain j'en parlois avec Ma» man, dans l'affliction la plus vive & » la plus sincere, & tout d'un coup au » milieu de l'entretien, j'eus la vile & » indigne pensée que j'hériterois de ses » nipes, & sur-tout d'un bel habit noir » qui m'avoit donné dans la vue (1) ».

(1) Voyez les Confessions, *Liv. V.*

Madame de Warens parle très-peu de Rouſſeau dans ſes Mémoires ; en général, elle ne dit qu'un mot des perſonnes qu'elle combla de bienfaits, & le citoyen de Geneve tient le premier rang dans la claſſe des malheureux avec leſquels elle partagea ſon revenu. Cette femme vertueuſe auroit cru diminuer le mérite d'une bonne action, ſi elle l'eût miſe au grand jour.

Le morceau de ſon ouvrage où il eſt queſtion de lui, eſt comme le reſte, écrit ſimplement & ſans enthouſiaſme ; elle avoit accueilli ce jeune homme ſur la recommandation du Curé de Confignon, dont on trouvera la lettre à la fin de ces Mémoires.



AVANT-PROPOS (1).

MES adverſités m'ont éclairé; les malheurs qui m'aſſiegent depuis long-temps m'apprennent à juger des hommes; & tranquille ſur ma couche infortunée, j'attends la mort.

Dieu tout puiſſant! c'eſt de toi ſeul que j'ai reçu le courage qui me ſoutient dans mes adverſités, c'eſt par ta grâce que je ne connois pas ces foibleſſes, ces larmes impies & ameres que la miſere arrache preſque toujours à la vieilleſſe; veille ſur moi juſqu'au terme où mon ame doit ſe rendre au pied de ton trône.

Le ſouvenir de ma vie paſſée, le bienêtre dans lequel je ſuis née, l'abondance

(1) C'eſt Madame de Warens qui parle.

que j'ai perdue, ſe repréſentent ſans ceſſe à mon eſprit : mais loin de faire le tourment de mes jours, je leur dois la ſérénité de mon ame, & je me trouve encore heureuſe, puiſque je crois n'avoir vécu que pour apprendre à mourir.

J'ai reçu de la nature un caractere impétueux, mais ſenſible ; j'en ai été, comme on peut l'imaginer, plus d'une fois la victime ; j'ai eu beſoin d'une longue expérience pour détromper mon eſprit avide & crédule....

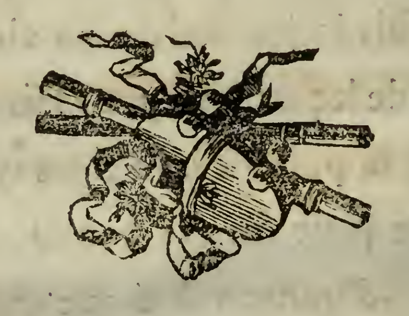
Quelle leçon que celle du temps ! lui ſeul, déchirant le voile qui nous avoit dérobé la connoiſſance vraie & fidelle de tous les objets, peut nous éclairer ſur la valeur de la vie humaine. D'après cette vérité, le meilleur plan d'éducation ne ſeroit-il pas celui qui dirigeroit la jeuneſſe au bien, par le ſeul exemple des

hommes qui l'ont précédée? L'hiſtoire (je ne dis pas ſeulement celle des empires), en lui repréſentant la vie de chaque particulier, la conduiroit immanquablement à la vertu, parce que les faits lui en prouveroient la néceſſité.

Voilà le motif qui me détermine à jeter un regard impartial ſur mes jours paſſés : je fais le journal de ma vie plutôt pour ſervir de leçon, que pour faire paſſer mon nom à la poſtérité. Je tiens trop peu à ce monde pour ſonger à moi, & mon ame ne voit d'immortalité que dans l'autre vie.

Si ces Mémoires doivent une fois voir le jour, qu'on ne penſe pas que je ne les ai écrits que pour me venger de ceux dont j'ai été plus d'une fois la victime. Je ne veux de mal à perſonne, je n'attaque perſonne; j'attribue mon chan-

gement d'état à toute autre main que celle des mortels, qui n'en furent ſans doute que les inſtrumens..... je ne me plains pas, je ne ſuis pas même à plaindre, puiſque je ſais ſouffrir.



MÉMOIRES



MÉMOIRES DE MADAME DE WARENS.

PREMIERE PARTIE.

L'AN 1699, je naquis au pays de Vaud : les auteurs de mes jours y tenoient un rang des plus diſtingués, par leur opulence & par l'ancienneté de leur famille. La mort prématurée de ma mere fut la ſource des malheurs qui m'ont accablée dans tout le cours de ma vie, parce qu'elle fut la cauſe de la ſingularité de mon éducation.

Je n'étois pas ſortie de l'enfance lorſque je la perdis : je peux donc dire que j'ai vécu ſans l'avoir connue. Mon pere avoit paſſé une partie de ſa vie au ſervice : il étoit peu propre à diriger mon enfance ; il ſe déchargea de ce ſoin ſur une gouvernante : c'étoit une *Bernoiſe*, du meilleur caractere poſſible, & réellement faite pour être ce qu'on appelle une *Bonne*. Sans s'aſſujettir d'abord à toutes mes petites volontés, elle avoit trouvé le talent ſi rare de ne me laiſſer faire que ce qu'elle vouloit : ſans me heurter de front, & ſans me contrarier, elle ſut réprimer mes caprices, & m'amener inſenſiblement à ne deſirer que ce qu'elle pouvoit ou vouloit m'accorder : heureuſe, ſi cette fermeté eût été ſoutenue, & même augmentée, à meſure que je grandiſſois ! Ses ſoins à mon égard furent ceux d'une mere, plutôt que d'une perſonne gagée pour habiller

& déshabiller un enfant, & pour lui faire ſentir, par intervalle, les effets de ſa mauvaiſe humeur. La preuve que ma *Bonne* l'avoit réellement été pour moi, c'eſt qu'en grandiſſant je la chériſſois ſans la craindre; je ne tremblois de lui déplaire que parce que je l'aurois affligée. C'étoit fort bien pour l'âge qui ſuit immédiatement l'enfance; mais je crois qu'on auroit dû par la ſuite me donner une autre gouvernante : car ſa trop grande douceur dégénérant en une complaiſance outrée pour tous mes caprices, elle me rendit un bien mauvais ſervice; & je dois la regarder comme l'auteur involontaire des chagrins qui me dévorerent : ce dont il ſera aiſé de ſe convaincre par la ſuite de ces Mémoires.

Ma premiere éducation fut à peu près celle que l'on donne à tous les enfans. J'avois ma poupée; je l'habillois, je la déshabillois, je la faiſois ſauter;

&, au milieu de ces graves occupations, je ne m'apercevois pas que le temps s'écouloit. Enfin, comme les trois quarts des perſonnes de mon ſexe, j'entrai dans ma douzieme année ſans avoir rien appris : je n'avois fait que croître.

Me voilà donc âgée de douze ans, fille unique d'un riche Seigneur, aſſez jolie, & vive à l'excès. Mon pere, depuis la mort de ſon épouſe, avoit pris pour l'étude de la chimie un goût preſque pouſſé jusqu'à l'extravagance : il vouloit que tous ſes gens ſe connuſſent en minéralogie. Le château n'étoit meublé que de fourneaux & d'alambics : aux tapiſſeries avoient été ſubſtitués de vieux cadres enfumés, les portraits des plus anciens alchimiſtes, les images des ſouffleurs les plus entêtés. Tous les jours amenoient une nouvelle opération à faire ; & ce brillant laboratoire étoit dirigé par un de ces *chercheurs de*

fortune, qui courent le monde en faiſant les gens *à ſecret*. Celui qui avoit eu l'art d'enchanter mon pere, étoit (autant que je peux me le rappeler) le plus ſtupide & le plus ennuyeux de tous les hommes. Ce qui me le rendoit encore plus déteſtable, c'eſt que, malgré ſon attachement pour les ſciences occultes, il étoit, à ce qu'il me diſoit, très-amoureux de moi.

Une déclaration d'amour, dit-on, flatte toujours une jeune perſonne : je n'en crois rien, car je trouvai celle de ce mendiant ſouffleur très-choquante. Il commandoit dans la maiſon plus que mon pere : il lui avoit ſuggéré qu'il étoit de la plus grande importance que ſa fille s'adonnât ſérieuſement à l'étude de la chimie. La loi devint générale : ma gouvernante même ne put s'y ſouſtraire ; il fallut obéir. Nous voilà toutes deux le nez dans de vieux livres, que notre original profeſſeur nous expliquoit

& nous faiſoit réciter deux fois par jour.

Après quelques mois de travail inutile, car je n'y comprenois rien, je montrai de l'humeur au moment de la leçon : d'accord avec ma gouvernante, je dis à notre précepteur que nous ne voulions plus de chimie, & nous lui jetâmes l'une & l'autre le livre au nez. Cet Abailard enfumé avoit cru faire de moi une Héloïſe : ſa paſſion n'avoit fait qu'augmenter par l'indifférence avec laquelle j'avois reçu ſon premier aveu ; il crut que la douceur auroit plus d'empire ſur un cœur dont il vouloit être roi. Il ne dit rien à mon pere de la petite ſcene dont j'avois égayé la leçon ; mais il profita de cette occaſion pour me déclarer ſa tendreſſe d'une maniere plus authentique : il remit le ſoir à la gouvernante le billet ſuivant, autant pour m'encourager à l'étude de la chimie, que pour m'ex-

horter à trouver la ſcience & le maître aimables.

« Louiſe, eh quoi! vous voudriez quitter
» Un art que, ſans vous en douter,
» Vous ſavez tous les jours ſi bien mettre en
» pratique.
» Quand vos yeux dans les miens lancent le
» phlogiſtique,
» N'eſt-ce pas à l'inſtant une opération?
» Quand, par une flatteuſe émotion,
» Vous faites paſſer dans mon ame
» L'alkali volatil d'une amoureuſe flamme...
» Quand le principe actif de vos charmes
» naiſſans....
» Lorſque l'huile ou l'éther de vos traits
» raviſſans....
» Quand ce mixte en un mot dans mon
» cœur ſe diſtille....
» Vous ſavez bien alors, en praticienne ha-
» bile,
» Retirer de ce tout ce ſel délicieux
» Qui, ſous le nom d'amour, ſe connoît
» en *tous lieux* ».

La lecture de ce galant poulet, qui

n'annonçoit gueres plus le poëte que l'adepte, nous amuſa ſinguliérement. Ma gouvernante, qui vouloit ſe venger de l'ennuyeux pédant, étoit décidée à le montrer à mon pere, dans le deſſein de le faire chaſſer. Ce ne fut pas mon ſentiment : outre que peut-être nous n'aurions pas réuſſi, il n'étoit pas dans mon caractere de faire de la peine à qui que ce fût : je voulois en rire, & rien de plus. Nous réſolûmes d'y répondre; mais dans quel genre? En vers, dit ma gouvernante; la poëſie eſt le langage des Graces. Je lui abandonnai le ſoin de la dépêche, & voici ce qu'elle lui remit le lendemain.

« Votre chimie peut s'entendre;
» Volontiers nous voulons l'apprendre :
» Mais, qu'on nous permette, avant tout,
» De nous choiſir un maître à notre goût.
» Allez donner ailleurs votre leçon chi-
» mique;
» Et nous ne voulons pas de votre *phlo-*
» *giſtique* ».

Babet (c'eſt le nom de ma Bonne) s'applaudiſſoit beaucoup d'avoir trouvé un pareil impromptu pour répondre à mon Adonis ; elle rioit ſur-tout du mot *phlogiſtique*, auquel elle attachoit ſans doute plus de fineſſe que moi. Cette réponſe eut le ſuccès qu'elle s'en étoit promis : elle fit un tel effet ſur l'eſprit de notre amoureux, qu'il ne m'a plus inquiétée depuis par ſes ſoupirs : il fit plus, il nous délivra de ſes ennuyeuſes leçons, en aſſurant à mon pere que j'étois inepte pour les hautes ſciences ; qu'il valoit mieux m'abandonner au ſort des autres perſonnes de mon ſexe, c'eſt-à-dire, borner ma ſtupide exiſtence autour d'une filoche ou d'un rouet.

Ainſi donc nous voilà, Babet & moi, dégagées de toutes les entraves chimiques : plus de bouquins à feuilleter, plus de charbons à ſouffler ; nous dîmes adieu aux réchauds & aux alambics. Ma mere, de ſon vivant, avoit

beaucoup aimé la lecture : elle avoit laissé une bibliotheque assez bien garnie, à laquelle mon pere ne touchoit aucunement, parce qu'il n'y étoit pas question du grand œuvre. La liberté dans laquelle nous devions vivre, Babet & moi, nous donna occasion d'y chercher une sauvegarde contre l'ennui. D'abord, ce n'avoit été que par désœuvrement ; bientôt ce fut une passion : la lecture des romans nous attacha singuliérement, & mon cœur promené d'intrigues en intrigues, sentit enfin que l'amour n'est pas toujours confiné dans les livres.

Ici commence une nouvelle existence. O jours de mon enfance, comme vous vous êtes enfuis ! Avant ma quatorzieme année, je n'avois ressenti aucune de ces émotions qui troublent mon ame ; je ne connoissois point ces sentimens brûlans & inexplicables, qui me consument.

J'étois dans un état que je ne pouvois comprendre : je m'en plaignois à ma Bonne ; elle rioit. Quelle eſt, me diſois-je, la ſource de mes inquiétudes? pourquoi ces deſirs, dont j'ignore la cauſe? à qui s'adreſſent ces ſoupirs qui s'échappent malgré moi ? pourquoi ai-je perdu cette indifférence, qui ſembloit être la baſe de mon caractere ? Perſonne ne me répondoit ; il falloit deviner.

Cependant mon teint prenoit un coloris plus vif ; mes yeux me paroiſſoient plus animés ; ma gorge commençoit à s'arrondir ; en un mot, tous ces changemens me paroiſſoient encore plus étonnans que ceux qui ſe paſſoient dans mon eſprit. Chaque jour je perdois un peu de cette étourderie enfantine qui s'égaie de tout : je devenois timide en ſociété ; je n'oſois fixer perſonne. Enfin le moment de deviner la cauſe de ce déſordre, qui avoit affecté mon

existence morale & physique, arriva; je connus la cause de mes maux : j'étois née sensible; pouvois-je échapper aux piéges & aux malheurs que l'amour prépare aux victimes qu'il choisit?

Un jeune homme, M. de T * * *, dont le souvenir me fut toujours cher, attiré dans la maison de mon pere par un simple motif de curiosité (il croyoit n'y trouver que des alchimistes, il ne vouloit que s'amuser), changea bientôt d'intention lorsqu'il m'eut apperçue. Pour avoir un libre accès dans la maison, il affecta du goût pour les sciences, & sur-tout quelques connoissances en chimie. Il fut bientôt grand ami de mon pere, jusqu'à demeurer dans le château. Dès qu'il pouvoit s'échapper du laboratoire, il venoit nous tenir compagnie & nous faire quelque lecture. Ces fréquentes visites établirent entre nous une liaison qui n'eût pas besoin d'un long terme pour se

cimenter : nos yeux mille fois s'étoient rencontrés ; nos cœurs s'entendirent : je plus à M. de T*** ; je ne le trouvai pas moins aimable ; je ne fus plus maîtresse de mon cœur ; il l'eut tout entier. Tendres émotions. . . . . douces confidences. . . billets sinceres, larmes précieuses, que mille fois nous avons répandues. . . jours fortunés employés à nous jurer un amour éternel, qu'êtes-vous devenus ? Hélas ! . . . jamais vous ne reviendrez ; vous n'avez lui qu'un moment : une passion vertueuse & innocente suffisoit à notre bonheur. Babet, comme je l'ai déjà dit, trop foible & trop complaisante, n'avoit pas prévu que cette intrigue feroit mon malheur : loin de s'opposer à nos desirs, elle en augmenta le nombre, par la facilité qu'elle nous donnoit pour les satisfaire. Elle espéroit, comme nous, qu'un amour si tendre conduiroit infailliblement à l'hymen le plus fortuné ; & nos entre-

tiens ſe terminoient toujours par un plan de vie qui auroit offert tout ce qu'un mortel peut deſirer : jamais on n'auroit vu de ménage comme le mien. Douces illuſions ! le temps vous a détruites ; ces projets ont diſparu comme l'ombre ; il ne me reſte que le ſouvenir de les avoir formés.

M. de T*** n'avoit ſur moi que des vues honnêtes : jeune, ſenſible & vertueux, il avoit cherché mon cœur ſans vouloir me ſéduire. Hélas ! s'il eût été corrompu, que ſerois-je devenue ? ma ſenſibilité auroit-elle pu veiller ſur ma vertu ?

Toutes nos jouiſſances étoient celles de deux jeunes cœurs qui ne connoiſſent de l'amour que ce premier ſentiment qui fait placer la volupté dans les regards, qui trouve le comble de la jouiſſance dans un ſerrement de main, qui fait qu'on treſſaillit à l'ouverture d'une lettre de la perſonne adorée ;

ſentiment que l'on ne connoît qu'une fois dans la vie, & qui ne ſe fait ſentir qu'à des ames vertueuſes.

La muſique, que poſſédoit aſſez bien mon amant, étoit l'interprete de nos ſentiments : il m'en donnoit des leçons ; elles étoient plus à mon goût que celles du chimiſte. Je trouvois un plaiſir infini à étudier les morceaux d'*Opéra* analogues à la ſituation de mon ame : il ſembloit que les ſons qui partoient du clavecin, quand il le touchoit, répondoient amoureuſement aux paroles que je chantois... Charme de la muſique ! naïves & brûlantes expreſſions de l'ame.... vous êtes le plus tendre langage de l'amour : vous allumez ſans doute des deſirs ; mais vous ſavez faire trouver le bonheur dans les deſirs même.

Nos deux cœurs unis par des liens ſi doux, pouvions-nous prévoir que nous ne ſerions jamais l'un à l'autre ? Eleves de la nature, ſans expérience,

nous pensions à faire un hymen où se trouvoient les convenances du caractere & de la naissance : nous ignorions que l'être suprême, en nous donnant un pere, nous donne quelquefois en même temps un tyran ; nous étions loin de soupçonner que l'homme qui a toute sa liberté pour faire le mal, rarement peut en faire usage pour se procurer le véritable bonheur.

Sans expérience, n'ayant vu le monde qu'au travers d'une gaze ; peu faite au manége d'une fille élevée de bonne heure à dissimuler ; ne soupçonnant pas qu'un autre que moi eût le droit de faire un choix d'où devoit dépendre ma félicité ; ne jugeant que d'après les impressions de mon cœur simple & naïf, je ne balançai point à déclarer mes sentimens à l'auteur de mes jours. Cette déclaration devint funeste à tous deux : mon amant fut exclu de la maison : mes larmes furent inutiles ; il fallut nous

séparer

ſéparer & renoncer à nous voir. *Vous êtes promiſe depuis long-temps*, me dit mon pere, en me couvrant de reproches les plus amers : il m'ajouta enſuite qu'il ne convenoit pas à une demoiſelle bien née de laiſſer parler ſon cœur ſans la volonté de ſes parens. Ce langage me parut inintelligible : je ne me ſentois pas coupable ; la flamme qui dévoroit mon ſein ne me ſembloit aucunement mon ouvrage : j'aimois, ſans ſavoir pourquoi. Les ordres de mon pere & le reſpect que je lui devois, me ſembloient n'entrer pour rien dans ce qui ſe paſſoit en mon cœur.

Quelques lettres écrites & envoyées de part & d'autre, entretenoient cependant notre fatale liaiſon : nos innocentes jouiſſances ſe changerent en gémiſſemens ; & telle eſt la force de l'amour, que nous trouvions encore du plaiſir à nous mander que nous vivions l'un & l'autre dans les larmes. Quelque-

fois nous nous flattions de voir finir nos maux ; & l'amour que nous nous étions jurés étoit si fort, qu'un rayon d'espérance suffisoit alors pour rendre le calme à nos ames, & l'espoir de voir le terme de nos malheurs, allégeoit, pour un moment, les soucis dont nous étions dévorés.

Telle étoit notre situation, lorsqu'un jour (je m'en souviendrai long-temps) nous entendîmes le bruit d'un carrosse à la porte du château : Babet courut ; je l'accompagnai : nous vîmes descendre de la voiture un jeune homme qui nous aborda & demanda s'il n'étoit pas chez M. de la T*** du P***. *C'est mon pere*, lui répondis-je ; &, le priant de me suivre, je voulois le conduire dans la maison : « Ah, Mademoi-» selle, me dit-il, d'un ton satisfait & » respectueux, le bonheur de vous trou-» ver la premiere en arrivant dans » ces lieux, m'est d'un très-heureux

» augure : honorez-moi, je vous prie, » de votre main, pour me présenter à » M. votre pere ». L'air noble de cet inconnu, son abord, tout me parut annoncer en lui un homme de distinction. Nous entrâmes, & Babet fit remiser la voiture.

Qu'on observe le changement qui va se faire dans mon ame, à l'égard du nouvel hôte qui nous est arrivé. D'abord sa physionomie m'annonce la douceur & la bonté; mais un moment de conversation avec mon pere, va changer mes sentimens, & je ne verrai bientôt, dans ce Seigneur, que le plus cruel des hommes.

Dès que mon pere l'aperçut, se voir & s'embrasser ne fut qu'un : les expressions de la plus tendre amitié furent employées. Il lui prend la main, se tourne de mon côté, & dit en me présentant : *La voilà ; je vous la donne.* Puis, m'adressant la parole, *M. de Warens*, ajoute-t il, *est mon plus grand ami ; comme*

il ſera bientôt mon gendre, je n'ai pas beſoin de vous ordonner de l'aimer : regardez-le dès ce jour comme votre époux & votre maître.

A ce diſcours, qui fut un coup de foudre pour moi, jugez de quel ſentiment fut agité mon cœur ! M. de Warens devint, dès ce moment, l'objet de ma haine : je ne voyois plus en lui qu'un monſtre. L'aurois-je haï, ſans l'affreuſe idée que je devois être ſon épouſe ? Non ſans doute, je ne le déteſtois pas en l'introduiſant dans la maiſon. C'eſt donc ainſi que les affections de notre cœur dépendent des circonſtances. Les peres ſeroient-ils les ſeuls qui ne croiroient pas à ces ſentimens vrais, quoiqu'involontaires ? & s'ils ſont cependant réels, les auteurs de nos jours ont-ils le droit de nous en rendre victimes ?

Ma timidité, la crainte de déſobéir à un pere qui tous les jours m'ordonnoit d'aimer celui qu'il me deſtinoit, tout

m'empêcha de rejeter mon mariage avec M. de Warens. Mon amant, M. de T***, aprenant que j'allois donner la main à ſon rival, & ne voyant dans mon conſentement, tout forcé qu'il étoit, qu'une perfidie de ma part, ſe décida à quitter le pays ; ne voulant pas, m'écrivit-il, me laiſſer triompher, en me jetant dans les bras d'un autre, en dépit de nos ſermens, & ſous ſes propres yeux.

Mon amant perdu, les ordres d'un pere, une gouvernante qui m'obſédoit pour me déterminer en faveur de M. de Warens, & l'obéiſſance filiale, concoururent à former enfin le nœud fatal qui m'unit à une perſonne que je ne pouvois pas aimer. Le jour des noces eſt fixé... ô jour affreux ! ... les flambeaux de l'hymen s'allument. Abſorbée dans ma douleur, ſans ſavoir ce que je faiſois.... ſans me douter de ce que je venois de faire... je fus l'épouſe de M. de Warens. La gaieté ſe peignoit ſur tous les viſages ;

chacun me trouvoit charmante, adorable : hélas ! je ne me trouvois que malheureuse. Le festin fut bientôt achevé ; car les heures volent pour celui qu'on destine au supplice. L'idée de voir M. de Warens partager mon lit, m'effrayoit. Cependant on me conduit à l'appartement qui nous étoit destiné. . . . bientôt je le sentis à mes côtés.

Mon époux (je dois le dire) n'avoit d'autre mauvaise qualité que celle de n'avoir pas été choisi par mon cœur : il étoit rempli de soins pour moi. Jeune & vertueuse, je savois, de mon côté, que mon devoir étoit de l'aimer, parce qu'il étoit mon époux : aussi faisois-je tous les efforts possibles pour bannir de mon ame l'image de M. de T*** : j'y voulois substituer M. de Warens. Hélas ! mon cœur n'étoit plus à moi : malgré tous les efforts que je faisois pour contribuer au bonheur de mon époux, je ne pouvois être heureuse avec lui.

Quel état que celui d'une femme forcée de paſſer ſa vie avec un homme que toute ſa vertu ne lui donne que la force d'eſtimer ! que les ſacrifices du mariage ſont horribles, quand ils ne ſont pas ceux de l'amour !

« O mon pere ! ſi cette plainte alloit » juſqu'à vous, ne croyez pas que votre » fille veuille troubler votre reſpectable » cendre : vous vouliez ſon bonheur ; vous » le crûtes parfait en diſpoſant de ſa » main ».

Après un an de mariage & de contrainte, employé inutilement à étouffer les impreſſions de mon ame pour M. de T***, que je regardois comme criminelles, tourmentée de cet état pénible & douloureux, je ſuccombai ; je fis une maladie qui me conduiſit aux portes du tombeau. Quoiqu'encore jeune, je n'enviſageois dans la mort que la diſſolution de mon hymen ; & ſon approche ne m'épouvantoit pas.

Diſpoſée à paroître devant l'Eternel, je crus devoir à mon époux l'aveu de mes foibleſſes ; &, comme il ne quitta pas le chevet de mon lit pendant toute ma maladie, je profitai d'un inſtant que nous étions ſeuls, pour lui faire ma confeſſion. Saiſiſſant un petit paquet de lettres, & le mettant entre ſes mains, je lui dis : « Si je peux vous paroître » coupable, ce n'eſt que parce que j'ai » conſervé ces monumens d'un amour » qui me met dans la tombe, pour avoir » voulu l'étouffer. J'ai aimé M. de T*** : » le Juge devant lequel mon ame va paroître, ſait que notre liaiſon fut toujours cimentée par la vertu : nous » fûmes ſenſibles, ſans être criminels. » Je vous remets ces lettres ; pardonnez-moi ».

M. de Warens, loin de me faire aucun reproche, craignant peut-être pour mon état, ne me répondit que par un baiſer : il me ſerra dans ſes bras, Soulagée par

cet aveu, & persuadée que je touchois à ma fin, j'étois dans la situation la plus tranquille.

L'heure de mon trépas ne sonna point: les bornes de ma carriere étoient plus éloignées; mes infirmités se dissiperent. En vain, après mon rétablissement, je fis de nouveaux efforts pour répondre aux soins de mon époux: l'amour n'étoit jamais d'accord avec moi. M. de Warens, apparemment fatigué de me regarder comme sa moitié, ou se sentant autorisé par la confidence de mes foiblesses passées, crut devoir me parler en maître. A toutes les bontés qu'il avoit eues jusqu'alors pour moi, succéderent les dédains, les procédés même les plus outrageans. Déja presque accoutumée à la douleur, je savois souffrir; & les mauvais procédés de mon époux, loin de faire mon plus grand tourment, sembloient m'autoriser à toujours penser à M. de T***. Malgré les troubles intérieurs de notre hymen, personne ne

ſoupçonnoit la méſintelligence qui régnoit entre nous. Tel eſt le pouvoir de l'éducation ! lameilleure ne fait ſouvent que des hypocrites : elle apprend à ſe montrer au public tout autre que ce qu'on eſt. J'étois dans toutes les ſociétés où ſe trouvoit M. de Warens, ſa chere & bien-aimée : mon pere même ignoroit tout ; le bon vieillard nous croyoit heureux. Si par haſard, dans le ſein de la famille (car nous logions chez mon pere), il échappoit à mon époux quelque mouvement de colere contre moi en préſence de l'auteur de mes jours, ce dernier ne les attribuoit qu'à ce que je n'avois pas encore donné le titre de pere à M. de Warens. En effet une épouſe eſt bien moins chere à ſon mari lorſqu'elle n'acquiert pas le tendre nom de mere : un hymen ſans fruit n'eſt pas long-temps heureux.

Deux longues années s'étoient écoulées depuis la célébration de mon mariage,

lorsqu'une apoplexie conduisit mon pere dans la tombe. Malgré les nœuds cruels qu'il avoit formés pour moi, je fus on ne sauroit plus sensible à sa perte. « Ah! » si du sein des morts on entend encore » les gémissemens, . . . si la douleur des » vivans peut pénétrer dans les demeures » sombres ; vous aurez connu, pere chéri, » que votre fille, quoique malheureuse, » n'a pas moins arrosé votre tombeau de » de ses larmes ».

Après la mort de mon pere, la maison changea bientôt de face : les manipulateurs chimistes ne tarderent pas à être exclus. Ce n'est pas ce que fit de plus mal M. de Warens ; mais il eut la cruauté de renvoyer Babet, que j'avois à mes côtés depuis ma naissance, & qui journellement essuyoit encore mes larmes.

Seule, sans la moindre consolation, dans le sein d'un ménage mal assorti, mon esprit s'occupoit sans cesse à chercher des moyens de rompre cet affreux engage-

ment. Dans mon malheur, je croyois d'abord ne trouver de ressources que dans le suicide : l'honneur parla ; son cri fut plus fort que celui du désespoir. Quoiqu'un peu plus calme, je n'en étois pas moins infortunée. Est-il vrai, me dis-je souvent à moi-même, que la mort est le souverain bien ? qu'elle peut être le terme de mes malheurs ? . . mais suis-je libre de hâter le moment de ma destruction ? ou dois-je attendre sans murmure les décrets du Tout-puissant ? Il me parut que la main surnaturelle qui m'avoit donné la vie, avoit seule le droit de m'en priver ; & l'idée du suicide me sembla criminelle. Les loix, le contrat social auquel tous les hommes sont soumis en entrant dans le monde, tout condamna dans mon ame l'affreuse idée qui m'étoit venue de porter sur moi des coups meurtriers. La religion devint mon consolateur le plus assuré : je cherchois dès-lors, dans les prieres, un remede au tourment qui

me déchiroit le ſein : une femme ſenſible eſt bientôt dévote. C'eſt ſans doute par un bienfait du Créateur, que les malheureux trouvent un grand ſoulagement, dès qu'ils peuvent porter leur douleur juſqu'au pied de ſon trône.

Iſſue de parens proteſtans, je ſuivois la même religion qu'eux : toutes mes lectures n'étoient que des livres de piété : l'évangile m'offroit à chaque page de quoi me trouver moins à plaindre, lorſqu'après avoir médité ce livre ſacré, je jetois les yeux ſur moi. Les romans furent bannis de ma bibliotheque : je leur ſubſtituai des livres propres à me rendre mes peines plus ſuportables.

Je ne me bornai point à parcourir les ouvrages des auteurs proteſtans ; ma curioſité s'étendit plus loin : je voulus connoître le culte des autres peuples ; & quelques livres papiſtes qui me tomberent dans les mains, me ſuggérerent de nouvelles idées, ouvrirent un nouveau champ

à mes réflexions. Nous ne sommes divisés avec les romains, que sur quelques points : leurs livres me parurent contenir la même morale que les nôtres. Je me plaisois à en confronter les passages : je lisois également les uns & les autres, sans prévoir encore que bientôt j'embrasserois le catholicisme.

Je n'ai aucun reproche à me faire : c'est à l'Eternel à me juger. Maître de ma destinée, n'est-ce pas lui qui la conduit ? . . ai-je été coupable de quitter la croyance de mes peres ? . . sont-ils punis de n'avoir pas fait comme moi ? . . . . . Sans oser porter aucun jugement sur ce point, j'ai toute ma vie regardé tous les mortels comme mes freres, &, jusqu'à mon dernier soupir, je ferai des vœux au ciel pour les chers auteurs de mes jours.

En parcourant l'histoire de l'église catholique, ce n'est pas sans étonnement que je vis que les papistes avoient institué

des maiſons où ſe renferment volontairement des perſonnes de notre ſexe. Dans la ſituation malheureuſe qui m'accabloit, je louois avec enthouſiaſme une pareille inſtitution : je me peignois ces filles du *Seigneur* à l'abri de toutes les paſſions qui tourmentent les mondains : je me repréſentois le cloître comme un autre monde, où régnoient le repos & la ſainteté. La religion de mes peres n'offrant aucune reſſource ſemblable, je ne balançai pas dans mon cœur de donner la préférence à celle des catholiques. Malheureuſe dans le pays de Vaud, ne pouvant y aimer un époux qui me tyranniſoit, je pris le parti de la fuite, pour me souſtraire à mon infortune.

Qu'on imagine le cruel combat qui dut alors ſe paſſer dans mon cœur ! Ce projet me paroiſſoit sûr ; il m'annonçoit la tranquillité : mais comment l'exécuter ? Douée d'un bon caractere, ayant toujours chéri la vertu, je ne pouvois me réſoudre.

Comment & pourquoi laiſſer un époux à qui je m'étois donnée ? L'idée d'abondonner la religion de mes peres préſentoit quelquefois à mon ame indéciſe & ſouffrante mon projet comme le crime le plus atroce. Il fallut quelque choſe de plus que mes malheurs & mon courage pour vaincre ma timidité : la main de Dieu me conduiſit ſans doute : j'eus la force d'abandonner ma patrie.

Fin de la premiere Partie.





MÉMOIRES DE MADAME DE WARENS.

SECONDE PARTIE.

J'ARRIVAI en Savoie dans une heureuſe circonſtance; ſans reſſources & ayant abandonné ma fortune à l'époux que j'avois quitté, je trouvai à Evian le Roi de Sardaigne *Victor Amedée*. Je ne rencontrai point d'obſtacle pour aller me jeter aux pieds de cet auguſte Monarque. Dans

cette cour, les barrieres qui entourent ordinairement les Souverains, tombent devant les cris des infortunés : la misere vá jusqu'au pied du trône, où la bonté du Prince l'écoute avec clémence & lui tend une main secourable. Touché de mes malheurs, satisfait de ma résolution, le Roi *Victor Amedée* ne s'en tint pas aux seuls mouvemens de la pitié; il m'accueillit avec bonté; le souvenir de ses bienfaits ne s'effacera jamais de mon cœur : honorée par lui d'une pension de quinze cents livres de Piémont, je fus conduite par ses ordres à *Annecy*.

C'est dans cette ville que réside l'ancien Evêque & Prince de Genêve, qui n'en a aujourd'hui que le titre; c'est à ce Prélat que je fus adressée. On me fit entrer dans le couvent de la *Visitation*, pour m'instruire sur tous les points de la religion que j'allois embrasser. Déjà pénétrée de la morale de l'évangile, je ne fus pas longtemps à devenir une bonne catholique.

Accueillie & comblée des bontés de toutes les dames religieuſes, comparant mon état à celui de mon mariage, & ma nouvelle habitation au ménage que je venois de quitter, je jouiſſois de mon triomphe; j'attendois avec plaiſir le moment de faire ce qu'on appelle *abjuration;* cette cérémonie devoit rompre tous mes engagemens paſſés : l'image de l'amant que j'avois adoré n'étoit plus rien pour moi : enfin, ce jour tant deſiré arriva, je prononçai mon abjuration dans le deſſein de paſſer le reſte de mes jours au fond d'un cloître. La vie des religieuſes m'ayant juſqu'alors ſemblé exempte de troubles, je me félicitai de l'avoir connue; mais, hélas ! un peu plus familiariſée avec ſes dames, j'eus bientôt occaſion d'apprendre de quelques-unes d'entr'elles, que ces grilles monaſtiques n'excluent pas les chagrins du monde. Quel fut mon étonnement, lorſque dans la confidence d'une jeune religieuſe, je fus inſtruite

que ni les prieres, ni les vœux, ni le voile, que rien enfin ne pouvoit éteindre les feux de l'amour! Jugez de ma ſurpriſe, lorſque, plus au fait de toute la maiſon, je vins à débrouiller parmi celles qui l'habitoient un eſprit d'intrigue, une jalouſie qui les portoient juſqu'à ſe haïr entr'elles, & même ſe perſécuter. Je vis ces couches ſaintes & ſolitaires plus d'une fois arroſées par les larmes de quelques victimes à qui la tyrannie des parents avoit ſeul fait ſubir le joug. Senſible comme je l'ai toujours été, le bonheur de quelques religieuſes pouvoit-il me fermer les yeux ſur l'infortune de celles que je voyois vivre dans les larmes? Je cherchois à diminuer l'amertume de leurs chagrins, mes tentatives furent inutiles.... J'eus recours à la fuite, c'étoit le ſeul parti que j'avois à prendre pour me ſouſtraire à un ſpectacle qui me déchiroit l'ame.

Je ſuis loin de chercher à blâmer ce qui ſe pratique dans la religion romaine;

mais elle me paroîtroit bien cruelle, si elle autorisoit les peres & meres à ouvrir à leurs enfans des tombeaux où ils meurent chaque jour, chaque heure, chaque minute ; ces sépulcres sont d'autant plus affreux que la vie s'y peut conserver ; quoiquelle y soit cent fois pire que la mort.

Quoi de plus effrayant que de voir une jeune personne dont le cœur est encore fermé à toutes les passions, venir, couronnée de fleurs, se présenter au pied des autels d'un Dieu clément, pour y promettre solennellement de renoncer aux appas d'un monde qu'elle ne connoît pas ! cette innocente victime souvent interrompt par mille sanglots les paroles fatales que la cruauté d'un pere lui arrache : sent-elle la force de ce qu'elle vient de promettre?.... Elle n'est, hélas ! vertueuse que parce qu'elle ignore tout : elle dépouille sans frémir les ornemens dont on l'a parée, elle se couche innocemment sous un

drap mortuaire, autour duquel ſes compagnes attendries chantent ſur un ton triſte & lugubre les dernieres prieres qu'on fait ordinairement pour les morts; le ſon des cloches apprend à la ſociété qu'une fille à peine ſortie de l'enfance vient de renoncer à la douceur d'être mere, au plaiſir de faire le bonheur d'un époux..... La plume m'échappe, les expreſſions me manquent, le ſouvenir de cette lugubre cérémonie m'arrache encore des larmes.... Paſſions cruelles! quoique vous ſoyez filles de la nature, reſpectez la cellule de cette jeune vierge, laiſſez-la jouir en paix des fruits de ſa réſolution.... Tirons un voile ſur ces demeures ſaintes; le reſpect m'arrête.... je reviens à moi. Je me déterminai à ſortir du couvent pour choiſir un appartement dans la ville; je m'étois fait quelques amies que je ne pus quitter ſans regret. Je trouvai dans la ville d'Annecy une maiſon qui étoit vraiment de mon goût: je la louai; un petit jardin

rendoit cette habitation délicieuſe : mon domeſtique fut composé d'une fille & d'un valet ; j'eus le bonheur d'en trouver un qui eſt encore actuellement à mon ſervice. Je reçus d'abord un grand nombre de viſites dans ma nouvelle habitation : mon entrée dans la religion catholique avoit fait beaucoup de bruit ; elle me mit dans le cas de recevoir les meilleures maiſons de la ville. Quoique juſqu'alors j'euſſe eu beaucoup d'inquiétudes, la grande compagnie me rendit en peu de mois mon premier enjouement. Je ſavois la muſique, j'ouvris ma maiſon aux perſonnes qui la cultivoient, je me décidai à donner des concerts. Cette intéreſſante recréation contribua, plus que tout le reſte, à me faire oublier mes peines paſſées.

Me voilà libre & contente de mon ſort ; je devois mon bonheur aux adverſités qui m'avoient accablée ; je ne les avois cependant pas oubliées : c'eſt en me rappelant

ces momens de crise, que je me sentis portée à épargner sans cesse sur mon revenu, pour avoir le plaisir de soulager les infortunés. Tenant tout mon bien-être de la générosité, c'étoit une vraie jouissance pour moi de retrancher sur ma dépense pour devenir généreuse à mon tour.

Passoit-il un étranger qui eût ou parût avoir des besoins, mes secours le prévenoit, afin de ne pas blesser son amour propre. La bonté de mon ame fut bientôt connue ; on m'adressoit tous les malheureux qui passoient dans cette ville, & mon seul chagrin étoit de ne pouvoir leur donner de plus grands soulagemens. Loin d'attacher le nom de charité aux bonnes actions que j'étois trop heureuse de pouvoir faire, j'avois soin d'en écarter toute humiliation; la sensibilité seule présidoit à mes bienfaits. En effet doit-on se croire exempt de ménagement pour un infortuné, par la seule raison qu'il est dans la misere ? L'aumône perd son prix,

dès qu'elle n'a d'autre cauſe que l'oſtentation : ce qu'on donne avec dédain ou avec hauteur, afflige certainement celui qui eſt forcé de recevoir. Le pauvre gémit alors ſur le bienfait, il le refuſeroit ſans la faim qui le preſſe.

Mon temps partagé entre la priere, mon petit ménage & l'heure de la ſociété, laiſſoit encore une grande partie du jour à l'oiſiveté : mon eſprit, naturellement très-actif, cherchoit ſans ceſſe à trouver une occupation qui pût l'attacher ſérieuſement, & la muſique ne lui offroit qu'un délaſſement. J'avois, comme je l'ai déjà dit, vu beaucoup de livres de chimie dès ma tendre jeuneſſe; j'en avois lu quelques-uns de médecine ; forcée à le faire, j'avois pris cette étude en dégoût. Cependant le ſouvenir de quelques opérations que faiſoit mon pere, joint à l'envie de compoſer quelques remedes pour le ſoulagement des pauvres malades, me fit recourir à un genre d'occupation qui avoit

un peu troublé le bonheur de mes premieres années. Je formai la résolution de travailler à la chimie ; je voulois en étudier & même en pratiquer toutes les parties.

Claude Anet, le domestique que j'avois chez moi, me fut d'abord d'une grande ressource ; il connoissoit nombre de plantes, nous commençâmes donc par la botanique ; il se mit à herboriser aux environs d'Annecy, comme il l'avoit fait sur le mont Jura, avant que d'entrer à mon service. Lorsqu'il apportoit les simples à la maison, nous les préparions : ma chambre fut bientôt un laboratoire d'apothicaire.

Ainsi mes jours s'écouloient dans la plus grande satisfaction ; mais telle est l'inconstance des mortels, que je ne sus pas m'en tenir à ce genre de vie. Mes études, que je ne regardois d'abord que comme un amusement, me conduisirent ensuite à former d'autres projets ; je portai mes vues bien loin, il ne s'agissoit de rien

moins que d'élever des fabriques : il falloit un aliment à mon activité naturelle ; quand j'étois un quart-d'heure ſans m'occuper, livrée à moi-même, mes réflexions me ramenoient toujours au même point ; je voyois dans mes combinaiſons des profits immenſes, & j'en deſirois ardemment l'exécution, parce qu'elle m'auroit miſe à portée de ſoulager plus de malheureux.

L'arrivée d'un de mes parents à Annecy, augmenta encore mes deſirs pour une vie plus active : c'étoit M. d'Au..., homme à projets, voyageant preſque toujours pour offrir de tous côtés le réſultat de ſes combinaiſons, & pour en propoſer l'exécution. Tout le tems qu'il demeura auprès de moi fut employé à développer différens projets que nous nous communiquions l'un & l'autre. Le lieu que j'habitois ne lui parut pas une ville aſſez grande ni aſſez riche pour ſes ſpéculations ; il n'avoit pas deſſein d'y faire un bien long ſéjour ; il y

ſut cependant un peu plus retenu qu'il ne penſoit , par une intrigue amoureuſe qui manqua de lui faire tourner la tête ; l'objet de ſes amours étoit une aſſez jolie perſonne ; il étoit lui-même un charmant cavalier ; & les qualités de part & d'autre étoient plus que ſuffiſantes pour autoriſer l'amour à dérober quelque choſe à l'hymen.

Tandis que ſe filoit cette tendre paſſion, j'en étois toujours ſur mes projets ; Claude Anet n'en herboriſoit pas moins ; ma porte ouverte aux gens du pays & à tous les étrangers, me fourniſſoit des occaſions pour prendre de plus amples inſtructions ſur les différentes opérations que je voulois entreprendre : croyant tout le monde auſſi franc & auſſi ſincere que moi , le premier venu étoit bientôt dans ma confidence ; hélas ! j'eus le malheur (comme on le verra dans la ſuite) d'être ſouvent la dupe de ma bonne foi : l'expérience ne m'a appris que trop tard , qu'il eſt une eſpece de gens qui ne mettent leur gloire

qu'à tromper ; leur eſprit ſaiſiſſant avec avidité le foible de ceux qui les croient honnêtes, ils ſe font un mérite de violer les loix de la probité, même envers leurs bienfaiteurs. Un inconnu arrivant chez moi avec l'ombre de quelque talent, je me faiſois un devoir de m'intéreſſer à lui, écrivain, poëte, muſicien, peintre, ouvrier, tous étoient également accueillis ; quelques-uns répondoient à mes bontés, d'autres en profitoient ſeulement pour devenirs ingrats.

On doit imaginer que ma conduite ne manquoit pas d'exercer vigoureuſement les traits de la calomnie ; encore à la fleur de l'âge, toujours entourée d'une brillante ſociété, les méchants ne pouvoient pas ſe mettre dans l'idée que les amourettes n'y fuſſent pour quelque choſe : tantôt on me donnoit un tel pour amant, quinze jours après c'étoit un autre (1) ; ma conduite

(1) C'eſt la maniere de juger des gens de province, & en général de toutes les petites

cependant étoit irréprochable : ſage ſans être farouche, je ſavois goûter les charmes de la ſociété; peut-être que je dois moins ce triomphe à ma vertu, qu'aux occupations continuelles dans leſquelles je vivois ; mon cœur étoit incapable d'être emporté par de nouvelles paſſions, il avoit été trop ulcéré, & la véritable tendreſſe ne ſe laiſſe goûter qu'une fois. J'avois été ſenſible dans mes jeunes ans, on m'avoit cruellement arrachée à l'objet de ma flamme, &, ce qui étoit plus funeſte encore, traînée malgré moi au lit nuptial : l'amour n'étoit pour moi qu'un tyran, & mon cœur étoit fermé aux jouiſſances qu'il procure quand ſa conquête eſt le réſultat de la tendreſſe & de la ſenſibilité.

---

villes, où tout le monde ſe connoît. Un cavalier accompagne-t-il une femme à la redoute ; la reconduit-il chez elle après le bal, *c'eſt ſon amant:* . . . parle-t-il deux fois à la même demoiſelle . . . on ſignera demain leur contrat de mariage.

La ville d'Annecy n'étoit pas celle où je devois finir mes jours, non pas que j'eusse à me plaindre de ses habitans; ce sont en général les meilleures gens du monde; affables sans politique, polis sans affectation, vifs & enjoués, ils ne manquent pas d'esprit; l'éducation qu'on y donne à la jeunesse, n'est cependant point comparable à celle qu'on reçoit dans la république dont elle n'est éloignée que de sept lieues.

On trouve à Geneve des enfans assez instruits & qui raisonnent bien (1); loin

(1) Il est très-vrai que l'éducation des Génevois est bien soignée. J'ai vu en général peu de villes où la jeunesse soit, je ne dis pas mieux, mais aussi bien élevée : peut-être même n'existe-t-il point en Europe un gouvernement qui se soit plus occupé de cette partie tant négligée chez beaucoup de peuples. L'éducation publique y est généralement préférée à l'éducation particuliere; on n'y connoît point, ou peu, ces êtres précaires & amphybies, assujettis aux caprices d'un pere &

de les laiſſer croître dans l'oiſiveté, on leur donne de bonne heure un état, on leur inſpire à tous les ſentimens d'émulation indiſpenſables chez un peuple dont les vraies richeſſes ne conſiſtent que dans les talents & l'induſtrie.

Mais je reviens à moi & à mon habitation : placée dans un endroit fort aéré, la maiſon que j'occupois à Annecy, me procuroit mille agréments ; cette ville, par ſon heureuſe ſituation, eſt entourée de jolies promenades ; la plus agréable eſt celle qui ſe trouve au bord du lac, mais un triſte ſouvenir m'empêchoit d'en jouir ; je n'ai jamais pu paſſer près d'un lac ou d'une grande

---

d'une mere, & même des valets de la maiſon dont ils élevent le maître futur, & qui déshonorent la premiere & la plus précieuſe fonction, en ſervant eux-mêmes ſouvent de jouet à l'enfant qu'ils veulent inſtruire. Pour bien élever un homme, il faut être homme : ſans cela, on ne fait que des eſclaves.

riviere

riviere ſans frémir ; ce ſpectacle délicieux pour toute autre perſonne, me rappeloit le triſte ſouvenir de ma malheureuſe mere. Comme cette ſcene peint toute la tendreſſe de celle qui m'a donné le jour, quelque affreuſe qu'elle ſoit, je me plais à la retracer, elle m'arrache des larmes ; mais c'eſt une jouiſſance pour moi de ſentir que j'aurois eu la force d'en faire autant.

Ma mere fit un jour une partie avec mon papa & ſes enfans ; c'étoit là ſa plus grande ſatisfaction ; ils avoient porté une collation ſur les bords du lac de Genêve ; après ce petit repas champêtre, cette tendre mere ſe réjouiſſoit de voir folâtrer ſur l'herbe mon petit frere âgé de ſix ans ; ce pauvre enfant ramaſſoit quelques fleurs, & les jetoit ſur moi : j'étois dans les bras de ma gouvernante, & incapable de marcher ſeule ; à ces jeux ſuccéda l'événement le plus affreux : mon frere s'étant par malheur un peu trop approché des bords du lac, y fut englouti par une vague.

Occupée alors avec mon pere, maman fut attirée du côté où se passoit cette scene vraiment tragique par les cris de ma Bonne : les pleurs de cette pauvre fille, son fils qu'elle n'aperçoit plus, le mouvement de l'eau qui avoit été calme jusqu'alors, tout lui aprend le malheur qui venoit d'arriver. S'élancer après son fils comme un éclair, ne fut rien pour une si tendre mere : jugez de l'effroi de son époux ! quelques personnes excitées par ses lugubres cris, vinrent au secours des deux infortunés qui périssoient ; on les retira, l'enfant n'étoit déjà plus, ma mere sans connoissance fut aussi-tôt transportée à la maison, où elle succomba deux jours après, victime de son courage & de sa tendresse.

J'étois trop enfant pour sentir la perte que je faisois, trop jeune pour lire dans l'avenir ; & je n'ai conservé le souvenir de ce triste événement, que parce que ma Bonne me l'a mille fois répété depuis.

Souvenir affreux, que je paie encore de larmes ! ô ma mere ! en donnant la plus grande marque de ſenſibilité, falloit-il que la leçon que vous donniez à l'humanité vous coûtât la vie ?

On voit, par ce que je viens de dire, que la plus agréable promenade d'Annecy n'étoit rien pour moi, puiſqu'elle m'auroit toujours rappelé la funeſte aventure qui me priva d'une mere chérie, dont l'exiſtence m'eût épargné bien des malheurs. Quand je quittois ma maiſon, je tournois mes pas de tout autre côté : le plus ſouvent je ne me promenois que dans mon jardin. Tels étoient mes amuſemens à Annecy : j'y vivois paiſiblement & ſans ambition, & bien éloignée de croire que je ſerois bientôt obligée d'en ſortir.

Mon parent, M. d'Au . . ., y avoit été juſqu'alors fixé par une paſſion preſque romaneſque : il fut enfin forcé d'en partir par une ſuite de la même intrigue qui l'avoit retenu. Un événement inattendu,

& qui fit beaucoup de bruit dans la ville, rompit cette liaiſon. L'amour ſommeille quelquefois : l'imprudence de nos deux amans les mit en défaut, & le mari fut très-bien inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans ſa maiſon. Voici comment cette plaiſante ſcene arriva. Il étoit allé pour quelques jours à la campagne : le ſouvenir d'une preſſante affaire, qui exigeoit ſa préſence à Annecy, & à laquelle il n'avoit pas ſongé en partant, le rappelle à la ville plus tôt qu'il ne le croyoit lui-même. Il arriva ſi tard chez lui, que les amans, déjà dans les bras du ſommeil, ne ſoupçonnoient rien du malheur qui les attendoit : il frappe à la porte, appelle ſes gens. L'amour s'éveille, écoute & reconnoît la voix du patron : perſonne ne répond à l'époux qui s'impatiente. Sans ſe douter de rien, perſuadé, au contraire, qu'ils étoient tous endormis, il fait le tour de la maiſon, pour venir frapper à une fenêtre qui donnoit dans la chambre où

couchoient les domeſtiques. Il n'eſt pas plutôt derriere la maiſon, que M. d'Au... ſaute par une fenêtre pour éviter d'être vu (il croyoit toujours le mari en ſentinelle à la grande porte), tombe dans le jardin : l'amant ſe releve, croit avoir échappé à tous les regards, & prend la fuite. Quelle ſurpriſe pour le mari! quel coup pour un homme qui regagne tranquillement ſa maiſon, ſans ſonger à mal! Il avoit trop bien reconnu M. d'Au. . ., pour s'imaginer que ce fût une ombre ou un revenant : il ne doute plus de l'infidélité de ſa moitié. La porte s'ouvre, il monte chez lui, s'annonce par un bruit affreux, gourmande tout le monde. On a beau vouloir s'excuſer ; il en avoit aſſez vu : ſa colere étoit d'autant plus vive, qu'il l'avoit échappé belle ; quelques pouces de plus, diſoit-il naïvement, l'amant m'auroit écraſé par ſa chute : voyez, diſoit-il avec humeur, l'embarras dans lequel vous m'auriez mis avec vos ſottiſes? Cet époux un peu ori-

ginal alloit publiant ſon aventure par toute la ville, pour faire honte à ſa femme : il en étoit continuellement au danger de la chute ; & ſon imbécille colere en revenoit toujours à ce qu'il l'avoit échappé belle.

Après une hiſtoire qui faiſoit autant d'éclat, & qui par conſéquent rompoit toutes les liaiſons de mon parent avec la belle, il réſolut de continuer ſes voyages : il en revint à ſes projets ; & ſa concluſion fut qu'il alloit ſe rendre à Paris. Nous convînmes que j'irois avec lui. Outre l'envie de voir cette capitale, j'étois encore pouſſée à faire ce voyage par l'opinion où j'étois qu'il me ſeroit facile d'y mettre à exécution différens projets que j'avois bâtis dans ma cervelle, & qui n'étoient réellement que ce que l'on appelle des *châteaux en Eſpagne*.

Notre voyage décidé, j'arrange mes petites affaires ; je me défais des uſtenſiles de ménage, & j'emmene avec moi ma fille de chambre & mon domeſtique. J'ai ſu

depuis que mon départ avoit excité la curiosité & même la calomnie des habitans d'Annecy. Ceux qui n'étoient pas instruits de la route que j'avois prise, affirmoient que, peu contente de mon abjuration, je m'étois déterminée à retourner en Suisse, vaincue par les conseils & les instances de M. d'Au.... Cet homme, disoit-on, n'étoit point mon parent : on assuroit qu'il étoit un ministre protestant déguisé ; qu'il n'avoit eu d'autre but en se rendant à Annecy, que de me reconduire dans ma patrie. Cette calomnie étoit certainement sans fondement. A supposer qu'il pût se trouver quelque religion dont les ministres se fissent un devoir d'aller furtivement arracher de bonnes gens à la croyance de leur église, c'étoit à tort que l'on imputoit cette foiblesse à l'église protestante : auroit-elle commencé à donner en moi le premier exemple d'un fanatisme qu'elle ne connut jamais? D'autres personnes plus mal intentionnées crurent

pouvoir attribuer mon voyage à une autre caufe. Sachant que j'avois pris la route de Paris, elles publierent que, mécontente des bienfaits du monarque qui m'honoroit, je n'étois partie pour Paris, que dans la perfuafion d'obtenir une plus forte penfion du roi de France. Cette calomnie étoit plus dangereufe pour moi que la premiere, mais elle n'avoit pas plus de fondement. Par les charités que je faifois journellement, on voit d'abord que les deux mille francs de rente que j'avois de la générofité du Roi *Victor Amedée*, étoient plus que fuffifans pour m'entretenir dans l'aifance, au fein d'une petite ville, où les denrées étoient prefque pour rien. De plus, aurois-je été affez infenfée de quitter une penfion bonne & certaine, pour aller en mendier une autre fur des terres qui m'étoient inconnues?

Ignorant les propos qui fe tenoient fur mon compte, je faifois toujours chemin: ma curiofité ne voyoit que le moment de

toucher aux barrieres de Paris. M. d'Au... comptoit ſur ſes projets, moi ſur les miens; & nous allions toujours en avant. Le bruit qui ſe fait dans cette grande ville, nous annonça que nous n'en étions pas bien éloignés; enfin nous y arrivâmes.

Fin de la ſeconde Partie.





MÉMOIRES DE MADAME DE WARENS.

TROISIEME PARTIE.

JE ne fus point trompée dans mon attente; je vis que Paris ſurpaſſoit encore l'idée que je m'en étois faite, d'après toutes les inſtructions que j'avois reçues à ce ſujet. Le chaos qui y regne, & que tant de gens trouvent inſoutenable, loin de m'incommoder, me donnoit une

espece de jouissance que je ne sais pas définir : ce bruit continuel m'annonçant la vivacité d'un peuple actif & laborieux, devint un charme pour moi. L'humidité continuelle des rues, & quelquefois la quantité de boue qui s'y trouve, me choquoit peu, d'autant que c'est un mal inévitable, & auquel la police la plus exacte ne peut remédier qu'en partie. N'est-on pas amplement dédommagé par les superbes promenades qu'on trouve dans cette capitale, & qui, en contribuant à la santé des particuliers, peignent avec magnificence la grandeur du Souverain?

Mon premier objet de curiosité fut de visiter les différens monumens qu'on rencontre dans cette ville : je ne m'en tins pas à ne courir que les théâtres ; la vue des fabriques me parut ensuite intéressante ; &, quoique femme, je ne me bornai point à entrer dans les magasins des marchandes de modes. Chaque moment amenoit un nouveau besoin de voir.

Je faiſois peu de courſes dans un jour, parce que je voulois obſerver.

Les bibliotheques publiques qui ſe trouvent en aſſez grand nombre dans Paris, ſatisfirent amplement ma curioſité : celle du Roi, ſur-tout, me parut être auſſi complette que peut l'être un monument de ce genre. Je fus cependant fort étonnée d'apprendre qu'elle ne s'ouvroit que deux fois par ſemaine, & ſeulement deux heures le matin. Je trouvai qu'un homme qui, par le beſoin de certains livres rares, n'auroit pu travailler que là, n'avoit pas aſſez de quatre heures par ſemaine.

Mon parent, M. d'Au..., qui avoit fait d'autres voyages à Paris, m'introduiſit dans de charmantes ſociétés : je me trouvois journellement dans des cercles bien différens de ceux que j'avois connus juſqu'alors. J'y rencontrai une jeune perſonne qui devoit me cauſer un jour bien des chagrins (comme on le verra dans

la ſuite) : il en coûta cher à ma ſenſibilité, pour avoir été liée avec cette infortunée demoiſelle.

A Paris les jours paſſent comme un éclair. J'aurois deſiré m'occuper à nombre de choſes ; je ne pouvois choiſir mon temps. La ſociété, le théâtre & les promenades ſe partageoient toute mon exiſtence. Cependant, dès que je ſus qu'il s'y faiſoit des cours publics en tout genre, je fus curieuſe d'aſſiſter à ceux de chimie, bien aſſurée que je n'y trouverois pas un démonſtrateur auſſi ennuyeux que celui qu'avoit choiſi mon pere. J'achetai beaucoup de livres qui traitoient de cette matiere, & je me fis bientôt une ſérieuſe occupation de l'étude.

Monſieur d'Au. . . ne réuſſit dans aucuns de ſes projets : il jugea par conſéquent à propos de tourner ſes pas d'un autre côté. Il me laiſſa à Paris, pour paſſer, à ce qu'il me dit, en Hollande (je ne l'ai pas revu depuis). Mes ſpécu-

lations n'étoient pas meilleures que les ſiennes : je réſolus de ne reſter à Paris, que le temps néceſſaire pour y prendre quelques connoiſſances. On devine aiſément que je m'arrêtai à la chimie : j'arrangeai cependant mon plan d'étude de maniere à pouvoir viſiter mes connoiſſances & mes amies.

Paris offrant chaque jour des nouveautés, mon humeur curieuſe à l'excès m'arrachoit ſouvent de mon cabinet. Tantôt c'étoit un habile mécanicien qui montroit un automate jouant de la flûte ; tantôt c'étoit une pompeuſe annonce, & puis rien. Une choſe qui me ſurprenoit dans cette capitale, c'étoit d'y voir le plus ſtupide aveuglement à côté des connoiſſances les plus profondes : la plus imbécille invention attiroit quelquefois une foule nombreuſe ; &, ce qui eſt frappant, c'eſt que ce concours duroit long-temps. D'après cela on doit imaginer qu'il y a

toujours nombre de charlatans, qui tous ſont fortune (1).

Un genre de friponnerie aſſez commun, c'eſt une eſpece de devins qui liſent dans l'avenir avec un jeu de cartes. Cette fureur étoit ſur-tout celle des femmes. Je ſuis, ainſi que je l'ai ſouvent rappelé, extrêmement curieuſe : la marquiſe de..., mon amie, ne l'étoit gueres moins que moi. Nous fimes un jour la partie d'aller

(1) Qu'auroit donc penſé Madame de Warens, ſi elle avoit vu les gens les plus qualifiés, comme les plus inſtruits, promener Bletton de rues en rues, & de jardins en jardins, aſſiéger le baquet de Meſmer, pour y voir répéter des ſcenes ridicules & extravagantes ? Qu'auroit dit Madame de Warens, ſi elle avoit vu des Pariſiens de cinquante ans, qui n'avoient jamais viſité l'intérieur des Invalides, les ateliers des Gobelins ou des artiſtes qui abondent en cette capitale, s'empreſſer de porter leur nom & leur argent à une ſouſcription ouverte pour voir courir un Lyonnois ſur la riviere de Seine ?

consulter une magicienne de ce genre : nous prîmes des habits de négligé, nous montâmes en carrosse, & fûmes descendre à quelques pas de la demeure *d'une tireuse de cartes* qu'on nous avoit indiquée. Sans suite, sans laquais, nous entrons dans un chenil, où nous trouvons une vieille *guenon*, qui tondoit un petit chien. La Sibylle échevelée n'attendit pas nos interrogations pour savoir le sujet de notre visite : asseyez-vous, nous dit-elle, j'ai précisément un jeu de cartes qui n'a jamais servi, & vous êtes assez jolies pour avoir du neuf. Nous obéîmes à la fée, qui battoit ses cartes en se plaçant gravement à côté d'une vieille table : elle fit son jeu magique, & devina si juste, qu'elle dit à la marquise qu'elle changeroit bientôt d'état, & qu'un *cordon rouge*, amoureux d'elle, lui feroit un sort heureux ; qu'il l'entretiendroit & lui leveroit l'embarras de se donner tant de peines. Cet oracle nous fit partir d'un

éclat

éclat de rire : elle faisoit l'honneur à ma compagne de la prendre pour une aventuriere, qui ne venoit faire dire sa bonne fortune que par le grand desir d'en avoir une. La marquise lui donna un louis, & riant à gorge déployée, elle me ramena à l'endroit où nous avions laissé notre voiture.

Quoique, par cette scene bizarre, nous eussions été singuliérement payées de notre envie de tout voir, nous ne laissions passer aucune nouveauté : quant à moi, je courois par-tout ; je le faisois d'autant plus volontiers, qu'il m'arrivoit souvent de revenir très-satisfaite de ce que j'avois eu occasion de voir ou d'apprendre.

Cependant, ne pouvant me fixer à Paris, je pris la résolution de tout préparer pour mon départ. Quoique je le quittasse avec regret, je jouissois d'un autre côté, en m'imaginant que je pourrois tirer parti en Savoie des études que j'avois faites dans la capitale.

Les manufactures que je visitois assidûment, me faisoient naître l'envie d'en élever dans le pays où j'allois. Hélas! j'aurois mieux fait de m'en tenir, dans la suite, à la vie contemplative. J'eus le malheur de vouloir entreprendre : je fus toujours dupe.

J'employai les derniers jours que j'avois à passer dans la capitale de la France, à observer cette grande ville dans un genre de détails que je ne connoissois pas encore. A la vue des théâtres, je substituai celle des marchés. Mon imagination ne pouvoit concevoir comment une ville si peuplée, qui consomme tant de denrées, en est toujours aussi bien fournie. A Paris, on trouve tout ce qu'on veut, & à toute heure; tandis qu'en province, les légumes manquent plus d'une fois, & dans la plus belle saison. Je passai une nuit à observer la halle. Ce magasin qui tous les matins porte l'abondance dans les quartiers les plus reculés, m'amusa sin-

guliérement. Le bruit des charretiers, le ton des poiſſardes, beaucoup de diſputes, & preſque jamais de batailles, tout concouroit à former le plus plaiſant tableau.

J'ai connu beaucoup de perſonnes qui ſe plaignent des alimens de toute eſpece qui ſe débitent à Paris : d'après le temps que j'y ai paſſé, je penſe qu'ils ont un peu de tort. D'abord les boucheries y ſont très-bien dirigées : une bienfaiſante police veille toujours ſur la qualité de la viande qui s'y diſtribue ; & il y a peu de pays où l'on en mange d'auſſi bonne. La volaille ne manque pas à Paris ; elle s'y trouve quelquefois à très-bon compte : de ce côté, on n'a pas de fraude à craindre, car on ne peut pas en changer la qualité. Le pain y eſt meilleur & plus beau qu'en province. On y mange du poiſſon excellent, & qui eſt très-commun dans certain temps de l'année. La boiſſon, ſoit en vin, ſoit en liqueur, y eſt, dit-on, toujours falſifiée. Je ne ſais pas ſi les mar-

chands de ce genre peuvent échapper aux nombreux ſurveillans qui les puniroient rigoureuſement en cas de délit : cela me paroît difficile. Le vin que j'y ai bu ne m'a jamais fait de mal. Ceux qui ſe délectent à tout ridiculiſer, s'appuient ſurtout ſur ce qu'on vend l'eau à Paris ; j'ai obſervé, au contraire, qu'on la paie moins qu'en province. Quel eſt, en effet, le commiſſionnaire qui voudroit, pour deux ſous, porter ſa charge d'eau à un huitieme étage ? Ce n'eſt pas l'eau qui ſe paie ; on ne donne qu'un petit ſalaire au malheureux qui a la peine de l'aller chercher fort loin, & de la porter à celui qui n'étant pas aſſez riche pour payer un domeſtique, ſe trouveroit très-embarraſſé s'il étoit obligé de l'aller chercher lui-même (1).

(1) Madame de Warens n'a pas vu les choſes du même œil que M. Mercier.

Eſt-ce parce que Paris me plaiſoit, que je le voyois toujours du bon côté? Je n'en ſais rien : ce que je peux affirmer, c'eſt que je m'y ſuis toujours bien portée. Je ne dis pas que tout ce que j'ai vu me parut être bien : certains objets affligeoient quelquefois mon ame ; mais je penſe que ce n'eſt pas la ſeule ville qui préſente des tableaux de ce genre. Le libertinage, par exemple, y réunit tout ce qui peut révolter l'homme ſenſé & raiſonnable, & tous les appas propres à corrompre la jeuneſſe & l'innocence.

Ce déſordre me faiſoit faire plus d'une réflexion. Je n'ai jamais pu concevoir comment une jeune perſonne arrive au terme honteux d'oſer vendre des faveurs que la femme la plus ſenſible & la plus aimante peut laiſſer dérober, mais ne donne jamais. Je ne ſais pas comment la délicateſſe d'un homme n'eſt pas révoltée à l'approche d'une femme chez laquelle le vice a détruit tous les charmes, & qui

rarement laiſſe ſortir de ſes bras le voluptueux qui s'y livre, ſans le rendre victime de ſon aveuglement.

Le terme où je devois quitter Paris étoit arrivé : Claude Anet fut chargé de faire préparer une chaiſe de poſte ; les voitures publiques dont je m'étois ſervie pour partir de Lyon, n'avoient pas été de mon goût : j'aime la liberté, & dans les diligences on ne part pas quand on veut ; on n'a pas plutôt la tête ſur le chevet, qu'un maraud de cocher vous preſſe déjà de rentrer dans le carroſſe. J'achetai nombre de livres & beaucoup de drogues ; après quoi je fis mes viſites à toutes les perſonnes avec leſquelles j'avois été liée pendant mon ſéjour.

Je ne manquai pas d'aller embraſſer mon amie (la jeune demoiſelle dont j'ai parlé plus haut). Heureuſe comme je l'avois vue juſqu'alors, quel fut mon étonnement de la trouver dans la douleur & dans les larmes ? Elle m'avoit fait part,

quelques jours auparavant, d'un mariage qu'elle étoit ſur le point de contracter, & qui faiſoit tout ſon bonheur. A ma vue elle me ſaute au col, me ſerre dans ſes bras. « Ah! chere amie, me dit-elle, je » ſuis dans le plus affreux déſeſpoir... » Son état me déchira le cœur : je ne pouvois imaginer d'autre cauſe à ſes larmes, que la mort de ſon amant. Je la preſſai de m'inſtruire ; elle le fit en ces termes : « Ma chere Warens ; mes malheurs ſont » bien grands : je vais affliger votre ſenſi- » bilité ; mais ayez la force de m'entendre : » mon ame oppreſſée a beſoin d'un tel » épanchement ; peut-être ſoulagera-t-il » ma douleur.

» Un haſard nous a fait rencontrer : un » eſprit de ſympathie nous a attachées » l'une à l'autre. Nous nous ſommes aimées » ſans nous connoître, ou du moins l'oc- » caſion ne s'eſt pas préſentée de nous » faire part de nos aventures : voici la » mienne. En aprenant le ſujet de mes

» pleurs, vous jugerez quel doit être mon
» désespoir.

» Je suis née dans la religion juive. Mes
» parens, enrichis par leur commerce,
» furent à portée de me donner une édu-
» cation assez brillante. Cette éducation
» me fit sentir l'opprobre qui accompagne
» la secte juive chez tous les peuples qui
» la souffrent sans l'estimer. Ce préjugé,
» quoiqu'injuste, m'affligea. Un jeune
» catholique, M. de * * * (c'est l'auteur
» de mes infortunes), me fit, plus que
» toute autre chose, sentir le désagrément
» de rester dans la croyance de mes peres.
» Ma tendresse pour lui me donna la force
» de quitter ma famille pour le suivre.

» Comptant sur la foi de mon amant,
» persuadée de devenir son épouse, je
» vins avec lui à Paris, où, protestant
» contre la foi de mes ancêtres, j'embras-
» sai la religion catholique. Sous le pré-
» texte de quelqu'arrangement de famille,
» M. de *** retardoit toujours l'hymen

» qui devoit nous unir ; & le fourbe a
» long-temps abusé de ma crédulité, en
» arrachant à ma bonne foi des faveurs
» que ma tendresse croyoit donner à celui
» que je regardois déjà comme mon
» époux.

» Je le pressois chaque jour pour former
» les liens qui devoient rendre mon amour
» légitime. Pouvois-je prévoir le coup qui
» devoit me percer le sein ? M. de * * *
» m'annonce enfin le jour de mes noces
» (je vous en fis part) : c'est hier que
» devoit se faire la cérémonie. Jugez de
» ma joie, quand je vis entrer dans mon
» appartement l'homme que j'adorois,
» suivi d'une autre personne & d'un no-
» taire ; mais, quelle fut ma surprise,
» lorsque j'appris que ce n'étoit pas lui
» que j'allois épouser : il venoit seule-
» ment, comme tuteur ou comme mon
» pere, me faire la charité d'une dot,
» pour me donner en mariage à la vile
» personne qu'il avoit amenée avec lui ;

» & le tout pour se débarrasser de moi.

» J'avois préféré mon amant à la for-
» tune de mes parens : ainsi l'appât des
» richesses ne pouvoit rien sur mon cœur.
» J'avois adoré M. de * * * pour lui-même ;
» je ne voyois que lui sur la terre qui pût
» faire mon bonheur : vous devez penser
» combien son procédé dut m'étonner.
» Ma tendresse n'oublia rien pour le ra-
» mener à son devoir : le souvenir de nos
» plaisirs passés, mes pleurs, mes gémis-
» semens, ma fureur, tout fut inutile.
» Croyant me faire beaucoup de grâce de
» me pourvoir d'un autre, en me refu-
» sant sa main, il feignit de ne trouver
» qu'une sotte opiniâtreté dans mon
» amour. L'ingrat n'oublia rien pour
» m'avilir ; & c'est en vain que ma ten-
» dresse l'appelle encore ».

Ce discours, qui avoit plus d'une fois été interrompu par les larmes de cette infortunée, me fit frémir : j'en étois d'autant plus affectée, que je n'y voyois

aucun remede. Séduite & bientôt dans la misere, elle étoit digne de compassion ; mais que peut la pitié contre de si cruelles atteintes ? Il lui étoit possible de prévenir la pauvreté ; mais je jugeois, par mon cœur, que les maux du sien étoient incurables.

Lorsque je lui appris mon départ de Paris, elle me fit entendre qu'elle desiroit ardemment de pouvoir en faire autant : elle ajouta qu'à supposer qu'elle survécût au coup qui venoit de la frapper, elle préféroit un asyle quelconque à celui qu'habitoit son perfide amant : mes bras, disoit-elle, me seront une ressource contre la misere. Je ne balançai pas à lui offrir de partager mon sort : le sien m'intéressoit d'autant plus, que je voyois toute la force de son désespoir. Loin de prévoir quelle devoit être la fin de cette infortunée, je fixai notre départ au lendemain.

Comme elle avoit accepté ma proposi-

tion avec empreſſement, je me flattois que la diſtraction du voyage diminueroit un peu ſes inquiétudes. Je jouiſſois d'avance du plaiſir que j'aurois, lorſque, tranquille avec moi en Savoie, mon amie pourroit ſe venger de l'inconſtance de ſon amant, par l'oubli le plus profond. Hélas! c'eſt en vain que les mortels comptent ſur leurs projets : de plus grands malheurs nous attendoient encore.

Nous montâmes dans ma voiture, qui étoit à quatre places, & la poſte nous eut bientôt arrachées à la capitale de la France. Je voulus aller coucher à Fontainebleau, parce que j'avois des perſonnes de connoiſſance à y voir. Comme cette ville n'eſt pas bien éloignée de Paris, & que nous étions partis de très-grand matin, nous y arrivâmes de bonne heure.

Mon amie ne me parut pas ſi triſte que la veille : je lui propoſai de me ſuivre ou d'aller voir le château. Elle refuſa, ſous prétexte d'un peu de fatigue, & préféra

de reſter dans ſa chambre en attendant le ſouper. J'avois, comme je l'ai dit, fait emplette à Paris de beaucoup de drogues: je les tenois dans une caſſette que je ſortois du caiſſon de la voiture, lorſque nous nous arrêtions, pour la faire porter dans ma chambre. Mademoiſelle *** profita du temps que j'étois ſortie avec mon domeſtique, & de l'abſence de ma femme-de-chambre, pour viſiter cette petite pharmacie. Tous les paquets étoient étiquetés: elle n'eut point de peine à faire un choix bien propre à la guérir pour jamais des chagrins auxquels ſon ame étoit en proie. La vie lui étoit devenue odieuſe: le courage lui manquoit pour ſupporter les malheurs qui étoient venus fondre ſur elle; elle crut dans la mort trouver le ſouverain bien. De vives douleurs la punirent bientôt d'un attentat auſſi cruel. Les cris qu'elle pouſſoit attirerent les gens de l'auberge: on ne tarda point à s'apercevoir que cette

infortunée avoit voulu trancher le fil de ſes jours. Tous les ſymptômes annonçoient la nature & la vivacité du poiſon qu'elle venoit d'avaler.

J'arrive au moment même que l'on commençoit à lui adminiſtrer tous les ſecours que peut fournir la médecine en pareil cas. Jugez de mon effroi, lorſque j'apprends le ſujet de ſes vomiſſemens. Mon imprudence ſeule avoit cauſé tout ce déſordre ; elle avoit ſervi d'inſtrument à ſon déſeſpoir. . . . Eſt-ce ainſi, lui dis-je, que vous reconnoiſſez les ſoins de l'amitié ?

Epuiſée par la violence du poiſon & par les remedes qu'on l'avoit forcée d'avaler, elle finit dans mes bras ſes miſérables jours. Victime de l'amour, ſes dernieres paroles furent encore des expreſſions de ſenſibilité & de tendreſſe pour moi & pour ſon perfide amant. Jamais je ne les ai oubliées ; jamais je ne les ai répétées, ſans verſer des larmes.

« Warens, me dit-elle, je ſuis auſſi cou-
» pable que mon amant : le cruel a violé
» les loix de l'amour en me trompant :
» j'ai violé celles de l'amitié en me don-
» nant la mort ; mais, chere amie, imite
» ma générofité, oublie ma faute : celle
» de mon amant eſt déjà pardonnée ».....
Ce diſcours achevé, elle mourut.

Fuir ce théâtre d'horreur, étoit tout ce qui me reſtoit à faire. Je laiſſai les cendres de Mademoiſelle * * * à Fontainebleau, & je me dérobai à des lieux où je n'aurois pu reſter un quart d'heure, ſans me procurer les plus vifs regrets. On doit imaginer que cette affreuſe ſcene me rendit le voyage tres-importun. Arrivée à Lyon, il me ſembloit encore voir mon amie dans les angoiſſes de la mort. Cependant une connoiſſance que j'avois dans un couvent de cette ville (Mademoiſelle du Ch. . . . .) diſſipa une partie de la mélancolie qui m'accabloit : la ſatisfaction de voir une ancienne amie, rendit

mon cœur un peu plus tranquille. Je n'y fis cependant de séjour, qu'autant qu'il m'en fallut pour voir la ville en détail. Mon esprit, curieux à l'excès, eut de quoi se satisfaire pour ce qui concerne les manufactures & les fabriques. Mon amie m'avoit procuré une charmante société; cependant je trouvois que ce n'étoit qu'un diminutif de Paris.

J'avois besoin de regagner la Savoie; je fis mes adieux à la France. Mon dessein n'étant pas de retourner à Annecy, Chambery fut l'endroit que je choisis pour ma patrie. Cette ville, quoique petite, m'offroit plus de ressources que l'autre, quant aux projets que j'avois dessein de mettre en exécution. Arrivée en Savoie, j'appris que le voyage que je venois de faire avoit suspendu ma pension, & qu'on ne comptoit plus sur mon retour. Il étoit nécessaire de justifier ma conduite auprès de mes bienfaiteurs : ce qui exigea que je me rendisse à Turin.

Prévoyant

Prévoyant que je ne me fixerois pas en Piémont, je jugeai à propos de laisser à Chambery ma femme-de-chambre & Claude Anet. Les apprêts de mon voyage furent bientôt faits, & je partis pour Turin.

Ce fut une grande satisfaction pour moi de parcourir les montagnes au travers desquelles la valeur d'Annibal avoit trouvé un chemin pour aller porter la terreur dans les foyers des vainqueurs du monde. Le sommet des rochers, qui sembloit menacer ma tête, les précipices qui, d'autre côté, paroissoient être le terme du chemin que faisoit la voiture, enfin toutes les charmantes horreurs qui se présentoient à ma vue, répandoient dans mon ame une jouissance que je ne sais pas définir (1) : elle étoit dans le

(1) L'imagination s'exalte facilement à l'aspect des beautés sublimes de la nature, sur-tout dans les pays de montagnes. Que l'historien est

même inſtant affectée de différentes manieres. Sans être effrayée, je ſentois une eſpece de terreur qui ne m'empêchoit pas de tout voir ; & ce ſpectacle me faiſoit toujours plaiſir. Quand je paſſois dans quelque village, j'étois moins ſatisfaite : je n'en ai trouvé qu'un ſeul qui n'ait pas fait payer à mon cœur le tribut de compaſſion que je croyois devoir aux autres. Termignon offrit à ma vue d'agréables habitations : l'air de fraîcheur

---

froid quand il veut les décrire ! de combien le poëte, malgré ſa verve & ſon génie, reſte-t-il au-deſſous du modele, quand il entreprend de les peindre ! Des penſées hardies, des métaphores, de l'harmonie imitative, toutes ces choſes ſont belles quand vous êtes dans votre cabinet, dans les allées d'un jardin, d'un boſquet, au bord d'un ruiſſeau ; mais, quand vous êtes en face du Mont-blanc, au glacier des Boſſons, à la ſource de l'Arveron, ſur la mer de glace, la plus belle ode de Pindare ne rendroit point les ſenſations que vous éprouvez.

& de ſanté des habitans me montra d'heureux montagnards, qui peuvent d'autant plus facilement ſe conſoler de la longueur de l'hiver, que leurs femmes ſont toutes jolies.

Après ce que j'avois entendu dire, je craignois peu le paſſage du Mont-Cenis, où je trouvai encore beaucoup de neiges, malgré que ce fût la fin de l'hiver. On me donna des porteurs dont l'adreſſe me ſurprenoit à chaque inſtant. Comme j'en avois huit, ils ſe repoſoient tour-à-tour, & me divertiſſoient pendant cet inſtant de relâche, par le récit de leurs habitudes & de leur maniere de vivre. Ces payſans, quoique ſans ceſſe dans des courſes fatigantes, ſemblent être tous contents de leur ſort : ils ont généralement de l'eſprit ; ils brillent ſur-tout par la fidélité, qualité d'autant plus eſtimable chez le pauvre, qu'elle lui coûte toujours un ſacrifice.

Le paſſage du Mont-Cenis fut on ne

peut plus heureux. Je repris la voiture au pied de la montagne, & les campagnes du Piémont m'offrirent un plus riche tableau que celles de la Maurienne. Je fus ſur-tout frappée d'étonnement en entrant dans la ſuperbe allée qui conduit de Rivol à Turin : cette route de trois lieues eſt tirée au cordeau ; elle paroît fermée, d'un côté, par le château de Rivol, &, de l'autre, par la riche & majeſtueuſe égliſe de *Superguc*.

Turin me préſenta en entrant un tout autre aſpect que les autres villes que j'avois parcourues dans mes voyages : ſes larges rues, ſes édifices de bon goût, bien alignés, & ſes grandes places, flattent tous les étrangers.

Comme je n'avois pas deſſein d'y faire un long ſéjour, je me preſſai d'en parcourir les monumens. Je fis promptement ce qu'exigeoit le ſujet de mon voyage, & aſſurée des bienfaits du Prince, je revins à Chambery.

Fin de la troiſieme Partie.



MÉMOIRES DE MADAME DE WARENS.

QUATRIEME PARTIE.

Arrivée à Chambery, mon premier foin fut de chercher une maifon affez commode pour les projets que j'avois à exécuter. Celle que j'y avois arrêtée en venant de Paris, & où j'avois laiffé ma femme-de-chambre & mon domeftique, n'étoit pas affez grande, & fa fituation me la rendoit infuportable. Comme je

voulois qu'un jardin accompagnât la maison, je me décidai à la prendre dans un des fauxbourgs.

Une fois fixée à Chambery, j'eus bientôt une nombreuse société chez moi. Je n'avois point perdu le goût de la musique : il ne me fut pas difficile de recommencer mes concerts. Les premieres années que j'ai passées dans cette ville furent délicieuses : chaque jour amenoit un plaisir nouveau ; amusemens, projets, tout m'empêchoit de sentir le dégoût ou l'ennui. Mais, hélas ! j'ignorois que, pendant ce temps, on abusoit de ma bonne foi.

Je me fis de nouveau un laboratoire de chimie ; j'eus ma pharmacie : différens ouvriers, que le hasard ou le besoin attirerent chez moi, furent employés. Je ne me défiois d'aucun, tout étoit dans leurs mains, persuadée que les bienfaits dont ils étoient comblés, devoient m'être de sûrs garans de leur fidélité. Mes combi-

naiſons ſur l'élévation de quelques fabriques, me parurent ſuſceptibles d'accompliſſement; mais, pour entreprendre quelque choſe de sûr & de durable, il faut des fonds : je n'en avois pas aſſez; il me fut impoſſible de faire naître ce genre d'émulation chez les particuliers qui auroient pu le faire, parce que le nouveau épouvante, & ſur-tout dans une ville qui n'a aucune eſpece de commerce. L'agriculture me parut un objet à ne pas dédaigner, en attendant autre choſe. Je louai donc, à peu de diſtance de Chambery, une petite maiſon de campagne, avec ſes dépendances : j'y allois par intervalle, pour veiller à la culture des terres. Mes ſpéculations ſe tournerent auſſi du côté de la coupe des bois : j'achetai des forêts ſur pied; & j'en aurois certainement tiré très-bon parti, ſi ceux à qui je donnois ma confiance pour veiller à tout, n'avoient pas toujours plus viſé à leur profit qu'au mien.

Claude Anet, comme je l'ai déjà dit, avoit des connoiſſances en botanique : je lui donnai un petit jardin pour le garnir de plantes rares & médicales ; je le diſpenſois de toute autre occupation dans ma maiſon. Il s'acquittoit on ne peut mieux de ſon petit diſtrict. Outre qu'il connoiſſoit les ſimples par leur nom, il n'en ignoroit pas les vertus ; &, par différentes préparations, il a plus d'une fois ſoulagé de pauvres malades.

J'allois moi-même conſoler les infortunés ſouffrans. Sans m'en tenir à l'adminiſtration de quelques remedes, je leur apportois encore les autres ſecours utiles à la vie : car à quoi ſert la pitié médicale envers un malheureux qui n'a rien ? La médecine qu'on lui ordonne, ne lui ſera-t-elle pas plus funeſte, s'il n'a le bouillon pour en tempérer la force & lui aider à faire ſon effet ? Tous les honnêtes médecins accompagnent la viſite qu'ils font au pauvre d'une autre charité non moins

néceſſaire. Cette conſidération devroit porter le riche à bien reconnoître les ſoins de ceux qui pratiquent l'art de guérir.

Mes agens n'étant pas ſcrupuleux, les ſoins que je donnois à la culture des terres ſe trouvoient infructueux ; quelquefois même j'avois de la perte. Ignorant d'où cela pouvoit venir, je renonçai aux ſpéculations de ce genre. Mes études de Paris, en matiere de *minéralogie*, me donnerent une idée qui ne m'a pas été lucrative : elle m'a fourni une reſſource de plus pour de nouveaux fripons. Je me mis à faire fabriquer des fourneaux dans mon jardin à Chambery. Comme les mines de fer ſont abondantes en Savoie, je fis venir cette terre métallique, &, par différentes préparations, j'en faiſois compoſer des poëles, des plaques de cheminée, des marmites & autres uſtenſiles auxquels la matiere pouvoit être employée. Les ouvriers fondeurs ne me manquerent

pas; car, quand un étranger s'adreſſoit à moi, il poſſédoit tous les arts, ſavoit tous les métiers auxquels je paroiſſois avoir envie de l'employer. On doit penſer qu'avec plus d'activité que de connoiſſances, je ne pouvois pas aller loin : en donnant ma confiance au premier venu, il auroit été ſurprenant que j'euſſe fait de bonnes affaires. Mes dettes augmenterent; la rapine des ouvriers détruiſit la fabrique; & tout le monde m'abandonna.

Les créanciers vendirent : le produit de la vente ne pouvant pas tout acquitter, j'offris une partie de ma penſion. La maiſon que j'avois eue juſqu'alors me devenant trop chere & inutile, j'en pris une autre. Cette derniere (je l'habite encore) ſembloit faite pour la ſituation où je me trouvois : quoique placée hors de la ville, & donnant de tous côtés ſur la campagne, elle contribuoit, par ſa ſituation, à entretenir la mélancolie au ſein de laquelle je voulois finir mes jours.

Dans l'intervalle de ce changement d'état, ma femme-de-chambre mourut : elle ne fut pas remplacée ; je n'en avois plus besoin : je pris seulement une femme pour faire ma petite cuisine, & Claude Anet me suivit. Ce fidele domestique partage encore l'amertume de mes infortunes.

Tel fut le résultat de toutes mes spéculations : voilà ce que m'a valu la bonté de mon cœur. Dans mes premiers jours de malheur, je ne cache pas que j'ai eu beaucoup de peine : un noir chagrin me dévoroit ; mais une main surnaturelle l'a dissipée. J'ai bien réfléchi sur la vie humaine, & maintenant tranquille dans ma solitude, je suis si bien consolée, qu'il me semble n'avoir rien perdu. Revenue à la lecture, je trouve de quoi m'y faire oublier la médiocrité dans laquelle je suis forcée de vivre sur mes vieux jours : je vis parce que j'ai su apprendre à modérer mes besoins. Si je regrette le bien-être,

ce n'eſt que lorſque je vois des malheureux : hélas ! hélas ! . . . mon cœur ſenſible ne peut leur offrir qu'une ſtérile compaſſion.

J'aime à jeter de temps à autre des regards ſur ma vie paſſée. En ouvrant le livre du temps, je me plais à comparer la ſituation actuelle de mon ame, avec celle où elle fut autrefois. Je lis dans le paſſé des foibleſſes qui ne me tourmentent plus : j'y vois des erreurs qui firent mes délices, & dont je ne regrette que le ſouvenir.

Une circonſtance que je me rappelle chaque jour avec plaiſir, & qui me fait faire de ſingulieres réflexions ſur les affections de notre ame, c'eſt l'hiſtoire de mes amours avec M. de T * * *. Je l'ai adoré dans ma plus tendre jeuneſſe ; le ſacrifice de mes jours ne m'auroit rien coûté pour lui : aujourd'hui même je lui donnerois ma vie, s'il étoit permis à un mortel d'en diſpoſer en faveur de l'amitié.

O vous qui ne connoiſſez dans l'amour que le phyſique! vous qui ne ſavez pas trouver les jouiſſances du cœur dans le cœur même! ſortez de votre erreur, écoutez-moi.

Ma connoiſſance avec M. de T*** a été briſée par mon mariage avec M. de Warens. Le reſpect & la ſoumiſſion qu'on doit à l'auteur de ſes jours, me donna la force, malgré la violence de mon amour, de ſubir le joug affreux de l'hymen, pour me livrer à un homme que toute ma vertu ne pouvoit qu'eſtimer. Si l'amour n'étoit qu'un beſoin phyſique, ne m'auroit-il offert d'autre reſſource que le déſeſpoir? Si mon amant avoit recherché d'autre poſſeſſion que celle de mon cœur, n'auroit-il pas éclairé ou trompé mon innocence, & ne nous ſerions-nous pas donnés l'un à l'autre? En prévenant le temps permis d'être mere, n'aurois-je pas nommé à l'auteur de mes jours celui que les mœurs & les loix me donnoient pour époux?

Tout le temps qu'ont duré nos entrevues, les plaiſirs de mon amant & les miens étoient dans le fond de notre cœur : l'amour avoit l'art de donner un prix à des riens : notre imagination, exaltée par cette vertueuſe paſſion, trouvoit le bonheur dans un regard, dans un ſerrement de main : un billet que M. de T * * * me donnoit en ſecret, faiſoit le comble de ma jouiſſance : la ſienne étoit parfaite quand il en recevoit la réponſe.

Qu'on ne croie pas qu'un amour de cette eſpece ne ſe trouve que chez les jeunes gens, & que cet enthouſiaſme n'eſt durable & poſſible que dans un roman : mon amant & moi ſommes une preuve du contraire. Nous nous ſommes revus dans un âge plus avancé que celui de nos amours : cependant, toujours vertueux, quoique ſenſibles, notre conduite ne s'eſt pas démentie.

Dans les premiers temps de mon établiſſement à Chambery, j'avois, comme

je l'ai dit, grande ſociété chez moi; j'étois par conſéquent très-connue. Deux étrangers, que la curioſité attiroit en Italie, furent contraints de s'arrêter dans la ville, pour faire réparer leur voiture. En ſe promenant, un d'eux entendit prononcer mon nom; il ſe fit inſtruire de ma demeure, & vint me voir dans le même moment. Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je vis entrer M. de T*** dans ma chambre? La reconnoiſſance nous arracha des larmes: les embraſſemens réitérés les eurent bientôt eſſuyées. A la joie de nous revoir ſuccéderent les reproches: M. de T*** me traita d'inconſtante, de cruelle, ſur ce que j'avois conclu mon mariage avec M. de Warens.

Je l'eus bientôt déſabuſé: mon ſéjour à Chambery, l'abandon de mon époux, tout lui découvrit mes malheurs & l'injuſtice de mon pere. Inſtruit de ma conduite, & me trouvant toujours fidelle, M. de T*** réſolut de terminer à l'inſtant

ses voyages, d'abandonner son état en Angleterre, pour se fixer à Chambery. Le ciel, disoit-il, nous a rejoints; l'amitié ne doit pas laisser échapper l'occasion que le destin nous a procurée pour nous rendre heureux.

Il sortit de chez moi pour faire part de ses desseins à son ami. Sans attendre ma réponse, il crut pouvoir arranger tout son projet. Son compagnon de voyage n'eut pas de peine à reconnoître à tous ses transports la cause de cette inattendue résolution. Loin de l'accabler de reproches, parce qu'il manquoit à sa parole & à la reconnoissance, Mylord F * * * parut ne rien trouver qui l'affectât dans cette démarche : il lui demanda seulement à voir l'objet d'une si constante flamme; & M. de T * * * l'amena chez moi.

Quoique par l'abandon de la religion protestante j'eusse pu, n'écoutant que les loix, rompre les liens qui m'unirent à M. de Warens, je crus que les mœurs

me

me défendoient de passer dans les bras d'un autre. J'instruisis mon amant de ma façon de penser, lui ajoutant que je ne desirois rien plus ardemment que de partager son amitié, & que s'il avoit la force d'être aussi vertueux qu'à Vevey, il pouvoit, dès l'instant, prendre un appartement chez moi : je fis la même politesse à son ami, qui consentit à passer quelques jours à Chambery. M. de T*** avoit de grandes obligations à mylord F***; il lui avoit fait obtenir une place à Londres, où il s'étoit rendu en s'éloignant du pays de Vaud lors de mon mariage: intimement liés l'un à l'autre, ce mylord lui avoit proposé de l'accompagner en Italie, mon amant avoit accepté; mais l'amour les arrête au pied des Alpes: mylord se voit contraint de voyager seul, ou de retourner dans sa patrie; & ce qui affecte encore plus ce vertueux Anglois, c'est qu'il sait bientôt que cette rencontre imprévue ne peut faire le bonheur d'au-

cun, car je brûle pour un amant que je ne peux rendre heureux ſans être coupable; celui qui me chérit ſent toute la cruauté du ſacrifice ſans pouvoir s'y refuſer; enfin cette entrevue ne fait que rouvrir une plaie qui, en tourmentant nos cœurs, ne nous laiſſe dans cette circonſtance d'autre remede que les pleurs.

Mylord veut arracher ſon ami à la cruauté d'une ſemblable alliance; il veut lui perſuader qu'il ne peut reſter à Chambery ſans troubler ma tranquillité, ſans manquer à ſes engagemens en Angleterre, ſans outrager l'amitié qui les attache. M. de T***, emporté par la plus violente paſſion, n'entend plus la voix d'un ami, il oublie ſes devoirs, & ſe préparant à me déchirer le cœur, ne cherche que dans la mort le remede du tourment qui le dévore.

Qu'on ſe peigne ma ſituation! ſenſible, & non moins aimante que lui, je

ſuis forcée de lui repréſenter la néceſſité de reſpecter ſes jours pour ſuivre ſon ami ; par un héroïſme que je ne conçois pas, je lui ordonne de me quitter & de vivre. Mylord, quoique d'un caractere tranquille, ſent toute la force du ſacrifice ; il gémit ſur nous, & par ſes ſages conſeils, mon amant vertueux ſe détermine à s'éloigner de moi.

Tel étoit notre devoir : mais jugez-nous, ames ſenſibles ! vous ſeules pouvez eſtimer la grandeur du ſacrifice. Savoir s'aimer toute la vie, avoir le courage de ſe reſpecter, eſt ſans doute un triomphe peu commun ; c'eſt celui de la vertu.

Depuis ſon départ, M. de T*** m'a ſouvent donné de ſes nouvelles, cette tendre reſſource diminuoit un peu nos peines : nous nous livrions ſans crainte à l'amoureux épanchement de nos cœurs, parce que l'abſence en éloignoit tous les dangers. Cette intelligence eſt interrompue depuis quelque temps ; ſans doute

que mon amant n'eſt plus..... hélas! il n'en eſt que moins à plaindre ; puiſſe n'être pas éloigné le terme qui doit nous rejoindre ! ce moment finira ſeul les peines que m'a toujours cauſé cette barbare ſéparation. Ombre chérie! ô manes de mon amant! ſi mes ſoupirs pénetrent dans le ſéjour des morts, tu ſens bien le prix du cœur où tu regneras toujours!

Une paſſion de ce genre eſt inexplicable, je l'avoue. Si pourtant l'homme vouloit toujours être vertueux, ſa raiſon lui démontreroit, ſans doute, qu'il en coûte moins que pour être coupable : puiſqu'il ne dépend pas des mortels d'étouffer les affections de leur ame, leurs efforts doivent tendre à les diriger, & cet héroïſme eſt au pouvoir de tous les hommes.

Si j'ai eu long-temps à ſouffrir d'une flamme brûlante, je ſuis perſuadée d'un autre côté que je lui devois ma tranquil-

lité. Le ſouvenir de M. de T*** me rendoit tous les hommes moins dangereux ; & quoique d'un ſexe plein de foibleſſes, mon premier penchant m'a toujours rendue incapable de tendreſſe pour tout autre. Sans ceſſe entourée d'une foule de courtiſans, mon repos n'a jamais été altéré par aucun. L'image de l'amant que j'avois perdu, ne ſortant pas de mon ame, l'avoit fermée à de nouvelles paſſions. Voilà l'hiſtoire de mon cœur : dans ma ſolitude elle fait tous les jours mes plus cheres délices. Ma vertu eſt aujourd'hui la ſeule choſe qui me reſte (1).

(1) Lecteurs ſenſibles & honnêtes, peſez cet aveu ; il eſt naturel, & il n'eſt provoqué par aucun motif. En écrivant ces Mémoires, Madame de Warens n'écrivoit que pour elle, & non pour ſe juſtifier : on ne ſe ment pas ainſi à ſoi-même. Deux phraſes auſſi ſimples & auſſi naïves que celles que vous venez de lire, ne ſont-elles point capables de détruire bien des calomnies ? . . .

La méchanceté des hommes n'a pu m'arracher la satisfaction dont je jouis, malgré les coups qu'ils m'ont portés : les cruels n'ont rien épargné pour déchirer ma sensibilité : ils ont abusé de ma confiance, j'ai été trahie, volée, leurs efforts ont voulu même me déshonorer, & ma bonté ne m'a jamais servi qu'à faire des ingrats. Une partie de ceux qui se sont frauduleusement emparés de ma fortune, ne rougit pas d'en étaler les débris à ma vue, dans le temps même où je suis dans la médiocrité. D'autres, plus barbares encore, se félicitent au loin d'avoir partagé mes dépouilles, & d'avoir contribué à ma ruine ; en attribuant ma générosité à mes passions, ils osent se flatter de ne devoir mes bienfaits qu'à un vil intérêt de séduction & de libertinage.

Ce n'est pas sans horreur que je rappelle une lettre que m'écrivit (il y a quelques années) mon amie mademoi-

ſelle du Ch*** qui étoit pour lors dans un couvent à Lyon. J'ai toujours conſervé ce monument de la méchanceté des hommes : avant que d'en donner une copie, je dois ne pas omettre l'aventure du jeune homme dont il eſt queſtion, & qui m'a ſi bien payée de mes bienfaits.

Pendant mon ſéjour à Annecy M. de P***, curé des environs de cette ville, m'adreſſa un jeune homme qui avoit quitté Geneve ſa patrie, & qui deſiroit entrer dans la religion catholique. Touchée de ſon état, je n'oubliai rien pour lui être utile : mes premiers ſoins, je ne le cache pas, tendirent à lui faire ſentir le déſeſpoir dans lequel il jetoit ſa famille en abandonnant la maiſon paternelle. Mais comme il perſiſtoit dans ſa réſolution, je l'envoyai à Turin pour ſe rendre dans un hoſpice où l'on donne les inſtructions néceſſaires à ceux qui veulent

entrer dans la religion romaine (1). Après ſon abjuration, il paſſa quelque temps en Piémont, où je ſuis aſſurée que ſans ſon inconſtance, la fortune lui auroit offert plus d'une reſſource; ſon eſprit, car il en avoit beaucoup, s'étant ſingulariſé par la lecture des romans, couroit ſans ceſſe après les féeries qu'il avoit vues dans les livres; ainſi toujours dans l'attente d'une aventure, il ne ſavoit ſe fixer nulle part. Qu'on ne croie cependant pas que J. J. Rouſſeau (c'eſt le nom du jeune homme) fût du genre de ces petits-maîtres qui n'appuient la certitude de leurs conquêtes que ſur les charmes qu'ils ſe ſuppoſent, & que l'amour propre engage à préſenter leurs hommages. Rouſſeau ne reſſembloit à perſonne; timide à l'excès auprès du ſexe, la mar-

(1) Il n'y a rien dans cet expoſé qui ne ſoit conforme à ce que J. J. lui-même en a écrit. Voyez ſes Confeſſions.

che de ſon intrigue s'arrangeoit dans ſon imagination ; & ſuivant que ſa cervelle romaneſque ſe montoit, il ſe croyoit heureux ou malheureux. Il avoit nombre de talents qui l'auroient rendu charmant dans la ſociété : mais comme la fable remplit de zéphyrs & de nymphes les promenades champêtres, dans l'eſpoir d'y rencontrer quelque immortelle, il préféroit la ſolitude au plaiſir réel de ſe rendre agréable par la muſique qu'il poſſédoit aſſez bien. Quoique rempli de connoiſſances, il ne brilloit pas tant qu'un autre moins inſtruit que lui. Malgré qu'il fût plein de feu, il ſe livroit peu dans la converſation : s'il vouloit parler dans le tête-à-tête, il étoit bientôt entraîné par ſes enthouſiaſtes rêveries ; ſon imagination le tranſportoit dans des palais enchantés, & tout ce que les poëtes ont dit de l'iſle de Paphos, étoit bien au-deſſous de ces charmantes erreurs.

La nature ne peut-elle rien produire

de parfait? ou se plaît-elle à mêler aux dons qu'elle fait à l'homme de génie, un je ne sais quoi qui le rappelle par fois à la classe ordinaire des autres hommes? J. J. étoit fait pour devenir célebre, mais je crois que sa façon de penser l'aura rendu malheureux.

Il réunissoit des qualités qui paroissent incompatibles. Sensible & généreux, son cœur se plaisoit à soulager les infortunés. Mais peu fait pour la reconnoissance, il oublioit facilement un bienfait: souvent même ses amis n'étoient plus que des monstres qu'il fuyoit sans savoir pourquoi. Tantôt chérissant les hommes, tantôt les détestant, il étoit sans cesse en contradiction avec lui-même; desirant aujourd'hui ce qu'il abandonnoit le lendemain, sa façon de penser ne lui laissoit embrasser aucun parti. A son retour de Turin, d'où il étoit parti sans cause, on lui proposa à Annecy d'embrasser l'état ecclésiastique; quelques jours de sémi-

naire l'en dégoûterent. Je le plaçai chez un maître de musique, qu'il quitta quelques mois après. Il voyagea pendant quelque temps, refusa ce qui se présentoit, entreprit une éducation sans la finir, vint me retrouver dans les premieres années que je demeurois à Chambery. Il y parut avoir un goût décidé pour l'agriculture; je le pris chez moi pour veiller à la culture des terres que j'avois alors; mais les bergeres & les nymphes qu'il avoit dans l'imagination ne s'y rencontrant pas, comme il le croyoit, son goût fut bientôt dissipé. Il s'offrit une occasion de le placer dans un bureau à Chambery, mes démarches réussirent; ce parti ne lui convint pas long-temps. Enfin, je n'ai rien oublié pour mériter le nom de *Maman* qu'il me donnoit quelquefois. Cependant J. J. partit de Chambery sans dire mot; & mon amie, mademoiselle du Ch***, qu'il fut voir en passant à Lyon, m'ap-

prit enſuite par cette lettre, quelles étoient les idées qu'il avoit de moi, & par quel outrage Rouſſeau répondoit à ma générosité,

---

LETTRE

*De mademoiſelle du Ch*** à madame de Warens.*

De Lyon, le

MA CHERE AMIE,

Malgré la pénétration dont tu parois ſuſceptible, où places-tu tes bienfaits? Rouſſeau vient de paſſer à Lyon, & ce qu'il m'a dit de toi m'afflige d'autant plus, que doué de beaucoup d'eſprit, ce jeune homme paroît encore faire ton éloge en t'aviliſſant. Il ne donne d'autre cauſe à ſon départ de Chambery qu'une juſte

délicateſſe de ſa part ; un refus de partager ta tendreſſe avec le premier venu, fait, dit-il, qu'il s'éloigne de toi, & ton domeſtique même entre pour quelque choſe dans les contes qu'il m'a débités. Si ce qu'il avance eſt un effet de la jalouſie, je te plains, chere amie ; les bienfaits dont tu l'as comblé auroient dû lui fermer la bouche ſur tes foibleſſes. Si c'eſt une impoſture, comme je dois le penſer, cela t'apprendra à regarder les gens de plus près, & à ne pas ouvrir la porte au premier venu. Cependant, du côté de Rouſſeau, tu es excuſable, j'aurois fait comme toi : peut-on imaginer de telles inconſéquences dans un jeune homme qui a autant d'eſprit ? Il cherche, je penſe, à ſe placer à Lyon ; mais après ce qu'il m'a dit ſur ton compte, je ne crois pas que l'idée me vienne de faire aucune démarche pour lui. Adieu, chere amie ; cette lettre va t'affliger, je le ſais, mais ton cœur a connu d'autres épreuves.

Ménage ta ſanté, & crois moi pour la vie,

Ta ſincère amie,
DU CH***.

Injuſtement outragée par un homme que j'avois comblé de bienfaits, de quel coup ne fus-je pas frappée en recevant cette nouvelle? Je répondis ſur le champ à mademoiſelle du Ch***, & la priai de faire remettre à Rouſſeau la lettre ci-après, à laquelle je n'ai jamais reçu de réponſe.

LETTRE

A J. J. Rouſſeau.

De Chambery.

MONSIEUR,

L'inconſéquence eſt pardonnable, parce qu'elle ne dépend pas de nous. Je vous ai fait du bien trop généreuſement, pour

vouloir me plaindre de ce que vous ne m'en avez pas remerciée : quoiqu'un tel procédé fût un effet de l'ingratitude, je ne vous en aurois jamais voulu. Mais la calomnie eſt le plus grand des crimes, il eſt au-deſſus de mes forces de vous la pardonner. Qui, vous! Rouſſeau! vous aviliſſez celle qui vous a ſervi de mere! vous payez tous mes bienfaits par le trait le plus cruel! une telle conduite vous prépare ſans doute d'affreux remords. Qu'eſt donc devenu ce cœur que vous diſiez ſi plein de la plus ſaine morale? A ſuppoſer que j'euſſe connu le vice, la vertu dont vous faites parade vous auroit appris à tirer un voile ſur ma conduite, & le ſouvenir de mes bienfaits n'auroit ſuggéré à votre reconnoiſſance d'autre reſſource que celle d'invoquer le ciel, pour me retirer du gouffre vicieux dans lequel vous me ſuppoſez plongée. Ne croyez pas que je veuille par cette lettre me reprocher le bien que vous me devez;

ſi vous n'aviez fait que me fuir, vous ſeriez déjà oublié.

LOUISE DE WARENS.

Quoique mon amie m'ait aſſuré que cette lettre étoit parvenue à Rouſſeau, je n'en ai reçu aucune réponſe. Il n'a plus paru depuis au couvent de mademoiſelle du Ch*** & nous n'avons point eu de ſes nouvelles. J'eus beau vouloir n'attribuer une telle inconſéquence qu'à la jeuneſſe; elle m'affecta cependant beaucoup dans le temps.

Maintenant j'ai tout oublié. Cinquante-huit ans que j'ai ſur la tête, m'ont donné des forces pour jeter un regard tranquille ſur les folies humaines. J'attends dans ma ſolitude l'inſtant qui doit amener la diſſolution de mon être, & me donner le prix des maux que j'ai ſoufferts.

La main de l'Eternel qui veille ſur moi, m'a donné juſqu'à préſent le courage de ſupporter mes adverſités; cette grâce me

me fait eſpérer qu'il m'en prépare la récompenſe. J'aime à promener d'avance mon ame dans le grand eſpace de l'éternité; l'idée d'une autre vie m'enchante, & l'immortalité de l'ame fait tout le ſoutien de ma foibleſſe. Quel ſeroit, hélas! le ſort d'un mortel qui, plongé dans la miſere, ne verroit rien au-delà de lui? par quel eſpoir pourroit-il eſſuyer les larmes de l'infortuné? .... Il y a cependant des hommes cruels qui font des efforts pour enlever à l'humanité ſouffrante l'attente de ces récompenſes qui font maintenant tout mon eſpoir. S'arrogeant le nom de Philoſophes, on les voit, par d'éloquentes abſurdités, renverſer les vérités les plus utiles. Hélas! leurs ſyſtêmes peuvent peut-être flatter quelques mauvais riches; mais n'ayant rien de conſolant à donner au pauvre, à coup sûr ces faux Philoſophes ne ſeront jamais les prédicateurs des malheureux.

O Providence! ô religion ſainte &

ſacrée! l'horreur & l'effroi du trépas ſe diſſipent, l'incrédule ſeul frémit à l'approche de la mort : livré à lui-même ſur ſon lit de douleur, l'enfer n'eſt-il pas déjà dans ſon ſein ?

Fin des Mémoires.





PENSÉES DIVERSES DE MADAME DE WARENS.

§. I.

De l'Education.

LE but de l'éducation eſt de donner à la ſociété un membre qui lui ſoit utile : on doit donc commencer par l'éducation phyſique, avant que d'entreprendre l'éduca-

tion morale : il faut d'abord faire un homme ; on en fait ensuite un savant ou un ouvrier.

Veut-on dégoûter un enfant des sciences, on n'a qu'à le forcer de bonne heure à apprendre par cœur du grec ou du latin. Notre sexe, par bonheur, n'est point exposé à cette méthode scientifique, destinée à former les hommes : cependant comparez un latiniste de douze ans à une fille de même âge, vous verrez si le garçon est le plus spirituel.

Comme les tempéramens sont différens chez tous les hommes, de même les caracteres ne doivent pas être semblables ; par la même raison l'éducation doit varier chez tous les sujets.

Il faut d'abord étudier les penchans de son éleve ; beaucoup de soins peuvent dans la suite le rendre propre à l'état qu'on lui destine.

On enseigne tout aux enfans, excepté ce qu'ils doivent savoir.

Avilir ſon éleve par le châtiment, c'eſt le diſpoſer à être un mauvais ſujet. Les pédans regardent la correction comme un devoir; qu'ils ſe déſabuſent. Ils peuvent tout au plus par-là faire des éleves auſſi ſots qu'eux.

O hommes! apprenez à reſpecter la nature, ne mutilez pas ces tendres rejetons qui doivent un jour vous remplacer dans la ſociété; faites leur voir la vertu, & votre exemple les encouragera dans la ſuite à la mettre en pratique.

§. I I.

Des Mœurs.

Une ſociété quelconque ne ſauroit ſubſiſter ſans mœurs: la religion ne peut ſervir de frein à l'homme qui ne les reſpecte pas; il échappe même à la juſte rigueur des loix.

Mais que ſont les mœurs? Elles ne ſont

pas ce que le cagotisme appelle dévotion, ce que l'hypocrisie nomme vertu, ce que la femme prude prend pour la décence. Avoir des mœurs, c'est faire le bien pour la seule satisfaction de le faire; c'est par elles que l'homme vertueux, toujours utile à la société, fait le charme de tous ceux qui partagent avec lui les devoirs du contrat social. Avec des mœurs, l'ordre est établi; la paix des familles n'est jamais troublée, l'oppression n'exerce aucun empire, & l'innocence respectée, n'a pas besoin de faire retentir les tribunaux des justes plaintes que lui arrache la séduction.

L'homme est naturellement bon, il naît avec toutes les qualités sociales; tout le monde trouve la vertu belle; & quels que soient les égaremens du vice, celui qui y est plongé se plaît encore à se masquer des charmes de la vertu.

Pour ne pas s'écarter des bonnes mœurs, chacun a en lui son propre

guide. La conſcience dicte à chaque individu ſes devoirs; heureux celui qui veut l'écouter! Juge ſévere de nos actions, elle nous punit ou nous récompenſe toujours de celle que nous venons de faire. Si le beſoin d'être vertueux peut paroître un radotage philoſophique à quelqu'un, ce ne peut être qu'à un homme très-corrompu. Malheur à lui, hélas! toute la ſubtilité de ſon raiſonnement n'arrachera pas, dans un temps, ſon ame aux remords; ces vautours rongeurs puniſſent tôt ou tard le méchant.

§. III.

De la Raiſon.

La raiſon doit être le ſentiment & l'expreſſion de la vertu; c'eſt une conſéquence de ſe conduire de telle ou telle maniere, tirée d'après des réflexions faites ſur ce qu'on doit à la Divinité, à ſes proches, & à ſoi-même.

La raiſon ne ſemble pas la même chez tous les peuples ; cependant l'homme raiſonnable fait par-tout le bien : le ſauvage qui tue ſon pere ne commet cet acte qui nous répugne, que pour le préſerver de tomber dans les mains des autres barbares, à qui ſa foibleſſe ne le laiſſeroit pas échapper : ce meurtre a la raiſon pour cauſe. L'homme ſocial qui ne reſpecteroit pas la vieilleſſe des auteurs de ſes jours, celui qui les abandonneroit, ſeroit cent fois plus cruel que le ſauvage.

Les fous raiſonnent auſſi ; mais leur conſéquence eſt toujours fauſſe, parce qu'elle part de principes chimériques.

Quelquefois la ſageſſe eſt outrée au point qu'elle n'eſt plus la raiſon. Quelquefois auſſi le monde regarde le vrai ſage comme un être qui ne devroit habiter que les *petites-maiſons*.

La raiſon ſuit les impreſſions bonnes ou mauvaiſes de l'éducation. Comme on ne peut exercer les fonctions de la raiſon

que quand on a beaucoup vu, l'exemple doit donc dans la ſuite faire naître dans l'eſprit d'un enfant la *vertueuſe* ou la *vicieuſe* raiſon.

C'eſt par la raiſon que l'homme eſt au-deſſus des autres êtres créés; c'eſt par elle qu'il a appris à mettre le joug ſur la tête de ces fiers animaux qui le ſoulagent dans ſes travaux.

L'envie d'acquérir plus de raiſon que les autres, en fait ſouvent franchir les limites. On ne ſe contente pas de raiſonner ſelon ſes forces; oubliant quelquefois ſa foibleſſe, on veut porter la tête au-deſſus de ſa ſphere : l'origine des mondes paroît poſſible à deviner; un ſyſtême ſupplée aux connoiſſances, & la punition de celui qui veut tout voir, eſt de finir par déraiſonner.



§. IV.

De l'Homme.

L'homme reçoit une éducation bien différente de celle qu'on donne à la femme : l'un apprend à commander, on éleve l'autre à obéir. Tout iroit à merveille, si chaque sexe remplissoit sa tâche.

On ne cache aucune science à l'homme ; on lui montre tout ce qu'il desire savoir, parce que les grandes places sont faites pour lui ; il arrive cependant que la nature venge plus d'une fois l'autre sexe : l'homme apprend tout, & finit quelquefois par ne rien savoir ; il est alors trop heureux d'arracher sa moitié à son rouet, pour lui aider à conduire ses affaires.

Il y a des pays où l'on renferme les femmes ; il y en a d'autres où elles font quelquefois renfermer les hommes ; mais il n'y en a point où l'homme soit réelle-

ment libre. Les grâces ſont au-deſſus de la force.

§. V.

De la Femme.

L'envie de plaire aux femmes inventa tous les arts agréables. Le courage lui dut plus d'une fois ſon triomphe.

O femmes ! ſi l'empire de vos charmes étoit toujours ſoutenu par la vertu, vous feriez le bonheur de l'univers.

Une perſonne du ſexe ne doit pas dédaigner de s'inſtruire ; les charmes paſſent, l'eſprit reſte. De vraies connoiſſances rendent une femme plus intéreſſante. Mais il y a des limites à garder, car les prétentions à l'eſprit rendent une femme inſupportable. Il n'y a rien de plus ridicule qu'une mere qui oublie les ſoins de ſon ménage, par la ſotte manie de feuilleter des brochures. Une ignorante eſt préférable à celle qu'une blâmable

prétention jette dans l'enthousiasme philosophique: la fausse savante, dédaignant de plaire par les charmes de la belle nature, n'est plus d'aucun sexe; elle déplaît à l'un & ennuie l'autre.

§. VI.

Des Arts agréables.

Ils adoucissent les mœurs, chassent l'oisiveté, & dissipent les chagrins de la vieillesse.

La poësie amuse, corrige, & les leçons qu'elle donne sont d'autant plus sûres, que le plaisir force à les écouter. La musique a un empire sur tous les hommes; ses charmes peuvent, il est vrai, faire naître des desirs, mais elle peut souvent faire trouver le bonheur dans les desirs mêmes.

Les arts agréables devroient être la seule étude des femmes; plus sensibles

aux traits des passions, ce seroit pour elles un moyen de s'en distraire ; & comme l'art de plaire est un besoin pour leur cœur, je pense qu'elles trouveroient dans la pratique des arts agréables, les moyens les plus sûrs de l'acquérir.

§. VII.

Des Voyages.

Celui qui ne voyage que pour courir, revient ensuite dans ses foyers aussi instruit qu'il l'étoit avant son départ. Cette façon de voyager ne doit être que celle d'un homme qui veut s'arracher aux effets d'une maladie chronique.

Etudier les mœurs des peuples qu'on visite, leur dérober des connoissances utiles, voilà le vrai voyageur : sa patrie le voit revenir avec joie ; la reconnoissance de ses concitoyens le paie toujours de ses fatigues.

Les voyages devroient entrer dans l'éducation d'un homme riche ; mais il faudroit trouver quelqu'un qui sût rendre utile les courses de son éleve : il est à plaindre, s'il n'a qu'un pédant pour le diriger ; car il faut observer sans prévention.

§. VIII.

De la Lecture.

Beaucoup de personnes lisent, mais il y en a fort peu qui sachent lire.

Il en est de la lecture comme des voyages : si l'on est prévenu en ouvrant le livre, tout ce qu'il contient est inutile ; on fait penser l'Auteur soi-même, ou on ne lit que pour se moquer de lui.

Il y a de bons & de mauvais livres. Ceux qui renferment des obscénités sont les seuls qu'on doive proscrire ; ils n'ont d'autre but que de faire goûter le libertinage. Malheureux celui à qui on est

forcé de les défendre ; car s'il étoit vertueux, il les auroit toujours méprisés.

Les romans sont dangereux pour certaines personnes ; d'autres y trouvent un agréable délassement. Chacun peut les lire pour apprendre la langue.

Une mauvaise lecture peut donner de mauvaises mœurs ; mais celui qui en eut toujours de bonnes, n'a rien à craindre ; il sait choisir celle qui lui convient. L'abeille ne puise-t-elle pas souvent ses trésors dans le sein d'une plante dangereuse ?

Beaucoup de livres sont défendus par la seule raison qu'ils amusent ; je n'approuve pas les *mortifications* de ce genre. Le meilleur moyen de dégoûter des livres à la mode, seroit de changer le style des autres : ceux qui défendent la lecture des ouvrages de goût, écrivent quelquefois si mal, qu'on ne va jamais jusqu'à la fin de leurs insipides remontrances.

Un livre n'a souvent de vogue que

parce qu'il eſt défendu ; c'eſt prêter du talent à un Auteur, que de le perſécuter. S'il a dit des ſottiſes, il faut le laiſſer lire parce qu'il ſera bientôt mépriſé. En brûlant le livre, on fait croire au public qu'on n'étouffe les propoſitions qu'il contient, que parce qu'on ne ſait pas y répondre.

§. IX.

De la Botanique.

On trouve non-ſeulement une bonne nourriture dans le regne végétal ; les plantes offrent encore à l'homme des remedes contre une partie de ſes infirmités : la botanique eſt donc une étude très-intéreſſante.

Mais à quoi ſert-elle à celui qui ne s'y livre que par curioſité, & qui, ſans autre but, court les plaines & les montagnes pour voir des plantes ? C'eſt une manie à laquelle on ſe livre facilement par l'envie de

de paroître obſervateur. C'eſt courir après le nom de Philoſophe, le *foin* à la main, quand on devroit s'en tenir à le mettre bonnement dans ſa bouche.

Lorſque l'immortel *Linné* raſſemble ſous ſes ſavantes mains, & claſſe tout le regne végétal, n'eſt-ce pas dans l'eſpoir que la chimie pourra profiter un jour de ſes pénibles & célebres travaux? Imitons-le, travaillons; mais toujours pour le bien des hommes.

§. X.

De l'Agriculture.

L'art de cultiver la terre eſt ſans doute le plus utile : ce ſont les cultivateurs qui nourriſſent l'Etat. Cependant les campagnes ſe dépeuplent : le peuple, las de défricher, de peur de mourir de faim, déſerte ſa chaumiere; il accourt dans les villes, avec d'autant plus de confiance, qu'il a remarqué depuis long-temps que

le fruit de ses sueurs y est emporté.

Pourquoi faut-il que celui dont les bras demandent à la terre la nourriture des autres hommes, soit le plus misérable? n'est-il pas du devoir de l'homme d'Etat de l'encourager? Au lieu d'aller chercher au loin des trésors incertains & inutiles, je pense qu'il vaudroit mieux porter ses vues du côté de l'amélioration des terres. En faisant quelques avances à un pauvre paysan, on verroit bientôt que l'agriculture est un des plus sûrs & des meilleurs commerces.

Le laboureur qui est sans avances, est forcé de se faire mendiant dès qu'il essuie une mauvaise saison : n'ayant pas le moyen d'attendre une heureuse récolte, il laisse tout; & voilà des bras de moins.

C'est donc aux riches à tourner leurs regards sur l'habitant de la campagne : qu'ils n'oublient pas que si le paysan jeûne quelquefois, c'est que notre luxe engloutit tout. Chaque fois qu'une petite maîtresse

ſe poudre, ne conſume-t-elle pas au moins une livre de pain ?

§. XI.

De la Philoſophie.

Qu'eſt-ce qu'un Philoſophe? eſt-ce un homme qui met ſa gloire à combattre les principes reçus; qui, par ſa ſubtilité, vient attaquer & détruire l'eſpoir des infortunés; qui, par un habit ſingulier & groteſque, ſe plaît à tourner ſur lui tous les regards ? Non.

Le Philoſophe eſt celui qui trouve dans ſa morale les principes d'honneur, de probité & d'humanité; qui s'accommode avec décence à tous les uſages; qui cherche dans ſa religion des motifs de conſolation pour l'avenir; qui tend une main charitable à l'infortune; qui n'éleve une forte voix que contre l'injuſtice & l'oppreſſion. Voilà la vraie philoſophie. Le fanatiſme

qui la perſécute eſt horrible : il fait ſans doute le malheur du genre humain.

§. XII.

Du Bonheur.

Le plus heureux eſt celui qui ſouffre le moins.

(1) Peu de gens ſont contens de leur ſort : le militaire voudroit être homme de robe ; ce dernier envie le ſort du laboureur, & le payſan ſe croit le plus à plaindre. L'avare entaſſe en cherchant le bonheur : l'homme de lettres l'entrevoit dans les ſiecles à venir. . . . Hélas ! . . ſommes-nous ici bas pour être heureux ? Réfléchiſſons, regardons autour de nous ; n'oublions pas que nous ne ſommes que des hommes : après cela, pleurons, ſi nous l'oſons, ſur notre ſort.

---

(1) Horace, Satyre I. à Mécene.

§. XIII.

Des Grandeurs.

Je voudrois être en place, parce qu'il eſt aiſé de faire le bien.

Je ne refuſerois pas les grandeurs, ſi elles m'étoient offertes ; mais je ſaurois les perdre ſans les regretter.

Les grandeurs n'accompagnent pas toujours le mérite : c'eſt là le mal. La fortune eſt aveugle. Le plus vertueux eſt celui qui laiſſe tourner la roue ſans inquiétude.

L'homme qui vit dans les grandeurs eſt rarement jugé ſans prévention : vu de tout le monde, il a plus d'ennemis qu'un autre ; mais qu'il continue à faire le bien, c'eſt une douceur de faire des ingrats.



§. XIV.

Des Richesses.

N'être riche que pour insulter à la misere, est sans contredit le comble de la cruauté. Heureux celui qui sait user des faveurs de la fortune pour soulager ceux qu'oublie cette mere aveugle !

Les richesses sont le mobile de toutes les actions. La vertu ne se vend pas, il est vrai ; mais la bonne réputation s'achette. Un homme riche a bientôt des honneurs ; son coffre-fort parle pour lui ; & ne fût-il dans le fond qu'un sot, la dépense qu'il fait a plus d'éloquence que la raison.

Tout le monde veut de l'argent, & personne n'a tort. L'usage seul peut ridiculiser celui dont les efforts & les sueurs accumulent de grosses rentes.

Le prodigue est coupable ; l'avare ne

l'eſt pas moins. La ſageſſe conſiſte à n'être ni l'un ni l'autre.

O riches, que vous êtes fortunés! vous pouvez tous les jours faire des heureux: le débri de vos tables peut étouffer les gémiſſemens du pauvre; l'or qui vous couvre peut ſe tourner en bienfaits.

§. XV.

De l'Aumône.

Le ſage doit ſavoir s'impoſer des privations, pour faire la charité. Celui qui donne l'aumône paie ſa dette à la nature.

On ne doit pas autoriſer la mendicité; le pareſſeux abuſeroit bientôt de la compaſſion : qui ſait même ſi le fourbe n'en feroit pas un état pour bien vivre aux dépens des autres?

Celui qui ne peut pas travailler a des droits à la commiſération publique. On doit des bienfaits à ces malheureux qui

n'ont pas le courage de venir publiquement exposer leur infortune.

Il ne suffit pas de faire l'aumône ; le ton qu'on y met n'est pas moins une vertu : le malheureux est déjà assez humilié de tendre la main, sans l'insulter encore par le bienfait.

O mortels ! vous serez toujours humains, si vous savez ne pas oublier que vous êtes des hommes.

§. XVI.

De la Médecine.

Chaque être tend à sa conservation : voilà l'origine de l'art médical.

On tourne en ridicule les médecins lorsqu'on est en état de santé : est-on malade, on les consulte comme des oracles ; on les invoque comme des divinités.

Les remedes sont presqu'aussi à craindre que les maladies : la médecine ne s'en tient pas toujours à ne faire point de bien.

La partie de la médecine qui apprend à se conserver en état de santé, n'est pas à dédaigner : l'*hygiene* devroit entrer dans l'éducation. Savoir vivre intéresse tous les hommes.

§. XVII.

Des Somnambules.

Un somnambule est une personne qui dort & qui ne dort pas ; c'est-à-dire, qui marche en dormant, qui ouvre, ferme des portes, se promene, travaille, écrit, toujours en dormant.

La physique & la médecine sont un peu embarrassées pour trouver l'explication de ce phénomene. Elles l'auroient bien nié ; mais les somnambules sont trop communs : il a fallu avouer qu'on n'y entendoit *goutte.*

A propos de somnambule, il me revient une aventure à laquelle cette espece de maladie a donné lieu. Une jeune femme

mariée à un vieux mari, ſe levoit toutes les nuits, & ſortoit de la chambre où ils couchoient tous deux; après quelques jours, l'époux demanda à ſa femme ce qui l'obligeoit à ſe lever la nuit : « Je » ſuis ſomnambule, dit-elle, j'ai le mal-» heur de courir en dormant, & je crains » même de vous incommoder; car il » m'eſt arrivé, pendant que j'étois fille, » de battre cruellement ma ſœur; je n'ai » pas oſé vous prévenir: ſi cependant je » venois à vous faire quelque mal, n'en » ſoyez pas fâché, parce que c'eſt une » maladie. Parbleu! reprit le bon mari, » maladie tant que vous voudrez, peu » m'importe; je ne veux pas me faire » aſſommer, vous coucherez ſeule ». Il donna dès-lors à ſa femme une chambre éloignée de la ſienne, & il ſe barricadoit tous les ſoirs, de crainte qu'elle ne vînt encore le viſiter dans ſes accès.

§. XVIII.

Des Augures.

L'art des augures eſt ſi ancien, qu'il tombe preſque dans l'oubli. Il y a encore de bonnes gens qui y croient, & des fripons qui en profitent.

On ajoute foi, même de nos jours, aux hurlemens d'un chien, aux cris d'une chouette ; comme ſi ces animaux avoient quelque rapport avec ce qui peut nous arriver.

On ſe fait dire ſa *bonne-fortune* par des mendians qui, malgré la faculté qu'ils ont de lire dans l'avenir, ſe laiſſent ſouvent tomber dans les mains de la juſtice, qui les punit toujours comme ils le méritent.

Il y a des *tireurs de carte* qui promettent de voir dans le jeu ce qu'on a fait & ce qu'on fera. Ces drôles trouvent des imbécilles qui les paient.

La *baguette divinatoire*, le *verre d'eau*, le *marc de café*, le *plomb fondu*, la *ſaliere renverſée*, le *vin tombé ſur la nappe*, un *moine vu d'abord en ſe levant*, ſont des affaires de conſéquence pour certains pauvres croyans : parce que le haſard les aura fait trouver dans une fâcheuſe circonſtance un moment après une telle prédiction ou une telle rencontre, ils ne peuvent plus être déſabuſés.

Hélas ! l'avenir eſt ſi caché, que les *devins* n'ont pour tout bien que ce qu'ils volent.

§. XIX.

De la Religion.

Les bienfaits que les hommes reçoivent chaque jour d'un Etre au-deſſus d'eux, leur inſpire un juſte ſentiment de reconnoiſſance : ce ſentiment s'exprime par le culte divin. Le but de toutes les religions eſt de rendre hommage au Créateur.

On compte différens cultes dans l'univers : tous annoncent la soumiſſion qu'on doit au Tout-puiſſant. Il y a beaucoup d'eſpeces de religion : elles prêchent toutes la vertu ; elles tendent au bon ordre. Le *fanatiſme* ſeul eſt un monſtre dangereux.

§. XX.

Des Adverſités.

Apprendre de bonne heure à ſavoir ſe paſſer du ſuperflu, ſans ceſſe réfléchir à l'inconſtance de tout ce qui nous environne, c'eſt certainement le moyen de braver toutes les adverſités. La maladie eſt la plus grande de toutes, ſur-tout lorſqu'elle eſt une ſuite de nos déréglemens : car alors le remords ſe joint à la peine. Cependant le ſage ſait ſe conſoler : il reſpecte la main cachée qui le frappe ; & la paix eſt toujours dans ſon cœur.

La vie eſt courte : les heureux du ſiecle

paſſé ne ſont plus : que leur reſte-t-il de leur grandeur, de cette aiſance où ſe délectoit leur être ?

Les adverſités ſont un bien : l'homme égaré par une fougueuſe jeuneſſe, apprend enfin, par elles, à tourner un regard ſur lui : elles lui font ſentir la foibleſſe humaine ; &, s'il ſait ſoumettre ſon cœur au mal qui lui arrive, ce temps de douleur n'eſt pas perdu ; ſes égaremens paſſés lui ſont pardonnés.

§. XXI.

De la Solitude.

Vivre dans la ſolitude, n'eſt pas ſe ſouſtraire à ſes devoirs ; ce n'eſt pas refuſer des ſecours aux malheureux. On n'a pas beſoin, pour être dans la ſolitude, d'aller s'enterrer dans des grottes, pour y rire des folies humaines, & vivre au ſein de la pareſſe & de l'indolence.

Celui qui peut s'arracher au luxe des villes, eſt ſans doute plus heureux que celui qui y eſt attaché par ſes beſoins ; mais ſuivre ſon devoir, eſt au-deſſus de toutes les jouiſſances. Que vous êtes fortunés, vous que l'harmonie des oiſeaux arrache des bras du ſommeil, vous qui voyez en vous levant l'aſtre du jour colorer les campagnes ! Chériſſez d'autant plus votre bonheur, qu'il ne dépend pas du caprice des hommes de vous en priver.

Quels que ſoient les devoirs d'un homme, il lui reſte toujours quelque temps pour converſer avec lui-même : le méchant ſeul fuit la ſolitude ; ne tremble-t-il pas de ſe connoître?

Celui qui ſait ſe ſuffire à lui-même ſupportera facilement les revers de la fortune ; il ne pleurera pas les grandeurs ; la privation des honneurs le touchera peu ſage, il s'applaudira d'être libre.

§. XXII.

Des Retraites monastiques.

Ce sont de grands endroits clos (1) de grands murs, dans lesquels la premiere institution défend l'entrée d'un sexe différent de celui qui y est renfermé.

Les retraites monastiques seroient en effet des retraites, s'il étoit défendu aux passions de s'y introduire ; mais cela ne dépend pas absolument de nous. Prononcer des vœux & les tenir sont deux choses : le mortel qui compte trop sur lui, est tôt ou tard puni de sa témérité.

Les femmes, quoique d'un sexe foible & léger, font aussi des vœux : quelquefois

(1) On n'envisage ici les couvens que sous l'aspect politique : on ne peut que penser le contraire de ceux qui sont l'asyle du travail & de la piété.

elles les font si jeunes, qu'elles les oublient : d'autres jurent si légérement, qu'elles s'en repentent.

Voici un des plus forts argumens en faveur de ces célibataires fermés sous clef : *c'est une ressource*, dit-on, *pour un pere de famille qui a beaucoup d'enfans.* Belle raison ! Je suis étonnée que les peuples qui n'ont point de couvens ne demandent pas la permission d'assommer les leurs.

Celui qui vient au monde avec ses deux bras, apporte en naissant les moyens de prévenir ses besoins quand il sera homme : le malheureux qui naît estropié, trouvera des ressources dans la générosité.

§. XXIII.

De la Mort.

L'homme qui a bien vécu sait toujours mourir.

La mort n'est qu'un passage : il doit

être terrible pour le méchant ; mais il est l'espoir du sage.

Le trépas est inévitable : tout le monde le sait ; cependant peu de gens y songent. Le moment arrive ; on se lamente, on invoque les secours de la médecine, qui prolongent quelquefois la vie, mais n'assurent jamais la tranquillité.

La mort effraie, quelque misérable qu'on soit. Si l'on trouve des suicides, c'est que le furieux qui commet ce crime, ne voit alors, dans le coup qu'il se porte, que la fin de sa peine. Le suicide se tue pour ne plus souffrir : trop lâche pour supporter sa misere, il cherche le néant ; mais croit-il le trouver ? comment se justifiera-t-il devant l'Etre qui lui demandera compte de sa vie ? comment s'acquittera-t-il envers la société qu'il aura quittée ?

Laissons s'approcher le moment qui doit opérer la destruction de notre machine : faisons le bien ; vivons pour nous & pour la société ; essuyons les pleurs de

l'infortune, & ne fermons jamais les oreilles aux cris de la douleur. En ſongeant à la mort, reſſouvenons-nous qu'une autre vie nous attend.

§. XXIV.

De l'immortalité de l'Ame.

» Oui, Platon, tu dis vrai, notre ame eſt
» immortelle :
» C'eſt un Dieu qui lui parle, un Dieu qui vit
» en elle.
» Eh! d'où viendroit ſans lui ce grand preſſen-
» timent,
» Ce dégoût des faux biens, cette horreur du
» néant ?
» Vers des ſiecles ſans fin je ſens que tu m'en-
» traînes ;
» Du monde & de mes ſens je vois briſer les
» chaînes,
» Et m'ouvrir, loin d'un corps dans la fange
» arrêté,
» Les portes de la vie & de l'éternité ».

L'homme qui ne voit rien au-delà de lui, doit être bien à plaindre. Quel eſt ſon eſpoir dans l'infortune ?

J'aime à promener d'avance mon ame dans l'eſpace de l'éternité : cette idée conſolante flatte mon cœur ; & quelles que ſoient mes adverſités, mon ame vole au loin vers le bonheur qui l'attend.

Celui qui ne voit dans notre ame qu'un réſultat d'organiſation, qui n'eſt plus rien dès que le corps a perdu le mouvement, déshonore l'humanité. Ce ſyſtême impie ne laiſſe à l'infortuné que le déſeſpoir pour reſſource : il autoriſeroit le vicieux à murmurer contre les loix ; & l'idée du néant feroit le malheur de la ſociété.

Tout ce qui exiſte dans la nature nous annonce un être au-deſſus de nous : jugeons, par les biens qu'il nous fait, de ceux que nous prépare ſa bonté.

§. XXV.

De l'Eternité.

« Eternité ! quel mot consolant & terrible !
» O lumiere ! ô nuage ! ô profondeur horrible !
» Qui suis-je ? ou suis-je ? où vais-je ? & d'où
suis-je tirée » ?

Eternité : ce mot s'entend, mais ne se comprend pas. L'idée d'une chose qui ne peut avoir de fin, est au-dessus de la conception des mortels.

Le flambeau de la religion nous éclaire : c'est par elle que nous pouvons d'ici bas jeter nos regards sur l'espace immense de l'éternité. Elle nous y montre une main céleste qui récompense l'homme vertueux, par un bonheur qui ne finira jamais. Peut-il y avoir sur la terre de situation plus délicieuse que celle d'un homme qui, trouvant dans l'exercice de la vertu un bonheur parfait, voit encore au del-à de la

mort la perſpective d'une félicité parfaite? Mais ſi l'eſpérance eſt pour le ſage le ſentiment le plus agréable, elle empoiſonne les jours de l'homme injuſte : le méchant voudroit que la mort pût le plonger dans l'abime du néant, parce qu'il craint de tomber ſous les coups d'un bras vengeur.

Fin des Penſées diverſes.



MÉMOIRES
DE
CLAUDE ANET,

Ecrits par lui-même, pour ſervir de ſuite à ceux de Madame de Warens.

Il fut un homme eſtimable & rare.

Rouſſeau, Confeſſions. *Liv. V.*

AVANT-PROPOS.

*S'*IL *étoit resté quelques doutes à nos Lecteurs, quand ils auront lu les Mémoires de M.me de Warens; si quelques-uns d'entre eux réclamoient encore l'autorité du Citoyen de Geneve, & refusoient de reconnoître que ses assertions ne sont pas toujours vraies, voici une nouvelle preuve que nous leur offrons; voici un nouveau témoin, un témoin irréprochable, qui va s'élever contre lui: c'est un homme qu'il a nommé son* cher maître, *son* meilleur ami; *c'est* CLAUDE ANET *lui-même.*

Son témoignage paroîtra d'autant

moins ſuſpect, qu'un homme ſimple, droit, franc, qu'un homme enfin tel que nous l'a repréſenté Rouſſeau, ne peut nous tromper, parce qu'il n'a pu être trompé, & parce qu'il n'a eu aucun intérêt à le faire, quand bien même il l'eût voulu : car, quel intérêt peut-on ſuppoſer à un être iſolé, qui ne connoiſſoit que M.me de Warens, & les bienfaits dont elle l'avoit comblé (1)?

Sa naïveté, ſes expreſſions, le coloris de ſon ſtyle, nous confirme-

---

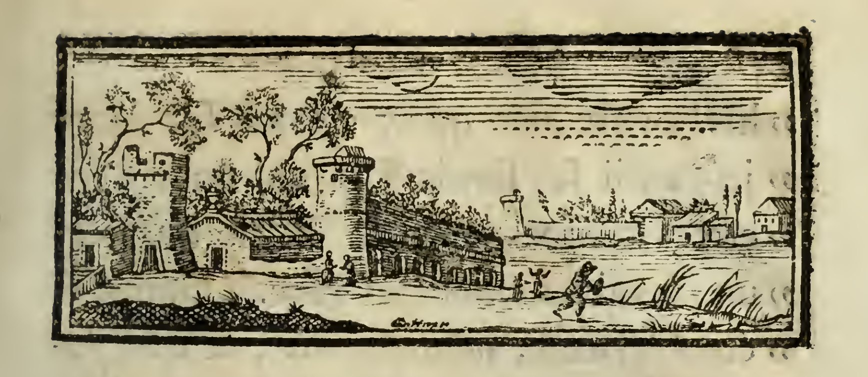
(1) Le témoignage de Claude Anet eſt d'autant moins ſuſpect lorſqu'il parle de ſa maîtreſſe, qu'il ne cache pas dans ces Mémoires les foibleſſes qu'il lui a connues.

ront dans l'idée que nous en a donnée Jean-Jacques. *A travers de la ſimplicité & de la bonhommie qui lui étoient naturelles, nous trouverons des réflexions propres à juſtifier l'idée qu'on a pu ſe former de cet homme, non moins extraordinaire dans ſon genre, que ſon* diſciple.

Nous n'avons rien ajouté à ces Mémoires : nous les offrons preſque avec les imperfections de ſtyle que nous y avons trouvées. Nous nous ſommes bornés à retrancher quelques endroits abſolument étrangers à M.me de Warens, & dans leſquels il parloit de pharmacie, de médecine, de botanique, & par ſuite de ſon ſyſtême

ſur la formation des montagnes. Le bon-homme ne s'imaginoit pas, quand il vivoit aux Charmettes, qu'il ſeroit un jour choiſi pour juger ſa maîtreſſe & ſon diſciple.





MÉMOIRES
DE
CLAUDE ANET.

« Claude Anet, nous dit Rousseau
» au cinquieme livre de ses Confessions,
» étoit un paysan de Moutru, qui, dans
» son enfance, herborisoit dans le Jura,
» pour faire du thé de Suisse, & que
» Madame de Warens avoit pris à son
» service, à cause de ses drogues, trou-
» vant commode d'avoir un herboriste
» dans son laquais. Il se passionna si bien
» pour l'étude des plantes, & elle favorisa
» si bien son goût, qu'il devint un vrai

» herboriſte, & que, s'il ne fût mort
» jeune, il ſe ſeroit fait un nom dans
» cette ſcience, comme il en méritoit
» un parmi les honnêtes gens. Comme il
» étoit ſérieux, même grave, & que j'é-
» tois plus jeune que lui, il devint pour
» moi une eſpece de gouverneur, qui me
» ſauva beaucoup de folies; car il m'en
» impoſoit, & je n'oſois m'oublier devant
» lui. Il en impoſoit même à ſa maîtreſſe,
» qui connoiſſoit ſon grand ſens, ſa droi-
» ture, ſon inviolable attachement pour
» elle, & qui le lui rendoit bien. *Claude*
» *Anet* étoit ſans contredit un homme
» rare, & le ſeul de ſon eſpece que j'aie
» jamais vu. Lent, poſé, réfléchi, cir-
» conſpect dans ſa conduite, froid dans
» ſes manieres, laconique & ſentencieux
» dans ſes propos; il étoit dans ſes paſ-
» ſions d'une impétuoſité qu'il ne laiſſoit
» jamais paroître, mais qui le dévoroit
» en dedans ».

Né en 1697, il quitta vingt ans après

la maison paternelle. J'avois, pour tout équipage, dit-il, ma casaque, un mauvais chapeau & la canne de mon pere. Chargé de plantes, je marchai sans savoir où j'allois : la nuit m'ayant surpris, je couchai dans un bois, d'où je partis de grand matin. Etant arrivé sur le soir & fort tard à Lausanne, j'entrai dans une hôtellerie, où je couchai : le lendemain, j'ajustai mes plantes pour les faire sécher ; je les empaquetai ensuite comme faisoit mon pere, & j'en vendis pour du thé de Suisse : c'est avec cet argent que je payai mon hôte. Il y avoit déjà quelque temps que je faisois l'herboriste, & que j'étois connu à Lausanne pour vendeur de thé suisse ; j'avois même fait diverses courses sur les montagnes, avec des jeunes gens du pays. Je m'étois procuré la connoissance d'un Anglois qui étoit venu à l'université : il se nommoit *Clk. . .*, homme plein de connoissance : il possédoit entre autres celle des simples à un point qui

m'inſpira bientôt un vif attachement pour lui. Pendant le peu de temps que je ſuis reſté à Lauſanne, il contribua beaucoup à mon inſtruction. Nous étions ſi enthouſiaſmés de la botanique, nous crûmes même l'avoir portée à un tel période, que nous imaginions être en état de donner des leçons. A cet effet, nous avions déjà formé le projet de donner au public un ouvrage intitulé : *Rudiment de botanique.*

Après de ſérieuſes réflexions, je crus qu'un jeune payſan de Moutru ne devoit pas partager l'honneur d'écrire avec un Anglois lettré : je me contentai de copier le manuſcrit, & de l'emporter un jour ſous mon bras, pour tout bagage, avec quelques paquets d'herbe. C'eſt ainſi que je parcourus à pied les campagnes de Vidi, Ouchi.

Arrivé au lac Léman, je m'embarquai pour la Savoie. Depuis cette époque, je n'ai point entendu parler de mon Anglois :

j'ignore

j'ignore s'il a fait imprimer ſes élémens de botanique; s'il eſt mort ou vivant.

Lorſque j'entrai dans le Chablais, j'étois ſans argent ; il falloit pourtant vivre. Mon manuſcrit à la main, je me préſentai chez un Curé, qui me reçut avec tant d'affabilité, que je reſtai environ quinze jours avec lui; je m'amuſai à chercher quelques ſimples autour du presbytere ; il s'inſtruiſoit avec moi : nous finiſſions la journée en buvant du bon vin de Frangi, & en faiſant de la tiſane à ſa ſervante, qui avoit la jauniſſe. Quand je voulus partir, il me fit préſent d'un louis : je lui laiſſai ſept à huit paquets de thé, & ſa ſervante bien portante.

Ce fut dans le cours de mes voyages, où je ne recevois l'hoſpitalité que des ames bienfaiſantes, que je trouvai Madame de Warens : le ciel ſembloit m'avoir deſtiné cette heureuſe rencontre. Auſſi-tôt qu'elle me vit, elle parut s'intéreſſer à mon ſort : elle me queſtionna ſur mon

pays, ſur mon état & ſur ma religion. Il n'en fallut pas davantage pour qu'elle ne m'abandonnât plus. Elle me donna un aſyle dans ſa maiſon; &, dès cet inſtant, je devins ſon domeſtique de confiance. Je juſtifiai plus puiſſamment le choix qu'elle venoit de faire, lorſque le ſoir, raiſonnant avec elle, je lui parlai des plantes que je connoiſſois, de leurs propriétés; enfin, lorſque je lui préſentai les paquets de thé qui me reſtoient.

Elle avoit pour lors à ſon ſervice une jeune & belle Fribourgeoiſe, nommée *Merceret*, qu'un fol amour avoit écartée de la maiſon paternelle. Elle l'appela auſſitôt, & lui recommanda de mettre la théyere auprès du feu, pour y faire infuſer le thé que j'avois apporté, parce qu'elle vouloit en prendre avant de ſe coucher.

Je reſtai long-temps à Annecy avec Madame de Warens: c'eſt dès-lors que j'appris à la connoître, & à apprécier ſon

caractere & ſes qualités. D'une beauté aſſez rare, ſenſible à l'excès, mais vertueuſe, ne pouvant croire qu'il exiſtât ſur la terre des hommes capables de tromper, elle paſſoit toute ſa vie à partager ſa fortune avec les malheureux. Elle ne tarda pas à s'apercevoir que j'étois plus porté pour elle, que ne le ſont ordinairement les perſonnes qui ſont à nos gages, ou que les grands payent pour les engager à prendre leurs intérêts, & dont, malgré cela, on ne fait que des eſpions, regardant leurs maîtres comme des tyrans, & ne cherchant qu'à leur nuire dans l'ombre : êtres d'autant plus dangereux, qu'attachés ſans ceſſe aux pas de ceux qui les gagent, ils pénetrent facilement leurs ſecrets.

J'étois donc l'homme de confiance de Madame de Warens : je dirigeois ſa maiſon ; &, pendant tout le temps que j'ai paſſé auprès d'elle, je ne crois pas avoir démenti, par ma conduite, l'opinion

qu'elle avoit priſe de moi. Si je me ſuis quelquefois récrié, ce fut contre cette troupe de charlatans, de ſouffleurs affamés, de ces faiſeurs d'or, dont la maiſon ſe rempliſſoit à chaque heure, & qui n'y entroient, perſuadés de ſa crédulité & de ſon bon cœur, que pour la dépouiller & lui attraper un repas.

Le pere de Madame de Warens lui avoit tellement faſciné l'eſprit par les prodiges des alchimiſtes, qu'elle croyoit facilement à la recette du premier étranger que la faim enhardiſſoit à ſe préſenter chez elle. Parler chimie ou alchimie étoit une puiſſante lettre de recommandation. J'ai vu à ſa table, pendant ſon ſéjour à Annecy, quatorze ſouffleurs : il y en avoit, je crois, de toutes les nations ; & ce qui m'amuſoit d'un côté, c'eſt qu'ils ſe diſoient tous d'habiles gens : mais, d'une autre part, ce qui me donnoit lieu de faire de vives repréſentations à Madame de Warens, c'eſt qu'après avoir

bien rempli ces ſavans, il falloit finir par leur garnir les mains de ce métal qu'ils ſe flattoient de fabriquer, comme il avoit fallu commencer par leur fournir des habits, parce qu'ils étoient preſque toujours à moitié nuds au moment de leur arrivée.

Malgré mes repréſentations journalieres, les fourneaux furent dreſſés par un Romain, vêtu comme un abbé : les creuſets & le charbon furent achetés aux frais de Madame de Warens. Cet homme ainſi coſtumé n'annonçoit qu'un eſcroc : ſa mine ne me trompa point. Après une folle dépenſe de vingt louis, il s'en fit remettre cinquante pour aller à Geneve chercher les drogues néceſſaires à l'opération, & partit de grand matin, laiſſant ſur ſa table un billet à l'adreſſe de Madame de Warens, dans lequel il lui marquoit ironiquement qu'il alloit ailleurs faire de l'or.

Je portai moi-même ce *galant poulet*

à ſon adreſſe : je croyois que cette leçon corrigeroit Madame de Warens ; je m'aperçus malheureuſement quelque temps après de mon erreur. Elle avoit contracté ce vice dès ſes jeunes ans ; elle étoit incorrigible : c'eſt ce qui me fit prendre la ferme réſolution de la quitter. C'eſt pourquoi, quelques jours après cette aventure, je me tranſportai dans ſa chambre, les livres à la main, en lui diſant que je venois lui rendre compte de mon adminiſtration. « Vous n'avez, lui dis-je, que deux mille » livres de penſion ; vous faites néan» moins une dépenſe qui excede de beau» coup votre revenu : je ne veux pas paſſer » dans le monde pour avoir contribué à » votre ruine. Vous vous endettez jour» nellement : l'indigence ſera le prix de » vos folies ſur vos vieux jours ». Ce préſage, hélas ! n'a été que trop vrai (1).

---

(1) Ceux de nos lecteurs qui ont quelquefois entendu les ſervantes d'un vieux garçon le gour-

Voyant donc que je voulois la quitter, elle fit des inſtances pour me retenir : comme je paroiſſois inflexible, elle me gagna par ſes larmes, & je finis par en verſer avec elle. Je m'aperçus, mais trop tard, que je venois de m'engager pour la vie, & que la mort ſeule pourroit me ſéparer d'elle. Je promis de reſter : j'avoue que cela ne me coûta gueres ; aurois-je pu me réſoudre à quitter une femme qui faiſoit le bonheur de tous ceux qui l'entouroient ? Je mis pourtant à ce nouvel engagement les conditions ſuivantes : que je renverſerois tous les fourneaux, que je

---

mander ſur ſes prodigalités, reconnoîtront aiſément ici le langage d'un domeſtique affidé, & qui, à raiſon de la confiance qu'on lui accorde, ſe croit autoriſé à tout dire, ſans aucune eſpece de ménagement.

Malheur aux célibataires livrés dans leur vieilleſſe aux caprices d'un valet qui les gourmande en les pillant ; car ceux qui reſſemblent à Claude Anet ſont bien rares.

briſerois tous les creuſets, que je jetterois au feu toutes ces infâmes recettes, qui ne devoient leur origine qu'à la filouterie. Elle conſentit que ſon cabinet en fut dégarni; mais, ayant la tête meublée de faux ſyſtêmes, il falloit du temps pour la diſtraire : je pris le parti de lui lire Tournefort & mon manuſcrit.

Nous ne penſions déjà plus qu'à parcourir les campagnes pour y chercher des ſimples; nous avions fait diverſes courſes aux environs d'Anneçy, & du peu que nous en avions ramaſſé, elle en tiroit des baumes dont elle ſoulageoit les pauvres: telle étoit ſon occupation, quand un banqueroutier (1) d'une petite ville de

(1) La Savoie eſt aſſez volontiers le refuge des banqueroutiers François, qu'on devroit écarter de tous les pays. Je ne veux point parler ici des marchands malheureux, qui, toujours reſſerrés dans les bornes de leur état, n'ont fait faillite que parce qu'ils ont été eux-mêmes victimes de

France, vint à Annecy lui mettre en tête d'élever une manufacture de drap, & de composer les teintures. Je fus consulté sur cet objet, je ne me connoissois gueres plus en fabrique de drap & en teinture, qu'en alchimie; mais j'avois assez de notions pour m'apercevoir que, dans une semblable entreprise, il falloit des fonds considérables, & Madame de Warens n'en avoit point. Cet homme au grand projet demandoit deux mille livres pour commencer, & personne n'avoit le sou. Madame de Warens parut tellement entichée de ce nouveau dessein, qu'elle me sollicita avec tant d'ardeur, que, malgré ma répugnance, je consentis à tout ce qu'elle voulut, en un mot, je devins aussi fou qu'elle; mais tout cela ne donnoit point d'argent: pour en avoir, je confiai une

---

leurs correspondans : loin d'aggraver leurs maux, en les proscrivant, on doit leur fournir des ressources pour réparer les débris de leur fortune.

procuration à M. C***, bourgeois d'Annecy, qui devoit entrer dans ce commerce. Il alla à Montru vendre un petit patrimoine que mes pere & mere, morts depuis quelques années, m'y avoient laiſſé. Il en revint quinze jours après avec mille livres de Savoie: je volai les porter à madame de Warens; elle ne les accepta qu'à titre de prêt, à condition qu'elle m'en paſſeroit une promeſſe, & je conſentis à tout par pure complaiſance; mais cet argent, avec le peu qu'elle avoit ramaſſé, fut diſſipé en moins d'une année.

La tête pleine de ſon projet, dans la ferme croyance d'avoir conquis le Pérou, elle tenoit table ouverte, & chacun, ſur le bruit répandu qu'on alloit élever une fabrique de drap à Annecy, venoit donner ſon ſentiment; tous ces écumeurs de marmite, tous ces écorniſleurs approuvoient cet établiſſement; il devoit enrichir tout le monde; il y eut juſques à un frere capucin qui vint offrir la maniere de dé-

graiſſer les laines, & qui fut nourri chez Mme de Warens pendant plus de ſix mois.

La mauvaiſe foi de l'Auteur de cette entrepriſe accéléra la conſommation des fonds qu'on y avoit deſtinés. Il avoit demandé cent louis à la ſociété pour faire venir des laines d'Italie; il avoit fait louer des maiſons au bord d'une petite riviere; les ouvriers travailloient aux machines, lorſqu'il s'aviſa de fabriquer des lettres qui annonçoient l'achat & les envois; on lui confia l'argent, il feignit dans la ſemaine de Pâques, d'aller au-devant de la voiture, & jamais on ne l'a revu: c'eſt ainſi que s'eſt évanoui ce projet de commerce, & qu'une partie de l'argent de madame de Warens s'eſt diſſipé.

Une ſeconde fois dupe de ſa trop grande crédulité, elle jura d'être plus ſage à l'avenir, & elle abandonna abſolument tout, excepté la botanique; elle vécut tranquille dans ſon ménage, n'ayant autour d'elle que la *Merceret* & moi.

Il y avoit déjà plusieurs années que j'étois avec elle, & j'ignorois encore la cause de ses malheurs; je me doutois bien que sa sensibilité y avoit eu beaucoup de part, mais je n'avois jamais osé lui en parler; & je serois resté dans une ignorance parfaite à cet égard, si un jour, en feuilletant ses papiers, je n'avois trouvé plusieurs lettres qui m'apprirent tout. J'ai cru devoir les insérer dans mes Mémoires; elles m'ont paru très-propres à justifier sa conduite : elles sont une preuve de ses chagrins & des motifs qui l'ont engagée à fuir sa patrie. La premiere est écrite d'une lieue de la Tour-du-Pey, par madame de Warens; la seconde, qui en est la réponse, est de son amie mademoiselle de F***, datée de Villeneuve; la troisieme aussi de Madame de Warens, fut écrite du couvent de la Visitation d'Annecy, elle est adressée à sa même amie; je n'ai rien trouvé qui annonce qu'on lui ait répondu.

Je lus & relus ces lettres, mais ma

curiosité me coûta cher; je sentis mon cœur s'ouvrir à la sensibilité, je poussai des sanglots, & je versai des torrens de larmes sur les infortunes passées de madame de Warens, & sur celles auxquelles je ne présageois que trop qu'elle devoit être livrée dans l'avenir. La *Merceret*, qui avoit entendu mes sanglots, entra précipitamment dans le cabinet; elle m'interrogea, je ne pus lui répondre; elle courut aussi-tôt appeler sa maîtresse: j'étois tellement en proie à la douleur, que lorsqu'elle arriva, je n'eus pas la présence d'esprit de me dessaisir des lettres, je les tenois à la main, & la tête penchée sur la table, je les mouillois de mes pleurs: elle crut qu'il m'étoit survenu quelques tristes nouvelles, elle cherchoit à me consoler, & mes larmes augmenterent; elle voulut approfondir la cause de ce chagrin qui paroissoit si vif: s'apercevant que j'avois des lettres dans les mains, elle me les arracha, & reconnut

que je ne pleurois que ſur ſes malheurs : voilà de quelle maniere ſe découvrit un ſecret qu'elle avoit renfermé dans ſon ſein, & dont probablement elle n'eut jamais fait le détail.

Depuis cet inſtant je m'attachai à elle bien plus étroitement ; je pris la ferme réſolution de partager ſes ſoucis domeſtiques, & j'ai tenu parole. Je l'ai vu dans l'aiſance ; j'ai vécu avec elle dans le faſte, mais je n'ai pas à me reprocher de l'avoir délaiſſée dans ſa miſere : bien plus, je m'y ſuis vu plongé avec elle ; ce n'eſt point que je l'euſſe mérité, pour avoir contribué à ſa ruine, c'étoit un deſtin inévitable : je ne cherche point à en impoſer, je voudrois qu'il me fût poſſible d'animer ſes cendres dans la nuit du tombeau, d'évoquer ſon ombre ; elle déclareroit avec franchiſe, que j'ai tout fait pour détourner l'orage qui a ſoufflé ſur ſa tête, & pour lui éviter les revers dont elle a été la victime. C'eſt à peu près à

cette époque qu'un jeune Genevois, J. J. Rouſſeau, devenu ſi célebre depuis, lui fut adreſſé par M. le curé de Conſignon. Elle le reçut avec cette bonté qui lui étoit naturelle; elle s'employa inutilement pour lui trouver une place; c'étoit un inconſtant qui ne vouloit rien faire: il finiſſoit par venir ſe jeter à ſes pieds, en la conjurant de le garder avec elle: je fus chargé de ſa conduite, & quand il ne faiſoit point de la muſique avec madame de Warens, il venoit herboriſer avec moi, ou dérangeoit mon herbier & mes livres.

Le jeune Rouſſeau étoit regardé comme l'enfant de la maiſon; ma bonne maîtreſſe, qu'il appeloit ſa *Maman*, lui donna des maîtres en différens genres; mais le maître de muſique fut le ſeul qui put ſe féliciter des progrès de ſon éleve, il étoit cependant néceſſaire que Rouſſeau reçût d'autres inſtructions: enfin, les conſeils & les ſecours de madame de Warens le

conduisirent à Turin, où il devoit protester contre la religion de ses peres.

Nous quittâmes Annecy peu de temps après le départ de ce jeune homme; un des parens de ma maîtresse, qui passoit en Savoie, la détermina à faire le voyage de Paris; de mon côté, je ne fus pas peu satisfait d'apprendre que j'allois parcourir la capitale de la France. Je ne m'arrêterai pas à détailler toutes les circonstances du voyage; il suffit de savoir que notre curiosité ne laissoit rien échapper chemin faisant: quoique je fusse né dans un pays de montagnes, je fus très-surpris de voir ce passage pratiqué dans un rocher, connu sous le nom du *Pas de l'Echelle* ou de la *Grotte*: vainement tentée par les Romains, cette route a été rendue praticable par les soins bienfaisans de la royale maison de Savoie; quoique ce passage soit exempt de dangers, il n'en est pas moins effrayant; le bruit d'un torrent qui se précipite au travers du rocher, la hauteur

hauteur des montagnes qui bordent les deux côtés du chemin, l'obſcurité du lieu, tout concourt à faire naître dans l'ame des voyageurs un ſentiment mêlé de ſurpriſe & d'horreur. Nous étions déjà bien éloignés de la Savoie, que la conſtruction de ce chemin m'étonnoit encore, & je fus toute ma vie ſi ſinguliérement porté à la mélancolie, que la vue de *Lyon* me flattoit moins que le ſouvenir des *belles horreurs* de la grotte.

Arrivés à Paris, notre curioſité ne nous laiſſa le temps de prendre aucun repos; les fatigues du voyage furent bientôt oubliées: pour me laiſſer le loiſir de tout voir, ma maîtreſſe eut la complaiſance de prendre un autre domeſtique, & de m'exempter de ſervice pendant notre ſéjour à Paris. Qu'on juge de la ſurpriſe où je me trouvois chaque jour en obſervant cette grande ville! Tout ce que j'avois vu juſqu'alors n'étoit rien en comparaiſon de ce que je voyois; au ſein

du peuple le plus gai qu'il y ait dans le monde, je perdois chaque jour une partie de ma mélancolie ; &, à l'imitation de presque tout Paris, je m'empressois de prendre ma petite part des folies du *boulevard.*

Madame de Warens, qui étoit répandue dans la meilleure société, ne trouvoit pas moins à satisfaire sa curiosité ; elle étudioit les grands pendant que j'étudiois le peuple, ensuite nous nous faisions part de nos petites réflexions : jeune & jolie, ma maîtresse étoit sans cesse obsédée par une foule de courtisans ; tantôt c'étoit un marquis qui lui faisoit tenir un poulet ; une autre fois c'étoit un riche financier qui venoit mettre sa fortune à ses pieds ; enfin, comme il est du bon ton d'être toujours amoureux dans ce pays-là, elle étoit continuellement étourdie par des propos galans : j'étois moi-même regardé comme un homme de conséquence, parce que je demeurois

chez madame de Warens; on me combloit de politesses, & un domestique intéressé qui auroit été à ma place, auroit profité de la hardiesse & de la générosité des prétendans.

Sans être ce qu'on appelle une bégueule, ma maîtresse savoit échaper à la fadeur & à l'ennui de toutes les déclarations des soupirans : toujours vive & enjouée, elle faisoit les charmes de la société, & quoique vivant dans le tumulte & les plaisirs, la paix de son ame assuroit celle de son cœur.

Après quelques mois de séjour dans la capitale de la France, nous regagnâmes les montagnes de la Savoie; les intérêts de ma maîtresse la déterminerent à se fixer à Chambery : un petit voyage qu'elle fit à Turin, lui assura de nouveau la pension dont l'honoroit le Souverain. Rousseau, que nous avions perdu de vue pendant nos voyages, se présenta de nouveau chez Madame de Warens, qui le reçut avec

tendresse. Comme ce n'étoit plus un enfant, elle n'oublia rien pour lui faire prendre un état; mais l'inconstance du jeune homme s'opposa toujours aux vues de sa bienfaitrice : il logeoit à la maison, & la lecture & la musique étoient ses seules occupations.

Tant de soins furent, hélas! infructueux; tous les bienfaits de ma maîtresse furent dans la suite des sujets de larmes pour elle : son protégé ne répondit à sa tendresse que par le trait le plus noir. Une fausse jalousie fut sans doute le motif du départ de Rousseau ; mais croyoit-il n'avoir d'autre ressource que la fuite?.... En faisant part de ses inquiétudes à celle qui lui servoit de mere, il auroit bientôt reconnu son erreur. Cet événement me fait tous les jours faire de nouvelles réflexions sur les affections de notre cœur: quoique dans un âge avancé, ce souvenir m'arrache des pleurs ; & mon ame, à l'abri des passions, gémit encore sur les foiblesses des mortels.

La pitié fut d'abord le ſeul motif qui porta Madame de Warens à prendre ſoin du jeune Rouſſeau : elle l'adopta pour ſon fils, parce qu'il avoit abandonné ſa patrie & ſa religion. Les talens agréables qu'il poſſédoit, les peines que ſembloit lui promettre la ſingularité de ſon caractere, ſon intéreſſante jeuneſſe, tout concouroit chaque jour à faire naître dans le cœur de Madame de Warens un ſentiment plus tendre que celui de la pitié. Les délices de l'amitié nous cachent ſouvent les piéges de l'amour ; & notre foibleſſe eſt telle que, lorſque nous nous apercevons de notre erreur, nous la chériſſons encore.

Les ſentimens que ma maîtreſſe avoit pour ſon protégé n'échapperent pas à ma vue : une circonſtance que je n'oublierai jamais, me dévoila leur mutuelle tendreſſe. C'étoit la veille de la fête de Madame de Warens : nous nous étions rendus à la campagne, où Rouſſeau lui donna

une fête champêtre pour son bouquet. Quelques villageois y avoient été invités avec leurs compagnes : on leur servit un petit repas ; & l'on dansa jusqu'à la fin du jour. Pendant ce temps de divertissement, ma maîtresse étoit assise sous un berceau de fleurs, où étoit un banc de gazon : Rousseau étoit à son côté. Je fus surpris, en les abordant, de trouver leurs yeux mouillés de larmes .... leur ingénuité n'attendit pas mes interrogations pour me faire part de leur tendresse...... Je lus dès-lors dans le cœur de l'un & de l'autre ; & si je n'en fus pas alarmé, c'est que je ne prévoyois pas que cette passion devoit dans peu faire naître dans l'ame du jeune homme l'ingratitude & la jalousie. Ils se chérissoient tous deux : nos jours couloient dans le plus parfait bonheur. Enfin l'arrivée d'un homme à projet frappa l'imagination de Rousseau ; & sa cervelle romanesque ne vit plus, dans sa bienfaitrice, qu'une personne

digne de mépris. Méritoit-elle un pareil traitement? c'eſt ce qu'il s'agit d'examiner.

Comme Madame de Warens avoit fait élever une fabrique à Chambery, elle ouvroit ſa porte à tous ceux qui ſembloient pouvoir lui être utiles dans ſes opérations. Le haſard attira chez elle un aventurier venant de la Suiſſe, qui ſe donnoit beaucoup de talens, qui cependant, comme on l'a ſu quelque temps après, n'étoit qu'un garçon perruquier. Ne ſe méfiant de perſonne, elle combla ſon nouvel hôte de bienfaits. Rouſſeau, toujours chéri, ſe crut ſupplanté : il nous quitta ſans dire mot; & une des amies de ma maîtreſſe nous apprit enſuite qu'il avoit paſſé à Lyon, & qu'il lui avoit tenu les propos les plus outrageans ſur le compte de M.me de Warens. Un tel procédé eſt ſans doute un effet de la folie plutôt que de l'amour. Eût-on même trouvé une femme ſenſible, eſt-on en droit de la croire débauchée?

Je ne fus pas moins étonné que ma

maîtreſſe d'une pareille conduite. Quand nous nous rappellions les ſentimens vertueux que nous avions cru trouver dans Rouſſeau, nous répandions des larmes ameres ſur ſon ingratitude : cet événement nous ſembloit un ſonge, & nous nous plaiſions à en bannir la réalité. Rouſſeau nous paroiſſoit quelquefois intéreſſant & vertueux : il nous ſembloit encore l'entendre aux genoux de ſa maman, lui chanter quelque morceau de ſa compoſition. Il y en avoit un qui ſe préſentoit particuliérement à notre mémoire : ſa voix paroiſſoit toujours nous dire :

« Quand on ſait aimer & plaire,
» A-t-on beſoin d'autre bien ? . . . »

Ah ! cruel jeune homme, ſi ton cœur avoit connu les ſentimens que tu exprimois avec tant de feu, aurois-tu quitté tes bienfaiteurs, pour courir après des biens imaginaires ?

J'avois ſervi de pere au jeune Rouſſeau,

& je ne fus pas moins en butte à ſes calomnies : ſes diſcours changeoient de motif aux bontés que Madame de Warens avoit pour moi ; & je n'étois, ſelon lui, qu'un vil inſtrument de débauche. Le ſouvenir d'un tel procédé m'arrache toujours des larmes : ſur le bord de la tombe, quoiqu'accablé d'infirmités, il eſt encore le plus grand de mes maux. O ma chere maîtreſſe ! plus heureuſe que moi, maintenant vous avez tout oublié ; vous êtes dans le ſéjour des morts.

Je l'ai déjà dit, cet événement me fait faire de ſingulieres réflexions ſur le cœur des mortels : j'ai de la peine à concevoir comment l'amour peut conduire aux ſentimens les plus vicieux : car, enfin, quel eſt-il cet amour qui exerce un ſi grand empire dans l'univers ? . . . . Je penſe que c'eſt un ſentiment irréſiſtible qui nous fait rechercher un objet, parce que nous croyons y trouver le bonheur. Cela étant, celui qui aime doit toujours chercher à

plaire ; & je ne peux m'imaginer qu'un amant ſoit jamais porté à faire le malheur de l'objet de ſes vœux. Cependant cela arrive plus d'une fois ; & le temple de l'amour eſt ſouvent ſouillé par les crimes les plus atroces. Nous voyons beaucoup de perſonnes qui adorent, diſent-ils, une femme : leur eſpoir eſt-il trompé, ne les paye-t-on pas de retour, la haine prend alors la place de l'amour ; l'objet jadis adoré n'eſt plus qu'un monſtre, qu'on pourſuit avec injuſtice ; & qu'on calomnie pour le déshonorer. Les bienfaits prodigués à Rouſſeau devoient l'empêcher de tomber dans la claſſe de ces hommes barbares : ſa maman devoit toujours lui être chere.

Un domeſtique eſt plus à portée de juger ſes maîtres, que ne peut le faire une autre perſonne ; & ſi j'étois affecté des propos de Rouſſeau, c'eſt que je connoiſſois parfaitement le caractere de ma maîtreſſe. Pendant tout le temps que j'ai

reſté à ſon ſervice, je n'ai point eu à rougir de ma condition : les regrets dont je fus accablé en la perdant, prouvent combien Madame de Warens me fut chere. Ma maîtreſſe ne douta pas, pendant ſa vie, de l'attachement que j'avois pour elle ; elle me regardoit plus comme un ami que comme un domeſtique : auſſi oſa-t-on plus d'une fois la calomnier ſur ce point, & n'attribuer qu'à la débauche & au libertinage la conduite qu'elle tenoit à mon égard. Rouſſeau lui-même étoit preſque jaloux de moi ; mais les égards que j'avois pour lui devoient ſuffire pour l'éclairer ſur les ſentimens de notre bienfaitrice, & ſur les miens.

Je ſuis loin de vouloir perſuader que le cœur de ma maîtreſſe fût toujours inacceſſible aux paſſions : hélas ! elle en fut plus d'une fois la victime : le ſouvenir d'un amant qui lui fut enlevé occupa long-temps ſa penſée ; & j'ai vu ſouvent couler les larmes d'un amour malheureux.

Mais Madame de Warens ne fut jamais ce qu'on appelle une femme galante ; elle n'eut d'autre défaut que celui de donner dans des projets extravagans & de fauſſes ſpéculations : les erreurs de ce genre l'ont rendue bien malheureuſe ſur ſes vieux jours, comme on le verra dans le cours de ces Mémoires.

En faiſant le journal de ma vie, je parle plus ſouvent de M.me de Warens que de moi ; & cela n'eſt pas étonnant, puiſque je ne vécus que pour elle : cependant je reviens à mes petites aventures. Nous étions, comme je l'ai dit plus haut, fixés à Chambery, qui eſt la capitale de la Savoie : ce ſéjour étoit plus de mon goût que celui que nous avions fait à Annecy. Ma maîtreſſe avoit toujours chez elle une ſociété nombreuſe & bien compoſée ; chaque jour amenoit à la maiſon une foule d'amateurs de muſique : Rouſſeau préſidoit à ces petits concerts (quoique j'aie détaillé les circonſtances du départ de

Rousseau, ce n'est pas dans ce temps qu'il quitta Madame de Warens : on en trouvera l'époque dans la suite de ces Mémoires). Ces innocentes fêtes se terminoient par un repas où la frugalité ne régnoit pas moins que la joie.

Le nombre des visites que recevoit ma maîtresse, la gaieté qui régnoit toujours dans la maison, la jeunesse & la beauté de Madame de Warens furent bientôt un sujet de calomnie pour cette espece d'hommes qui se plaît à voir tout en mal : quelques-uns répandoient dans le public que ma maîtresse donnoit à jouer chez elle, & qu'à l'aide des jeux de hasard, on y dépouilloit tous ceux qui avoient la *bonhommie* de s'y présenter. Cette absurde calomnie n'avoit aucun fondement, & nous n'y avons jamais donné lieu : car on ne jouoit presque jamais à la maison ; ou, s'il s'y faisoit une partie, ce n'étoit que lorsque Rousseau trouvoit une personne qui connût le jeu des échecs. La langue

des méchans ne s'exerçoit pas moins ſur la vertu de Madame de Warens : ceux qui ne la connoiſſoient pas, la regardoient comme une aventuriere qui ne ſoutenoit ſon faſte qu'à l'aide de ſes graces. On lui donnoit pour amant un jeune Seigneur qui fréquentoit quelquefois la maiſon, & qui, diſoit-on, y dépenſoit toute ſa fortune. C'eſt ainſi que quelques perſonnes ſe permettoient de juger une femme eſtimable. Ceux qui étoient admis à ſa ſociété étoient ſans doute éloignés de porter le même jugement : les charmes de ma maîtreſſe pouvoient bien réveiller la tendreſſe de quelques-uns ; mais ſes mœurs les rendoient reſpectueux.

La beauté de Madame de Warens étoit non-ſeulement une arme pour les calomniateurs ; elle étoit encore dans d'autres circonſtances un ſujet d'affliction pour elle. Forcée d'éconduire ceux qui ſe donnoient pour amans, ou qui l'étoient réellement, leurs maux devenoient preſque

les ſiens ; & loin de leur réſiſter avec une barbarie outrageante, elle répandoit des pleurs ſur les peines qu'elle leur cauſoit : ſes diſcours tendoient toujours à rétablir le calme dans le cœur de ceux qui lui préſentoient leurs hommages : ſans ſe faire un triomphe de ſes conquêtes, elle mettoit toute ſa gloire à faire rentrer la paix dans leur ame ; & la raiſon la débarraſſoit bientôt de l'importunité des ſoupirans. Irrités par la réſiſtance & les obſtacles, il s'en eſt trouvé qui penſoient ne devoir attribuer leur peu de ſuccès qu'à la félicité d'un rival : ils me faiſoient l'honneur de me regarder comme amant, plutôt que comme homme de confiance. Ma mélancolie prêtoit aſſez à établir ce ſoupçon : je n'étois ſi ſérieux, diſoit-on, que par la jalouſie que me cauſoit la ſociété que recevoit Madame de Warens. Un malheureux événement parut venir à l'appui de cette idée : ce fut lors de mon empoiſonnement ; mais voici comme cela s'eſt paſſé.

Comme en toutes choſes il faut être ſincere, je dois avouer que ſi en 1732, au commencement de juin, ma conduite parut annoncer que j'étois réduit au déſeſpoir, je ne le dois qu'au haſard, je m'empoiſonnai ſans mauvais deſſein : j'étois trop attaché à M.me de Warens pour l'alarmer par une auſſi odieuſe entrepriſe ; je n'avalai le laudanum que dans la ferme croyance que je buvois de la liqueur (1) ; j'étois extrêmement fatigué, j'avois gravi dans la matinée la montagne de Nivolet : percé de ſueur, j'entre dans ma chambre ſans lumiere, je cherche à me rafraîchir, une fiole me tombe ſous la main, j'avale ce qu'elle contient, & je me jette ſur mon lit ; un inſtant après je ſentis des friſſonnemens horribles & une colique affreuſe : je ſerois ſans doute mort, ſans les ſecours de madame de Warens qui vint par haſard

(1) Comparez ce récit à celui des Confeſſions, *Livre V*.

dans

dans la chambre. M. Groſſi le médecin fut appelé, il me croyoit ivre, il ne voulut rien ordonner ; mais ayant par haſard aperçu une fiole à moitié vide, il examina le reſtant de la liqueur, & conjectura que mon aſſoupiſſement devenoit ſérieux ; alors il me fit avaler beaucoup de lait, & on me rendit la ſanté.

Quelques mois après je fis une courſe de quinze jours aux glacieres de Savoie, où j'allai principalement pour recueillir du genepi ; à mon retour, je trouvai madame de Warens entichée d'une nouvelle entrepriſe : ſes aſſociés étoient prêts à dreſſer des fourneaux pour faire fondre la gueuſe ; ils avoient conçu le projet de faire divers uſtenſiles de ménage, comme marmites, fourneaux, tourtieres & autres ; c'étoit au fauboug du Reclus, dans une maiſon appartenante au ſeigneur d'Alinge, qu'on préparoit ce grand œuvre.

Cette fabrique, dans ſon principe,

parut devoir se soutenir à Chambery, les fonds étoient considérables, on y travailloit jour & nuit, on débitoit à très-bon compte les marchandises qui coûtoient le double ailleurs, ce qui faisoit qu'on vendoit beaucoup; mais une foule de gens qu'elle avoit à son service, qu'elle nourrissoit & payoit bien, & qui malgré cela étoient plus attachés à leurs intérêts qu'aux siens, joint au bon marché qu'on faisoit aux acheteurs, eurent bientôt englouti tous les fonds, ce qui l'obligea à faire une espece de banqueroute. Il y avoit pourtant 6000 liv. d'appointemens à distribuer entre tous les régisseurs de cette fabrique. Gouss, fondeur de cloches de profession, étoit l'homme entendu; il étoit secondé par la Roche, Faconet & Curtille; ce dernier avoit exercé un emploi assez vil durant les guerres des Esgnols; il étoit homme d'esprit, aussi adroit que rusé, se présentoit bien en compagnie. Madame de Warens les avoit

admis tous quatre à sa table : un seul qui étoit le secrétaire de cette société, & qu'on nommoit Mar.... n'y mangeoit pas, elle l'appeloit par dérision son singe. Quand on vint à examiner les comptes, quand il fallut réaliser les pertes & les profits, il ne fut pas difficile de reconnoître que cette société n'avoit été que léonine ; on présenta d'abord une liste de mauvais débiteurs, qu'on fit accepter à madame de Warens ; ils étoient de si mauvaise foi, que la plupart avancerent & soutinrent qu'ils n'avoient jamais reçu de marchandises, & cela sur les derniers jours de sa vie, dans un temps où elle avoit un besoin urgent de ses fonds pour se nourrir. J'ai été souvent le porteur de quelques-unes de ces listes, & les débiteurs, au lieu de payer, moralisoient beaucoup, & blâmoient la moins blâmable de toutes les femmes, en me soutenant impudemment que sa misere étoit son propre ouvrage, quand elle n'étoit

que celui de la mauvaiſe foi, & de l'odieuſe conduite de la plupart de ceux qui avoient fait des affaires avec elle.

Cette malheureuſe entrepriſe ne fut pas encore la derniere; l'extrême pauvreté, la diſette abſolue, devoient ſeules la corriger. Ayant quitté le faubourg du Reclus, où les gens de diſtinction venoient lui rendre viſite, elle ſe détermina à aller demeurer aux Charmettes dans une petite maiſon aſſez commode, ſituée ſur le penchant d'un coteau, dont le ſommet étoit planté de vignes; à quelques pas il y avoit un jardin aſſez ſpacieux, un verger charmant, & au fond des boſquets délicieux. J. J. Rouſſeau vint auſſi habiter cette maiſon champêtre; le chemin qui y conduiſoit étoit un peu montueux; mais il étoit ombragé de noyers qui le rendoit fort agréable en été.

Après un ſéjour d'un an dans ce lieu agréable, il fallut le quitter & venir à Nezin habiter une maiſon qui apparte-

noit à M. Flandin : J. J. Rouſſeau y eut ſa chambre, & c'eſt là qu'il commença ſon *Héloïſe.* Madame de Warens, qui n'avoit que très-peu d'argent, y travailloit avec lui ; & je ſus qu'ils avoient ſouvent de petites diſputes ſur cet objet.

C'eſt peu après cette époque que je fis ſur la montagne de *Margeria*, à huit lieues de Chambery, une courſe dont les ſuites ſont aſſez curieuſes. Quelque folle que paroiſſe cette journée, elle a été une des belles & des plus intéreſſantes de ma vie. Arrivé ſur ce mont, après avoir fait fouiller en différens endroits, dans un lieu élevé, planté de chênes & parſemé de rochers, nous découvrîmes une maſure, qui annonçoit, par ſa diſtribution & ſa forme ronde, une tour antique : nous y trouvâmes, en creuſant, une pierre de marbre rouge, plate & quarrée, de la longueur d'un pied, épaiſſe de trois pouces, écornée d'un côté, & portant cette inſcription, *Diis*, avec ces lettres,

AAП. Comme nous avions beaucoup creusé, j'aperçus, en faisant de nouveau fraper la terre, qu'elle rendoit un bruit sourd : nous fîmes encore creuser, & nous parvînmes à découvrir une autre grande pierre, que l'on enleva. Nous reconnûmes aux ossemens, que c'étoit un tombeau taillé dans le roc : il y avoit une urne de terre blanche, avec une médaille en cuivre. A notre étonnement succéda la curiosité. Après avoir bien examiné, nous les fîmes emporter. Je me rappelle qu'arrivés à la maison, J. J. Rousseau & Madame de Warens passerent la moitié de la nuit à discuter sur cet objet. On lisoit sur l'urne, *Sol stat :* les lettres qui formoient ces mots étoient en bosse : autour de la médaille on lisoit, *Virtutibus æternis*, & l'on y voyoit, d'un seul côté une effigie de femme. Sur la grande pierre qui couvroit le tombeau, on voyoit une colombe traversée d'un poignard, avec ces mots, *Laert*. . . . on ne pouvoit

déchiffrer le reſte. Comme cette pierre étoit peſante & profondément enterrée, nous la laiſſâmes dans l'endroit.

Cette découverte s'étant ébruitée, on fit les contes les plus abſurdes à ſon ſujet. Les uns vouloient que cette maſure eût été un ancien temple romain dédié aux Faunes; les autres que ce fût le tombeau de *Laerte*, qu'ils diſoient avoir été relégué dans cette tour, & enterré dans le tombeau : d'autres enfin, que c'étoit le tombeau d'un *Druide*. A ces extravagances le peuple ajoutoit les ſiennes : il diſoit que c'étoit une maiſon où les ſorciers s'aſſembloient anciennement pour ſacrifier au démon; qu'on y trouveroit de l'argent, ſi l'on fouilloit. Il ſe débita même, dans la ville, aux environs & principalement à Nezin, où nous habitions, que nous avions fait une capture, & que j'étois *Franc-maçon*. C'eſt ainſi que le peuple imbécille me ſuppoſa agrégé dans une ſociété d'hommes diſtingués par leurs

ſentimens d'égalité & de bienfaiſance, pour faire de moi un ſorcier. Madame de Warens rioit de tous ces propos.

La nouvelle faiſoit tous les jours plus de ſenſation : on couroit en foule pour voir les ruines antiques que renfermoit ce tombeau. Le peuple & les antiquaires aſſiégeoient la maiſon : le premier pour voir comme étoit fait un *Franc-maçon*, les autres pour examiner l'urne, la petite pierre quarrée & la médaille ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ne virent gueres plus les uns que les autres : car, de tous les ſavans qui examinerent, il ne s'en trouva aucun qui ſût connoître le prix de ces choſes.

C'eſt quelques ſemaines après cette découverte, que J. J. Rouſſeau quitta Madame de Warens, pour prendre la route de Paris. (J'ai parlé plus haut de ſon procédé à notre égard). Depuis ce temps, nous n'avons reçu aucune de ſes nouvelles.

Quoique Rouſſeau eût emporté mon

herbier, je ne cessai pas d'herboriser, & je me livrai plus que jamais & avec plus d'ardeur à l'étude de la botanique, dès que je me fus mis en tête de faire le médecin. Je n'aurois point mal réussi dans cette profession, car ayant déjà vu & traité quelques malades par charité, je les avois toujours guéris.

Je n'aurois pas manqué d'avoir contre moi toute la pharmacie, parce que je ne faisois prendre que des infusions de simples : M. Grossi lui-même m'appeloit par dérision le *médecin Anet* : il avoit raison, n'employant que les remedes que je connoissois, je ne pouvois être aussi meurtrier que lui ; je méritois donc bien qu'il me témoignât de l'humeur.

Bien loin de me dégoûter pour cela, je me mis en costume, j'endossai l'habit noir, je pris la perruque & la canne, je portai le chapeau sous le bras : c'est ainsi que je pris mon doctorat (1). Dans cet

(1) Le médecin de Moliere fit encore moins

accoutrement imposant, je traversois avec gravité les rues ; les femmes, les enfans, les vieillards disoient en me voyant passer : *Il est médecin ; il connoît toutes les herbes* : les demoiselles du pays, qui aiment assez à se marier, me saluoient déjà ; mais ma tête n'étoit pas faite pour le mariage, je rendois froidement le salut.

Comme j'étois le seul à Chambery qui eut une légere connoissance des plantes, ce qui paroîtra fort étonnant dans un pays qui en produit une aussi grande quantité, je résolus, pour le bien de l'humanité, de former un jardin de botanique, où j'aurois donné des leçons à la jeunesse ; c'étoit dans le jardin du château royal que j'avois imaginé de rassembler les plantes que je connoissois. J'avois déjà conçu ce projet depuis long-temps, il ne falloit que l'agrément du Souverain :

---

de cérémonie. Sans doute Anet avoit lu le *Médecin malgré lui.*

amateur comme il l'étoit des ſciences & des arts, j'étois preſque sûr de l'obtenir par l'entremiſe des gens que Madame de Warens auroit pu intéreſſer; mais une de ces perſonnes qui font métier de noircir & de décrier les actions les plus innocentes, qui ne font abſolument le mal que pour le plaiſir de le faire (& il n'en manquoit pas à Chambery), me peignit aux yeux du Monarque comme un charlatan qui ne cherchoit qu'à s'ouvrir une voie pour eſcroquer une penſion & pour faire perdre le temps à la jeuneſſe : voilà comme mon projet s'évanouit, il ne fut pour moi qu'un beau rêve.

Il y avoit déjà plus de dix-huit mois d'écoulés depuis ma courſe à la montagne *Margeria*, lorſque le lord Bolimb.... écrivit de Londres à madame de Warens, pour la prier de lui envoyer les antiquités que j'y avois trouvées; elle le fit, & nous apprîmes quelque temps après qu'elles avoient été renfermées dans un muſée,

& regardées comme dignes d'obtenir une place dans l'hiſtoire. Milord Bolimb... fit compter cinq mille livres de Savoie à madame de Warens. Tel eſt le prix que ce ſavant Anglois mit à ces antiquités.

Madame de Warens ne put jouir long-temps de cette ſomme, tant le deſtin lui a toujours paru contraire; il étoit écrit que tous ceux qui l'environneroient devoient la tourmenter. Eſt-il rien de plus étonnant que la terrible cataſtrophe qui lui en fit conſumer la moitié? C'eſt pour la Merceret, qu'un intrigant, qui venoit ſouvent faire viſite à Madame de Warens, avoit dérangée, qu'il fallut en faire le ſacrifice. Ce ſcélérat, qui ne recommandoit rien tant aux filles que la chaſteté, & qui ne parloit que de vertu, étoit parvenu à la ſéduire; elle étoit prête d'accoucher, que Madame de Warens ne l'avoit pas ſeulement ſoupçonnée; mais la voyant pourtant moins gaie qu'à l'ordinaire,

elle lui en demanda la cauſe. La Merceret, en verſant un torrent de larmes, lui confeſſa ſa foibleſſe, n'oſant avouer l'auteur de ſa faute; cependant comme il falloit en trouver un, ce fut moi qu'elle choiſit par prédilection: j'eus beau me défendre, faire des ſermens, prendre le ciel à témoin de mon innocence; elle jura elle-même, en ſa qualité de vierge, que j'étois le pere de l'enfant, & on la crut; telle eſt la loi du pays, me diſoit-on: le jour de l'accouchement étant arrivé, elle mit au monde un individu que je ne voulus pas voir; il fallut payer pour lui donner un deſtin, ce fut Madame de Warens qui me libéra: ce qui me conſola, c'eſt que dans la quinzaine je fus juſtifié aux yeux de Madame de Warens, par l'aveu que fit la Merceret avant que de mourir. Elle m'appela auprès de ſon lit, avoua qu'elle avoit été parjure, qu'elle m'avoit chargé d'un fardeau dont je n'étois pas l'auteur, mais qu'elle m'en

demandoit pardon. Elle paroiſſoit ſi déſeſpérée de ſon crime, que je crus devoir lui pardonner. Ce fut alors qu'elle épancha dans mon ſein le ſecret que juſques alors elle avoit caché, en me nommant le malheureux qui l'avoit ſéduite. C'eſt ainſi que Madame de Warens & moi fûmes victimes des déréglemens d'un homme à qui juſqu'alors on avoit donné toute confiance.

Telle fut l'iſſue de cette funeſte aventure, qui auroitpu empoiſonner mes derniers jours, car j'ai déjà quelques années, étant venu au monde peu de temps après Madame de Warens. Cette femme vertueuſe autant qu'infortunée, eſt bientôt ſur la fin de ſa carriere; je vois à regret que la vieilleſſe vient l'aſſiéger, elle conſerve pourtant toujours ſa gaîté, ſa fraîcheur & ſon embonpoint; mais, hélas! chaque jour la conduit au tombeau. Je verſe des larmes ſur ſon ſort, il eſt digne de pitié; ſes prétendus amis la quittent

peuà peu ; ses parens, depuis sa fuite, & particuliérement depuis son abjuration, l'ont abandonnée, & ils veulent l'ignorer.

O amitié ! sentiment délicieux ! tu as fui la terre. Si les hommes affectent d'en prendre le masque, c'est par des motifs d'intérêts. Madame de Warens, dans la prospérité, croyoit avoir des amis ; son adversité a été la pierre de touche où elle les a éprouvés.

Elle se trouve dans une situation à bien anatomiser ses amis ou ceux qui se disoient tels ; elle a vu que de tous ceux qu'elle avoit acquis pendant sa jeunesse, il ne s'en est jamais trouvé qu'un à l'épreuve de l'adversité : à l'heure qu'il est, elle a quitté le monde ; il semble que lui restant peu à vivre, il ne vaut pas la peine qu'elle se donne des mouvemens pour en avoir de pareils, puisqu'il y a lieu de désespérer d'en jamais trouver de véritables. Elle sent trop que les amis se font voir dans

la bonne fortune, mais qu'on ne connoît les vrais que dans la mauvaiſe (1).

Si Madame de Warens a trouvé des ſecours, ce n'eſt pas chez les gens qui lui avoient témoigné de l'amitié, encore moins chez les grands, ordinairement durs. *Montaigne* avoit raiſon quand il diſoit, *qu'ils donnent aſſez quand ils n'ôtent rien*; & il faut en convenir, ceux qui ont le pouvoir de nuire, font toujours aſſez bien, quand ils ne font point de mal.

Eſt-il rien de plus inouï que la conduite que tint envers Madame de Warens, un homme d'un rang diſtingué? Il l'avoit fréquentée dans le temps qu'elle étoit favoriſée de la fortune; c'eſt dans ce temps qu'il s'étoit aſſocié avec elle pour

(1) *Diffugiunt cum fæce*
Siccatis cadis amici.
HORATIUS.
Jamais ſentence ne fut mieux vérifiée.

cette

cette fabrique; il mangeoit preſque tous les jours à ſa table : comme il lui avoit prêté ſoixante louis, il a eu la cruauté de faire des procédures contre ſa débitrice, & d'obtenir la ſaiſie d'une partie de ſa penſion. Ce fut lui qui ouvrit cette voie aux créanciers ; & dès cette époque, cette infortunée manqua même du néceſſaire : elle à vécu ſur ſes derniers jours de ce que les mains charitables lui diſtribuoient; c'eſt moi qui étois chargé de me rendre auprès des bonnes gens qui ſongeoient à ſes beſoins; à ces dons je joignois ce que je me procurois par le travail.

Pendant les derniers temps de ſa déplorable vie, elle a vécu oubliée dans la maiſon de M. Flandin, qui, touché de ſa triſte ſituation & de la mienne, n'exigeoit aucun loyer. Comme dans ſa jeuneſſe elle avoit reçu une très-bonne éducation, & qu'elle ſavoit la muſique, l'arithmétique, qu'elle poſſédoit le deſſin,

la broderie, elle s'occupoit à élever de jeunes filles; elle brodoit des mousselines, faisoit la tapisserie, & ne s'est jamais plaint de sa malheureuse destinée: *Tout est décidé dans la nature*, disoit-elle; & pour comble d'héroïsme, quoique durant sa vie elle eût toujours été fort peu occupée de sa parure, elle avoit des nippes superbes: elle voulut s'en dépouiller avant que de mourir, & en orner les autels du Dieu dont elle avoit embrassé la religion. Elle les avoit brodés pour en faire des ornemens; c'est ainsi qu'avant de fermer l'œil à la lumiere elle a tout quitté, pour ne s'occuper que de l'éternité.

Sans donner dans le bigotisme elle avoit une ferme croyance; dès sa conversion elle n'a jamais témoigné le moindre remords; elle a toujours été fidelle observatrice de la religion qu'elle avoit embrassée à Annecy, où elle s'est distinguée en faisant tout le bien possible: elle aimoit les pauvres, elle les consoloit dans

leur affliction, elle les servoit lorsqu'ils étoient malades, & se seroit privée du nécessaire pour les soulager. Elle se montra de tout temps ennemie de la calomnie, comme de la médisance.

On n'a jamais vu dans la chambre qu'elle habitoit de ces meubles de luxe; on n'y voyoit qu'un lit, une table & quelques chaises; on y lisoit beaucoup d'inscriptions, on voyoit sur le devant de sa cheminée: *Fais du bien à ton prochain; garde-toi, qui que tu sois, de faire à autrui le mal que tu ne voudrois pas souffrir qu'on te fît.* Elle s'occupoit chaque jour à faire des lectures. Elle avoit *Montagne, la Bruyere, les Maximes de la Rochefoucault, Bourdaloue, Massillon, les lettres de Madame de Sévigné, les œuvres de Madame Deshoulieres, & un nouveau Testament en françois*, dont il falloit toutes les nuits, avant qu'elle se couchât, que je lui lusse un chapitre. Voici la sublime priere qu'elle faisoit une

fois par jour : elle avoit été composée par J. J. Rousseau, & écrite de sa main sur un parchemin.

« Souveraine puissance de l'univers,
» être des êtres, sois-moi propice, jette
» sur moi un œil de commisération; vois
» mon cœur : il est sans crime. Je mets
» toute ma confiance en ta bonté infinie,
» tous mes soins à m'occuper de ton im-
» mensité, de ta grandeur & de ton éter-
» nité. J'attends sans crainte l'arrêt qui
» me séparera des humains : prononce,
» termine ma vie, & je suis prête à pa-
» roître aux marches de ton trône, pour
» recevoir la destinée que tu m'as pro-
» mise en me donnant la vie, & que je
» veux mériter en faisant le bien ».

Madame de Warens mourut presque subitement en 1759, âgée de soixante ans. On peut juger de mon désespoir par l'amitié que j'avois pour elle. Dès que j'eus reçu son dernier soupir, je ne la quittai pas : tout étoit préparé pour ses

obſeques, que j'étois encore auprès d'elle. Les cloches annonçoient par leur ſon funebre qu'il falloit qu'elle quittât la maiſon : en effet on l'en ſortit ; je l'accompagnai en mouillant de mes larmes le lieu qu'on lui faiſoit traverſer pour arriver au cimetiere de St. Pierre de Lemens, où ſa tombe fut creuſée au pied d'un immenſe tilleul, qui étoit proche d'une grande porte ouverte ſur le chemin public. Quand elle fut inhumée, quand ſon cercueil fut caché à mes yeux, Dieu puiſſant! tu vis mon cœur ; toi ſeul peux ſavoir ſi cette ſéparation me coûta cher. O momens cruels ! vous ſerez toujours préſens à ma mémoire. Tout le convoi étoit déjà bien éloigné, que je ſanglotois encore ſur ſa tombe, & que je ne pouvois m'arracher d'auprès de ma chere maîtreſſe : je l'appelois toujours de ce doux nom ; mais, hélas ! elle ne pouvoit me répondre, elle étoit inſenſible. La nuit commençoit à couvrir l'univers de ſon voile funebre :

elle m'invitoit à me retirer ; je m'acheminai à cet effet, mais je revins bientôt : il me sembloit entendre une voix plaintive sortir du sein de la tombe, qui me crioit : Anet, cher Anet ! eh quoi ! tu m'abandonnes, tu me délaisses : c'en est donc fait, je ne te reverrai plus. . . . C'est alors que, revenant, je me précipitai de nouveau sur la tombe, & je m'écriai, en l'arrosant de mes larmes : Ma chere maîtresse, non je ne peux vous quitter ; cette séparation m'est trop cruelle. Hélas ! je m'abusois, elle ne m'entendoit plus. Mort fatale, disois-je, mort cruelle, que n'as-tu du même coup tranché le fil de mes jours ? Je serois descendu avec elle dans le même tombeau : compagnon fidele de ses malheurs, j'aurois au moins joui, le même jour, de la félicité qui attend tous les hommes infortunés dans le séjour éternel.

Il étoit déjà bien avant dans la nuit ; le ciel étoit parsemé d'étoiles ; la lune

ſeule, élevant ſon diſque ſur l'horizon, éclairoit cette tombe fatale : tout étoit calme ; mon cœur ſeul étoit troublé & en proie au déſeſpoir : je me fis enfin une raiſon, je m'acheminai vers le logis. Arrivé dans l'endroit où j'avois coutume de converſer avec elle, je verſai encore bien des larmes : je me jetai ſur ce lit où elle avoit expiré, & je ſouhaitois d'y rendre l'ame : là je me rappelai tous les bienfaits dont elle m'avoit comblé, la candeur, la ſincérité de ſon cœur, enfin tous les malheurs auxquels elle avoit été en proie ; & ce cruel ſouvenir rendoit mes peines bien plus profondes. Je me diſois : N'a-t-elle donc exiſté que pour ſentir le poids de l'infortune, tandis que le vice triomphe & vit au ſein de l'opulence & de la grandeur ? Dans mon déſeſpoir, j'aurois accuſé l'Eternel d'injuſtice.

A peine le jour commençoit à paroître, que je me mis à feuilleter ſes papiers : j'y trouvai le double d'une lettre qu'elle avoit

écrite à J. J. Rousseau, lors de son départ. Je la lus : elle lui faisoit des reproches de son ingratitude, & lui disoit ensuite de se garder de mettre au jour l'Héloïse de la façon dont ils étoient convenus dans un temps ; que s'il avoit absolument envie de la rendre publique, il ne devoit le faire qu'en mettant des noms supposés, afin de ne compromettre l'honneur & la sensibilité de personne.

Parmi tous les papiers qu'elle avoit rassemblés & conservés durant sa vie dans une cassette fermée à clef, je trouvai quantité de recettes, comme *eaux pour les yeux*, *baume spécifique*, *maniere de faire des médecines avec les simples*, & qu'elle avoit mises en pratique durant sa vie, pour soulager les pauvres : je les ai longtemps conservées ; mais, persuadé que je ne pouvois enfouir ce trésor, sans faire un tort évident à la société, je les ai remises à une Dame de noblesse de la ville de Chambery, fort charitable, qui incon-

tinent les mit en pratique, & distribua les remedes *gratis* aux nécessiteux. Tel est l'héritage que m'a transmis Madame de Warens, & que je crus devoir faire passer dans les mains du riche.

J'avois trouvé, parmi ces papiers, diverses réflexions écrites de la main de Madame de Warens : je voulois les faire imprimer; mais la nécessité, la triste situation, le déplorable état où je me trouvois pour lors, puisque j'avois à peine ma subsistance, ne me le permirent pas, malgré le desir indicible que j'avois de consacrer à jamais, par quelque monument public, la mémoire de la plus vertueuse des femmes.

Je repris mon premier train de vie; j'herborisois de côté & d'autre, pour vendre quelques poignées d'herbes aux apothicaires du pays, qui s'avisoient de me badiner, & sur-tout de faire les médecins : défaut assez commun dans toutes les pharmacies des petites villes, & qui

eſt très-dangereux ; défaut que la police devroit corriger, pour la conſervation des citoyens. Je le dis à regret, mais je crois fort que Madame de Warens ne doit ſa mort précipitée qu'à la médecine qu'un apothicaire lui avoit conſeillée & fait prendre deux jours avant ſa mort, & qu'il avoit qualifiée de médecine de précaution.

Je ne pouvois plus revoir ſans verſer des larmes les endroits que j'avois parcourus délicieuſement avec Madame de Warens & J. J. Rouſſeau ; & comme ces courſes, quoique dirigées d'un autre côté, me cauſoient toujours des chagrins, je me déterminai à les abandonner entiérement : d'ailleurs, je ne pouvois plus gueres marcher, étant extraordinairement uſé par les travaux, & fort appeſanti par la vieilleſſe.

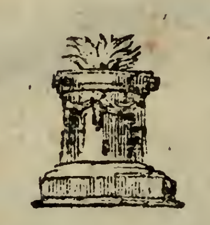
J'avois habité jusqu'alors la maiſon où j'avois vu expirer ma bienfaitrice : comme M. Flandin venoit de la vendre, je fus

obligé d'en ſortir. Je vins demeurer en ville, dans un grenier qu'une bonne femme, touchée de mon ſort, m'ouvrit par charité : j'y couchois ſur de la paille : elle avoit ſoin de partager ſa ſoupe avec moi. C'eſt ainſi que j'ai vécu pendant trois mois, traînant ma miſérable exiſtence, plié dans un chétif habit noir, qui annonçoit aſſez mon infortune & le deuil de mon ame. Un jour que je revenois de la promenade, je trouvai ma bonne expirante, & ce fut moi qui lui fermai les paupieres. Cette mort me fut doublement ſenſible : car, outre qu'elle m'enlevoit ma bonne, elle me rappeloit l'inſtant fatal où je perdis pour jamais Madame de Warens : tout, dans ce réduit, juſques à l'indigence & le bon cœur de cette bonne, me retraçoit ce triſte tableau.

Il fallut ſortir de ce grenier : j'étois errant, ne ſachant où coucher : le deſtin, laſſé de me pourſuivre, m'ouvrit une nouvelle carriere ; je vins me loger chez de

vieilles demoiselles, qui me reçurent chez elles pour faire leurs affaires en ville & à la campagne; elles m'avoient vu souvent chez Madame de Warens, & c'est ce qui les engagea à m'accueillir. C'est là que j'acheve ma triste carriere, sans murmurer contre le sort, courbé sous le poids des ans & sans remords: j'imagine me promener dans un jardin, en attendant la fin de la nuit.

Fin des Mémoires d'Anet.





LETTRES

Ecrites d'une lieue de la Tour-du-Peys, par Madame de Warens, à Mlle. de F . . . à Villeneuve.

TU m'as ſouvent répété, chere amie, que l'amour feroit tous mes malheurs, que les nuits entieres que je donnois aux lectures romaneſques préparoient mon cœur à la tendreſſe, que la muſique & les concerts ſeroient funeſtes à mon repos; je riois, je folâtrois quand tu cherchois à m'inſtruire; maintenant qu'il n'eſt plus temps, je voudrois t'avoir écoutée. Tu me diſois encore, s'il t'en ſouvient, que les hommes n'étoient que faux & cruels; tu me diſois vrai, & ſi je t'avois

crue, je vivrois en paix, au lieu que je ne vois plus dans les murs que j'habite, que des vautours acharnés pour me ravir à la félicité.

Mon pere même, celui à qui je dois le jour, eſt de ce nombre : le cruel vient de m'annoncer qu'il faut que j'aille aux marches de l'autel conſacrer ma perfidie, m'avouer parjure aux yeux de l'Eternel, démentir du cœur ce que ma bouche pourroit proférer. Hélas, tendre amie, tu m'entends, tu connois mon cœur, tu ſais mes inclinations ! eh bien, l'on veut m'unir par les liens ſacrés du mariage à un homme que je déteſte autant que j'adore l'amant qui m'a fui. L'époux qu'on veut me donner eſt M. de Warens, fils aîné de M. Villardin de Lauſanne. On m'aſſure chaque jour qu'il a de la fortune; c'eſt à mon âge ce qui m'inquiete le moins; ce n'eſt pas-là où gît le bonheur ; il gît dans la ſatisfaction du cœur : je ne vois donc d'autres moyens pour me

ſouſtraire aux entraves que l'intérêt & l'ambition de mon pere veulent me forger, que celui de fuir la maiſon paternelle; je ſuis décidée à le faire; j'irai ſeule chercher celui qui m'a ravi la félicité.....

Pour exécuter mon deſſein, il ne faut que du courage de mon côté, & de la complaiſance de ta part. Promets-moi de me recevoir chez toi, je ſuivrai de près le meſſager qui te porte cette lettre, je n'en dirai pas un mot à ma gouvernante; elle eſt à mes côtés dans le moment que je t'écris, elle me demande à chaque ligne ce que je trace; je lui aſſure que c'eſt pour te faire part de mon mariage auquel la cruelle m'engage, malgré l'amour dont elle ſait que je ſuis épriſe. Tout le monde ſemble d'accord pour me tromper & me trahir....

Tout ce qui me fâchera en fuyant, c'eſt le chagrin que je vais répandre dans le cœur d'un pere qui me tourmente

innocemment, & s'est imaginé assurer mon bonheur, en me choisissant un époux. Je m'abuse..... que les peres sont cruels! s'ils aimoient leurs enfans, ne consulteroient-ils pas leurs inclinations? Ils n'écoutent au contraire que l'ambition & le vil intérêt..... ils les sacrifient....

O mon pere! je vais donc vous attrister: que de larmes vous allez verser sur ma fuite! Quoi qu'il en soit, mon parti est pris. J'attends ta réponse, ton amie de......



RÉPONSE

De l'amie, Mademoiselle de F. . . .

J'ÉTOIS à la laiterie, lorſque la femme qui en a le ſoin, me dit qu'on me demandoit : je ſortis, le meſſager que tu m'as envoyé, me remit ta lettre ; il n'avoit pas beſoin de me dire qu'elle venoit de toi, j'ai tout de ſuite reconnu ton écriture : je tremblois en rompant le cachet ; je craignois pour toi quelques-unes des ſuites funeſtes qui accompagnent ordinairement l'amour ; je ne pouvois me calmer ; je lûs avec rapidité cette lettre : j'y ai très-bien reconnu à chaque ligne le ſtyle que les lectures romaneſques t'ont rendu familier, les idées folles que tu as puiſées dans les volumes que tu dévorois de nuit, aſſiſe au chevet de ton lit, & les ſentimens que ne ceſſoit de t'inſpirer

celui que tu chéris encore; je t'aſſure que je ne me ſuis tranquilliſée, que lorſque j'ai vu qu'il n'y avoit pas tout le mal que je m'étois d'abord imaginé : il eſt vrai que l'amour t'égare; mais quand on eſt ſuſceptible de réflexion, comme tu m'as toujours paru l'être, on doit ſe faire une raiſon.

Tu ſais, tendre amie, qu'une folie eſt bientôt faite, mais qu'elle ſe répare difficilement, quoi! pour éviter un mariage, que ton pere croit pour toi le ſouv erai n bien, tu veux le fuir, tu veux payer les ſoins paternels par une étourderie, qui le mettra au tombeau? tu veux le déſeſpérer? Songe qu'en croyant le punir d'un crime dont il eſt moins coupable que tu ne le penſes, tu vas devenir parricide, tu vas te déshonorer aux yeux de l'univers entier, tu vas devenir l'opprobre de ton ſexe, qui ne cherche à tout inſtant que les moyens de te nuire. Oh! que tu vas donner à la médiſance & à la

calomnie un vaſte champ pour s'égayer à tes dépens! que ne haſardera-t-on pas ſur ton compte? Tu es belle, tu as de l'eſprit, tu dois avoir des rivales; ſonge donc qu'elles ſeroient trop ſatisfaites, ſi tu te laiſſois entraîner à l'extravagance que tu médites: pour les punir, reſte à Vevay.

Je dois te dire encore que la plupart des jeunes demoiſelles qui ont ſoupçonné ton intrigue, ne tarderoient pas de publier que tu as été cacher le fruit de tes amours dans l'étranger, ou que tu as ſuivi un amant qui t'avoit abandonnée, pour courir à ſes genoux lui redemander la vie... Que l'amour-propre, que l'honneur, la fierté & l'orgueil de ton ſexe ſe faſſent entendre au fond de ton cœur, tu dompteras bientôt un fol amour..... penſe aux larmes que ta fuite feroit verſer à ton pere, à tous tes parens & à moi. .... Cet homme que tu regrettes vaut-il la peine que tu te déshonores?

ſais-tu s'il ne t'a pas oubliée, & s'il n'eſt point un ingrat? . . . . . Penſe que tu te creuſes un cachot horrible en allant affronter mille dangers pour le chercher dans les lieux qu'il habite; ton pere te fera sûrement pourſuivre, tu pourras peut-être te déguiſer & être ignorée quelques heures ;& bientôt reconnue, tu ſeras ramenée captive. . . .

Comment peux-tu me demander un aſyle? voudrois-je, pour l'univers entier, coopérer à ta fuite? Je te chéris trop, pour t'aider à te plonger dans l'abyme; crois-moi, laiſſe cette fatale idée, je ſuis ſans paſſion dans ce projet, j'en vois mieux que toi tout le danger; tandis que tu crois toucher au port, je vois l'orage & la tempête ſe former ſur ta tête... je ne peux donc abſolument te recevoir.... Tu m'en voudras mal, mais revenue de tes égaremens, tu m'en chériras davantage; c'eſt alors que tu reconnoîtras qu'une amie ſincere t'a retirée, comme

par la main, du bord du précipice où tu étois prête à te jeter. J'en appelle au calme de ta passion, & je suis sûre que, dans ces momens, maîtresse de toi-même, si j'avois été assez insensée pour seconder ton projet, tu m'accablerois de reproches les plus cruels.... Pour éviter toutes les sollicitudes & les désordres qu'une semblable conduite entraîneroit, suis les volontés de ton pere; & si tu es malheureuse, réfléchis qu'il vaut mieux l'être avec honneur, que d'être heureuse déshonorée; & qui sait si tu serois heureuse? Quoi qu'il en soit, garde-toi de faire des folies.... J'ai vu plusieurs fois M. de Warens: c'est un homme assez ordinaire, il est vrai, qui se passionne aisément, jaloux à l'excès: tout cela ne doit point t'alarmer, dès que la jalousie est la compagne inséparable de l'amour.... Du caractere dont je le connois, tu passeras d'heureux jours: c'est-là tout ce que je peux te dire....

Je renvoie le meſſager avec ma lettre, & te recommande le mariage : telle eſt mon ordonnance.... tu es jeune & belle ; il ne t'en faut pas davantage pour t'égayer dans ce lieu. Adieu. . . ne m'écris abſolument plus, que lorſque, ſelon les vœux de ton pere & les miens, tu ſeras unie à M. de Warens.... Ton amie....

LETTRE

Ecrite de la Viſitation, par Madame de Warens, à ſa même amie.

RECONNOIS le caractere de celle que tu appelois ton amie : de quelque extravagance qu'on l'accuſe dans le monde, de quelqu'étourderie qu'elle paroiſſe coupable à tes yeux, elle eſpere toujours être digne de ton attachement. Ma conduite t'aura d'abord paru des plus blâmables. Avant de t'unir à cette foule de per-

ſonnes qui ne parlent & ne décident, pour l'ordinaire, qu'après celles qui haſardent tout ſans réflexion dans le monde, & quelquefois par paſſion : écoute-moi, & tu reconnoîtras bientôt qu'il y a plus de courage, plus de grandeur d'ame dans ma façon d'agir, que d'étourderie.

Tu te rappelles le contenu de la lettre que je t'envoyai par l'exprès choiſi au hameau où je fus boire du lait avec ma gouvernante ; tu te rappelles mes plaintes ; tu ſais que c'eſt l'amour qui en étoit l'objet, que c'eſt à mon amant, fugitif des contrées que j'habitois quand je ne pouvois plus vivre ſans lui, que je devois le commencement du dégoût qui m'aſſiégeoit, & des chagrins domeſtiques qui m'obſédoient ; que c'eſt à un mariage que mon pere cherchoit à me faire faire avec le cruel M. de Warens, que je devois le deſſein de m'enfuir de la maiſon ; que c'étoit pour aller chercher celui qui m'avoit ravi le repos, & à qui on vouloit

m'enlever, en me forçant d'être parjure solennellement à la face de tout mon pays. Eh bien! tu me fis des représentations, tu m'annonças que j'allois me déshonorer, porter le trouble dans ma famille, m'avilir même aux yeux de mon amant : tu me disois d'un ton absolu que je devois me soumettre aveuglément aux volontés de mon pere : j'ai suivi tes conseils, & voici quel en est le résultat affreux.

Je suis loin de t'en vouloir le moindre mal; je ne prétends pas même t'en faire des reproches : on n'en fait qu'aux coupables; tu ne l'es pas, & je la suis seule. Tu ne pouvois pas pénétrer dans l'avenir, ni deviner les désordres que cette union fatale alloit entraîner : je sais que je ne devois écouter que mon cœur, parce qu'alors l'égarement où je me serois livrée m'auroit rendue moins criminelle, au lieu que, par ma fuite tardive & mes irrésolutions, je me suis rendue coupable de plusieurs crimes. . . . . Esclave de mon

amour, je n'aurois eu qu'un ſeul tort à me reprocher en fuyant la maiſon de mon pere; mais aujourd'hui qu'ai-je fait? Je ne me ſuis pas ſeulement rendue criminelle à ſes yeux, mais je lui ai encore attiré les reproches cuiſans qu'il va eſſuyer de la famille de Warens, à laquelle je ſuis unie.... Je vois M. de Warens, qui m'aimoit, & dont j'ai abandonné les foyers (quand je n'étois plus ma maîtreſſe, & quand je lui appartenois ſelon les loix); je le vois, dis-je, verſer des larmes, devenir furieux, donner des ordres pour me faire arrêter.... je le vois confus aux yeux de ſes amis, déshonoré, flétri dans l'opinion publique... O funeſte aſcendant des préjugés! pourquoi faut-il qu'un époux ſoit la victime des égaremens d'une femme qui fuit pour éviter ſes embraſſemens? n'eſt-il pas aſſez puni d'être déteſté?

J'aurois ſuivi tes conſeils, chere amie, même après mon mariage, ſi la calomnie

n'eût réveillé la mauvaiſe humeur de M. de Warens, & allumé ſa jalouſie au point que je ne pouvois plus regarder perſonne ſans que ce ne fût un amant. Hélas! qu'il jugeoit mal de mon cœur! je n'aimois que celui qui m'avoit fui; &, tout ingrat qu'il me paroiſſoit, rien ne pouvoit l'arracher de mon cœur... Oui.... je l'avoue, dans les bras de M. de Warens, qui me chériſſoit, je brûlois d'une flamme criminelle, je n'y voyois que mon amant; c'eſt lui que je croyois ſerrer, c'eſt ſur ſes levres que je croyois coler les miennes: mes baiſers étoient faux, l'Eternel en eſt témoin; mais cette flamme lui garantiſſoit que je n'aurois pas profané le lit nuptial en recevant effectivement les baiſers d'un autre. Le mariage m'avoit livrée à M. de Warens; il poſſédoit tout malgré moi: mon cœur ſeul me reſtoit..... Hélas! qu'on me pardonne ſi je me livrai aux égaremens de mon imagination. Ah! mon amie, ne me crois pas ſi coupable....

Ce qui me détermina abſolument à m'enfuir, j'en fais la confeſſion, c'eſt que je n'ai jamais pu être fauſſe impunément, & que j'ai voulu éviter les fureurs de M. de Warens.

Enfin obſédée par le remords d'être parjure à mon amant, perſécutée par mon mari, il n'en fallut pas davantage pour me décider à partir : à la nuit tombante je me rendis au port; des bateliers me conduiſirent à Evian. C'eſt ainſi que je me ſuis ſouſtraite à la jalouſie tyrannique de mon époux, m'affranchiſſant de l'eſclavage du mariage. J'arrivai effectivement dans le Chablais : je fus préſentée au Roi; je lui demandai ſa protection : je l'obtins, je vins à Annecy par ſes ordres ; j'entrai enſuite à la Viſitation, où je ſuis....

Hélas ! mon amie, que j'y ai beſoin de tes conſeils! que je voudrois t'avoir auprès de moi. . . . mais, helas ! j'ai pris mon parti, je ne reverrai jamais le pays de Vaud ; c'eſt pour toujours que je l'ai

fui... Ecris-moi, je t'en conjure; écris-moi dans mon hermitage; écris-moi que tu feras mon amie jufques à la mort.... Adieu.... J'embraffe M. Perret :tâches de m'excufer à fes yeux. Adieu....

LETTRE

Du Curé de Confignon à Madame de Warens.

SI l'abandon que vous avez fait de votre pays a paru fufpect aux gens mal intentionnés... (& il n'en manque pas dans le monde) j'ai appris avec joie que vous veniez de leur fermer la bouche par un acte digne d'une grande ame; vous avez abjuré : c'eft par là que vous avez montré que votre fuite eft une infpiration de l'Eternel. Que vous êtes heureufe d'avoir fuivi les impulfions de la grace!

Je vous envoie J. J. Rouffeau, jeune

homme qui a déserté de son pays : il a resté un jour chez moi ; je lui ai beaucoup parlé de vous : au reste, il me paroît d'un heureux caractere. C'est encore Dieu qui l'appelle à Annecy : tâchez de l'encourager à embrasser le catholicisme ; c'est un triomphe quand on peut faire des conversions. Je ne vous invite pas à lui procurer des secours ; votre cœur m'est garant que vous ne lui en laissierez pas manquer, outre que vous concevez aussi bien que moi que, pour ce grand œuvre, auquel je le crois assez disposé, il faut tâcher de le fixer à Annecy, dans la crainte qu'il ne reçoive ailleurs quelques mauvaises instructions. Je remets tout entre les mains du Dieu puissant, & je suis

Votre très-humble serviteur,
DE PONTVERRE,
Curé de Consignon.

FIN.





